



Le courrier

N° 3

Juillet 2013

Cartels Constituants de l'Analyse Freudienne

www.cartels-constituants.fr

*Association membre de l'Inter Associatif Européen de Psychanalyse
Association membre de Convergencia, Mouvement Lacanien pour la Psychanalyse Freudienne*

Siège social : 80, rue de Ménilmontant 75020 Paris- tél. et fax : 01 42 54 39 84

Sommaire

<i>Du Courrier, Michèle Skierkowski</i>	4
Informations institutionnelles	
Compte-rendu de l'assemblée générale des 15 et 16 juin 2013, Notes et rédaction, Christophe Amestoy, Martine Delaplace et Luc Diaz	5
Journées de Lille – 23 et 24 novembre 2013 – Argument et propositions	19

De quoi Hamlet est-il le nom?, Jacques Nassif	21
Hamlet tout à trac (<i>Hamlet out of the blue</i>), Pierre Eyguesier	29
Du psychanalyste ! (<i>avec l'intention de le remettre en question</i>), Giovanni Sias	37

Inter-Associatif Européen de Psychanalyse Lettre des délégué(e)s à l'I-AEP Lucia Ibañez Marquez, Jacques Nassif,	45

Convergencia	
Pourquoi Convergencia ?, (Comité de liaison français- 2011)	47
Compte rendu de la réunion du Comité de liaison général des 30 et 31 mai 2013, Michèle Skierkowski	49
Colloque de Convergencia, 1 et 2 juin 2013 à Paris. <i>L'a politique du désir</i> Texte des CCAF et discussion par Philippe Beucké (Cercle Freudien)	56
Texte de Grupo de Psicoanálisis de Tucumán et discussion par Luc Diaz	60
Texte de APPOA et discussion par Lucia Ibañez marquez	66

Bloc-notes	72
Annuaire	73
Agenda	77

Du Courrier,

*Il y a bien longtemps...
A la suite de Pierre Eyguesier, Guy Ciblac,
Jacques Teste et moi-même avons pris la responsabilité du bulletin interne des CCAF,
Nous l'avons nommé « Le courrier »,
Lui avons donné la forme qu'il a encore actuellement,
C'était en 2000.
Et puis Jacques ne pouvant plus s'en occuper, j'ai continué, seule.*

*« Tu fais le Courrier de manière artisanale », m'a dit un jour quelqu'un des CCAF.
C'était vrai !
Cela l'est encore.*

*Quelque fois, j'ai eu l'impression que ma machine était animée d'une volonté un peu retorse,
Chamboulant les textes, changeant les titres, introduisant çà et là des incongruités, enfin,
cahin-caha, nous parvenions, elle et moi, la plupart du temps à un accord.
Et lorsque cela n'a pas été le cas, j'ai compté sur votre indulgence.*

*Je m'y suis attachée à ce Courrier,
Je l'ai diffusé auprès de certains membres d'autres associations,
Je l'ai transporté, donné...
Je vous ai bousculé lorsque qu'il y avait si peu de textes qu'il risquait de se réduire aux an-
nuaires...*

*Aujourd'hui, je passe la main,
Claire Colombier s'est proposée...*

Allez, Claire, à toi de jouer...

Michèle Skierkowski

Compte-rendu de l'assemblée générale 15 et 16 juin 2013

Notes et rédaction de
Christophe Amestoy,
Martine Delaplace
Luc Diaz

Samedi 15 juin

Point sur le site

Présentation du site rénové et de ses nouvelles possibilités.

Guy Ciblac, Delphine de Roux, Claire Colombier, Luc Diaz, Michèle Skierkowski.

(Notes Christophe Amestoy)

Le site est en travaux avec une société spécialisée « Idealcoms ».

En résumé le travail à faire était plus important qu'il n'y paraissait (en effet il fallait en créer un nouveau car la conception de l'ancien était trop archaïque pour permettre une simple rénovation) et il a été confié à une nouvelle personne dans la société pas vraiment à la hauteur. Les choses vont être reprises avec du retard certes mais nous devrions avoir un site livré au début de Juillet 2013. (Coût 5000€)

Le site ne sera pas ouvert au public à cette date car il sera vide et nous devons à partir de cette date le remplir avec notre plaquette d'activités et nos divers comptes-rendus et textes.

Les éléments de l'ancien site seront consultables dans une partie nommée « archives » et donc non interactifs car ils ont été écrits avec des outils non opérationnels avec le nouveau site (qui fera apparaître les informations nécessaires pour pouvoir consulter les éléments de l'ancien site.)

Luc Diaz : doit-on publier sur notre site la liste des membres ?

Michèle Skierkowski : Il y aura sur le site une partie privée et une partie publique qui permettra de contrôler ces questions. (Système de code d'accès pour les membres uniquement)

Albert Maître : l'importance de la question de la publicité de la liste des membres est à mettre en lien avec ce qui a été souligné par la réforme proposée concernant les psychothérapies qui évoque la désignation de ces derniers par inscription sur des annuaires d'associations.

Claire Colombier : à propos des textes publiés sur notre site, se pose la question du téléchargement payant de certains d'entre eux. La gratuité est le principe retenu.

Michèle Skierkowski : le groupe de travail à propos de la réflexion sur le contenu du site va continuer et l'idée soumise par Martine Delaplace de confier les aspects techniques de l'insertion des contenus dans le site à une personne spécialisée fait son chemin.

(Notes de Martine Delaplace)

Point sur le courrier

Etat des lieux de la fabrication actuelle du Courrier et proposition pour une nouvelle organisation.

Michèle Skierkowski

Ouverture et circulation du courrier papier.

Le Courrier papier va continuer, parallèlement au nouveau site qui ne le remplace pas.

C'est un document qui circule, qui n'est pas seulement interne, même s'il n'est pas non plus public.

A un moment, il a été envoyé à beaucoup de monde, moins maintenant. Il était difficile de l'adresser aux associations de l'Inter car la circulation s'arrêtait à la personne qui le recevait.

On se souvient aussi que quelques textes ont été directement adressés par des collègues d'autres associations et ont été publiés dans le Courrier.

(Notes C. Amestoy.)

Michèle Skierkowski nous informe qu'elle se chargera du prochain numéro du Courrier mais qu'ensuite, après plusieurs années d'exercice de cette responsabilité, elle passera la main. Michèle souligne l'intérêt qu'elle a eu pour ce travail formateur quant à l'histoire des C.C.A.F. mais aussi quant à l'inscription des cartels dans le champ analytique, en lien avec le questionnement et les mutations qui le traversent dans la perspective de sa survie.

(Notes de M.. Delaplace.)

Il faut une vingtaine d'heure pour la réalisation d'un courrier.

Claire Colombier reprendra ce travail. Non, elle n'est pas « équipée ». Elle souhaite travailler avec d'autres, au moins à deux, peut-être plus.

Corolaire : à partir du 2 septembre, ce qui concerne le Courrier sera à adresser à Claire Colombier (claire.colombier@dbmail.com).

Questions autour, sur la diffusion du Courrier. Il est rappelé que tout ce qui s'écrit sur le site est public s'il est public, alors que ce Courrier n'étant pas une publication déclarée, même s'il est lisible par d'autre, n'est pas « grand public ». Les comptes-rendus de réunions peuvent continuer d'y figurer.

Les Courriers paraîtront plutôt dans l'après-coup des A.G., Journées et Colloques que dans leur « avant-coup ».

Les réalisatrices et réalisateurs du Courrier travailleront avec le Conseil.

Point sur les publications

Envoi et distribution de la plaquette des activités pour 2013 ;

Avancée et propositions à débattre pour l'édition des textes autour du colloque

Le prix de la parole.

Anne Jaeger, Martine Delaplace, Claire Colombier, Jean-Pierre Holtzer

(Notes C. Amestoy.)

Estelle Denecé : pour introduire cette question Estelle nous transmet une information concernant l'éditeur SEUIL. Suite au départ de J-A Miller qui était responsable de la parution des textes de psychanalyse lacanienne le champ de publication de ces textes se fera désormais sous le titre de textes de psychothérapie.

Serge Vallon : Compte tenu du nombre de textes qui paraissent cette évolution semble normal. Chez Eres les publications qui se font sont à compte d'auteur.

Michèle Skierkowski :

La plaquette des activités a été envoyée avec le courrier d'Avril.

Pour 2014 nous allons anticiper pour qu'il y ait une présentation de nos activités en Novembre 2013 (distribuée le 15/10)

La Plaquette des CCAF est à actualiser .

Delphine De Roux : Il faudrait que nous propositions ces informations en nous calant sur l'année universitaire et non sur l'année civile.

Jean-Pierre Holtzer : pour ce qui est des écrits du Colloque nous n'avons pas reçu de textes complémentaires par rapport aux textes des intervenants comme cela avait été proposé. Par ailleurs il est très difficile de faire un lien entre les différents textes qui sont très divers dans leur contenu. Faut-il que nous pensions les choses sous forme de plaquette ou sous la forme d'un numéro spécial du courrier ?

Claire colombier : J'ai tous les textes mais j'aurai besoin de l'ordre de passage des différents intervenants.

La question de l'accueil

Présentation Christophe Amestoy

On a pu constater dernièrement que le dispositif (deux accueillants, un coordonnant) n'avait pas suffi à répondre à la demande de devenir membre d'une personne. Nous proposons de penser un peu plus à la possibilité de proposer à quelqu'un d'être correspondant pendant un certain temps avant de refaire sa demande de devenir membre.

Si cet échange amenait à la nécessité d'un changement dans les statuts de l'association, le vote serait mis à l'ordre du jour de l'assemblée générale statutaire de juin 2013.

(Rédigé par Luc Diaz)

C'est Jean-Christophe Amestoy, notre coordonnant de l'accueil, qui a initié le débat en soulignant tout de suite que cette question en ouvrirait d'emblée une plus large, celle de savoir ce qui justement serait ouvert ou pas dans notre association, et pour quel public. Notre enthousiasme nous pousserait à prendre contact avec d'autres associations diverses et variées. Ainsi, sur Paris, se réunissent deux groupes de travail avec des personnes non membres des CCAF, et pourtant intéressées par nos débats et nos thèmes de réflexion dans un esprit de curiosité bienveillante et de partage.

Il lui arriverait ainsi aujourd'hui de pouvoir donner, de sa place, des infos pas forcément adéquates aux demandes d'accueil. Pour les deux dernières, des malentendus se seraient fait entendre. Pour la première, le retour des accueillants n'aurait pas comporté d'objection en ce qui concerne les centres d'intérêts, et l'admission aurait été acceptée, malgré deux problèmes qui n'auraient pas été mis en relief : la personne accueillie n'aurait pas eu trop de moyens financiers et aucune pratique clinique. Il lui aurait été proposé de devenir correspondant et de continuer à participer à un groupe local des CCAF, ce qu'elle aurait accepté.

Le second malentendu concernait une personne présente parmi nous en début de matinée, et qui travaillerait aussi au sein d'un groupe pari-

sien. Elle aurait déjà été au centre d'un premier malentendu quant au tirage au sort des accueillants. Cette difficulté par rapport au sujet de l'accueil serait maintenant traitée. Jean-Christophe ne savait pas si son propos lancerait le débat, sans oublier le débat plus large sur l'ouverture au public de notre association. Ainsi l'une de nos membres [Patricia Philippot, pour ne pas la nommer] a créé une association « Politique de la psychanalyse », et il nous demandait dans quelle(s) mesure(s) une invitation à venir participer à nos débats et à nos réflexions pourrait être lancée aux gens de cette association.

Michèle Skierkowski a rebondi en soulignant que cela poserait des questions multiples intéressantes actuellement. Nous n'arriverions pas à différencier dans notre tête les lieux, tels les AG, où se décide la politique de notre association, qui aurait la spécificité rare d'être une association « horizontale », c'est-à-dire où nous prendrions les décisions politiques ensemble. A contrario, toutes nos journées de travail, nos groupes sont ouverts. Pour elle, une séparation nette s'érigerait entre les AG, et les autres journées. Première position.

Seconde position plus particulière quant à l'accueil : quand quelqu'un fait une demande, deux situations se dégageraient. Soit ce seraient des personnes qui auraient été aux CCAF antérieurement, voire des proches, nous les connaîtrions. Soit ce seraient des demandes spontanées. Elle verrait là une différence que nous devrions prendre en compte. Ainsi pour la première personne évoquée par Jean-Christophe, nous n'aurions pas été au bout de l'accueil, en ne sachant pas qu'elle n'avait aucune pratique par exemple. Le dispositif correspondant aurait été suffisant, ce qu'elle aurait accepté de bon gré. Nous devrions demander ce que les gens seraient prêts à faire, quel investissement ils seraient prêts à mettre. En ce sens l'histoire de ce jeune aurait été édifiante.

Maryse Defrance-Lemay rejoignait les propos de Michèle, en soulignant qu'une AG, ce serait l'AG des membres dans les textes qui fondent notre association. Comme dans toute AG, on pourrait solliciter un avis d'expert en l'invitant pour nous éclairer sur un point de droit ou de comptabilité par exemple.

Pour la question de l'accueil des nouveaux, il ne faudrait pas confondre être membre et pouvoir s'inscrire dans un cartel de pratique. Être membre, ça ne voudrait pas dire être praticien, et faire du statut de correspondant un sas contreviendrait à nos statuts. Par contre, le dispositif de la pratique serait fait pour les gens qui auraient une pratique de la psychanalyse. Donc, nous ne pourrions pas le proposer à quelqu'un qui n'en aurait pas. Ce serait un dispositif particulier qui ne serait pas à confondre avec être membres des cartels. À partir du moment où l'on aurait ce fil-là, on pourrait être membre sans avoir de pratique, ni sans s'inscrire dans le disposi-

tif de la passe. Si par la suite ils passaient dans un fauteuil, alors la question d'une participation à ces deux derniers dispositifs pourrait se poser.

Costas Ladas nous a fait part de quelque chose qui le dérangerait dans ce débat : la question du paiement. Ce dernier représenterait une forme d'engagement, et ce ne serait jamais neutre. Ce serait une matérialité. Cependant quand quelqu'un ne pourrait pas payer sa cotisation, ne serait-il pas possible de lui demander ce qu'il peut payer. Trente à cinquante euros, ce ne serait pas la mer à boire. Le paiement semblerait devenir un moyen d'exclusion. Quelqu'un qui n'aurait pas de pratique ne devrait pas être mis dans le dispositif. Quelqu'un qui n'aurait pas les moyens financiers pour être membre devrait cependant bénéficier d'une certaine souplesse.

Delphine de Roux a voulu dire deux choses. Sur le dispositif, il aurait toujours été dit comme ça. Par exemple, lors de ses responsabilités du dispositif au bureau, elle aurait été contactée par une analyste nîmoise, qui aurait demandé à ne venir qu'au dispositif. Elle n'aurait pas donné suite quand il lui avait été répondu qu'il fallait être membre.

Guy Ciblac a répliqué que ce serait faux : on avait déjà ouvert le dispositif... aux membres d'autres associations, a complété Michèle.

Delphine a poursuivi sur les correspondants, en rapportant la pratique plus importante sur Montpellier, avec des collègues qui viennent travailler avec nous, et qui se repéraient assez vite. Ainsi une collègue serait venue et du même coup aurait implicitement souhaité devenir correspondante. Ce qui demanderait à être travaillé, ce serait cette dimension institutionnelle, qui serait actuellement si importante. Le statut même de correspondant y deviendrait important, dans notre façon de convier, dans un lien efficient avec ces gens qui voudraient participer. Après l'avoir dans un premier temps oublié, Delphine a rajouté autre chose concernant nos AG. Dans sa tête, il lui semblerait qu'il y a quelques années encore, au moins celles de juin, moins statutaires, étaient ouvertes aux correspondants. « Pour assister sans participation aux débats », a rajouté Martine Delaplace.

Martine Lesbats-Aimedieu a rappelé qu'historiquement, elle était correspondante depuis une paire d'années. Venue de l'Aire Méditerranéenne de Psychanalyse aux Cartels, pour leur dispositif sur la pratique, on lui aurait dit que les AG étaient ouvertes, et qu'il serait possible de participer aux échanges. Même si elle mettrait toujours les pieds dans le plat, en étant à côté de ses pompes, elle aurait rencontré Michel Didier-Laurent, il y aurait quelque temps, et il aurait été convenu qu'elle n'aurait pas eu la disponibilité pour participer. Même si elle voyait Michèle qui ferait la tête, ce qu'elle entendait aujourd'hui, constituerait un changement de politique.

Martine Delaplace a souhaité revenir sur la question du paiement. Avec la première personne en question, ils auraient été plusieurs à lui et à se parler. Cela n'aurait pas du tout été une réponse du style : « T'as pas d'argent ! ». C'est ensemble qu'ils auraient senti que ce n'était pas le moment, et qu'il lui aurait été proposé d'être correspondante. Celle-ci aurait envoyé les cinquante euros tout de suite, et continuerait à participer à un groupe local des CCAF.

Anne Jaeger a rapporté qu'elle aurait demandé l'an dernier à ne payer que la moitié de la cotisation du fait des difficultés financières qu'elle aurait traversées. Le bureau le lui aurait accordé.

Guy Ciblac est revenu sur la discussion de première partie de matinée, au sujet de la publication de la liste de nos membres sur notre site internet, pour remarquer qu'être inscrit comme membre donnerait ipso facto l'accès au titre de psychothérapeute. Albert Maître a tempéré ce propos en rajoutant l'adverbe « régulièrement », et en soulignant que cela ne permettrait que d'être dispensé d'un certain nombre d'heures de formation. S'autorisant de son expérience des commissions recevant des candidats au "fameux" titre, Maryse Defrance a renchéri en soutenant que l'inscription ne dispenserait pas de grand-chose, sauf pour les associations qui dispensent – c'est le cas de l'écrire – un enseignement "autorisé". Être inscrit comme membre dans une association comme la nôtre ne serait qu'une illusion et ne garantirait rien du tout.

Serge Vallon est revenu sur l'accueil, en relevant qu'il ne serait pas aussi simple que ce qu'il paraîtrait. Les difficultés résideraient dans toute la casuistique des demandes que nous recevons. Il y aurait le fait que la personne aurait envie de s'autoriser dans un champ de pratiques de l'inconscient. Ce serait une demande de reconnaissance mutuelle et réciproque, de reconnaissance entre collègues. Il y aurait aussi une autre demande de reconnaissance, mais sociale, cette fois, qui se produirait lorsque l'adresse serait en fait celle des tiers sociaux, même si c'est nous qui recevons la demande. Cela, nous devrions être en mesure de l'évaluer ; cela pourrait mener à des statuts de correspondant, voire vers une autre association par rapport à ce qu'ils viendraient demander. Serge a témoigné d'avoir ainsi orienté des telles demandes, lorsqu'il avait été en place d'accueillant. Accueillir, ce serait, pour lui, s'engager et auprès de la personne accueillie, et auprès de nous-mêmes, certes, mais encore auprès de l'IAEP ou de Convergencia, puis plus largement du social.

Lorsque Serge parlerait des pratiques de l'inconscient, il rappelle qu'aux CCAF, on aurait accueilli un écrivain, qui était non seulement informé de ces pratiques, mais que ce dernier les engageait dans sa pratique littéraire. Il regrettait que le dispositif ne soit des fois pas assez encadré ; nous

serions seuls et chacun n'en ferait qu'à sa tête. Se refusant à donner des noms, il déplorait que, lorsque cela n'était pas assez régulé, la personne se taperait des rencontres violentes et incohérentes. Mais, concluait-il, nous aurions les moyens... [oui ?]

Michèle a voulu rebondir sur la question de la responsabilité. Quand nous accueillons quelqu'un, nous serions responsable de notre association, de la façon dont nous travaillons, et aussi de ne pas la faire venir de manière trop prématurée, au risque de le voir bien vite nous quitter. Elle a souhaité que ce temps d'accueil prenne son temps, tout son temps, que nous en parlions et reparlions. Sur la question des correspondants, si à un moment en juin, nous les avons accueillis, quelque chose se serait déviée. À l'époque, leur nombre était faible, aujourd'hui, ils sont plus d'une vingtaine, avec parmi eux des gens très divers : certains seraient là seulement pour y être, d'autres uniquement pour lire, etc... Par rapport aux AG, nous aurions à réinstaurer qu'ils ne viennent pas, sauf de manière exceptionnelle, pas à l'encan. Elle ne saurait pas ce que quelqu'un, que nous ne connaîtrions pas, viendrait faire dans le lieu où s'élabore la politique de l'association.

Bertrand Phésans voulait avancer deux choses. La première, même s'il ne saurait pas trop pourquoi, ça le gênerait, peut-être parce que nous serions en train de nous orienter vers la sélection. Même si ce serait le commun actuel de toutes les institutions, cela l'embêterait justement et le rendrait mal à l'aise. Il aurait lui-même accueilli et se serait posé toutes les questions. Mais il ne croirait pas avoir évalué. Nous devrions faire connaissance, certes, pour savoir, mais l'évaluation, ce serait autre chose, que de savoir que fait cette personne dans la vie par exemple.

Le deuxième point concernait le protocole institutionnel. Lors de son accueil, on lui aurait dit de téléphoner pour donner sa réponse, alors qu'il pense qu'il serait plus que souhaitable de mettre aussi les contraintes du côté de l'accueillant, en motivant les appréciations, le oui ou non par écrit, par exemple. Nous devrions être astreints à un minimum de travail d'élaboration, qui nous servirait à nous les premiers, et qui donnerait peut-être aussi une épaisseur à la personne accueillie.

Delphine de Roux a soulevé la question du pré-supposé dans l'accueil de gens qu'on connaîtrait par exemple. Ça lui serait arrivé comme accueillant de recevoir dans ces conditions quelqu'un dont on disait qu'il travaillait depuis un temps avec un tel ou un tel, ç'aurait été gênant. Elle a souhaité que les accueillants puissent écouter avec une oreille dégaagée des a priori.

Serge Vallon a réagi aux propos de Bertrand en affirmant n'avoir aucun tabou langagier. Le mot évaluation ne le gênerait pas. En clinique, quand nous recevons, nous appelons cela un entretien

préliminaire, cela voudrait dire que nous ne savons pas répondre d'entrée [ni vraiment de sortie ?]. Cela serait pareil avec quelqu'un d'extérieur. Nous aurions voulu faire simple dans notre association. Par peur du gradus, nous n'aurions pas voulu faire un gradient. Du coup, le statut de correspondant, ce serait à la fois un cimetière des éléphants, où il ne devrait pas tarder à se retrouver, et une propédeutique. Deux catégories schématiques se retrouveraient dans la complexité des situations des demandes. L'accueil serait dialectique, ça se construirait, et nous en serions coresponsables, surtout si nous faisons croire à quelqu'un qu'il en est un autre... petit... petit a... Serge aurait été correspondant [lapsus pour "accueillant"], et aurait connu quelques déboires : des gens qui ne seraient pas venus, d'autres qui auraient finalement dit : « Non, ce n'est pas ça ! » Il concluait en remarquant qu'il n'y aurait aucune coupure nette entre ténèbres et lumière.

Pour Albert Maître, ce qui se dessinerait, ce serait l'idée que les accueillants et le coordonnant devraient se réunir pour mettre au travail leurs rencontres. On ne pourrait éviter du malentendu, mais le malentendu, ce serait justement notre problème. Il serait important qu'ils rencontrent la manière dont nous travaillons dans nos AG, où ce ne seraient pas des motions qui seraient débattues, ce serait un travail psychique, un travail analytique à l'œuvre. Cela lui paraîtrait dommage qu'ils en soient complètement évacués, qu'ils ne puissent pas y exister. Si les correspondants se déplacent, ce serait peut-être une chance à saisir pour favoriser une implication plus profonde et le type de travail qu'il venait de dessiner. Albert s'est déclaré partisan de leur participation aux AG.

Maryse Defrance est revenue sur le pourquoi « pas de gradus ! », où ce qui serait refusée, ce serait la cooptation, qui ferait un filtre, un tri ; or, autant il lui semblerait que l'accueil comporterait l'évaluation d'un risque, comme lors d'un entretien préliminaire, risque concernant celui qui demande. Par rapport à ce jeune homme, d'être accueilli trop tôt n'aurait pas été favorable. Le risque pour l'association, à partir du moment où quelqu'un a été entendu comme travaillé par la Chose freudienne, ce serait l'absence de possibilité de séparation : il va peut-être aussi nous accueillir. Après avoir pris les précautions qu'il n'y aurait pas trop de dommages pour lui, Maryse s'est déclaré en faveur de l'ouverture. Pour les correspondants, de même, ce serait bien d'ouvrir. Certains pourraient trouver que c'est à bon compte : en être sans y être, ou une petite mise suffit, mais ce serait autre chose que d'être membre.

Dominique Le Vaguerèse nous a rapporté ce qu'il lui en aurait été d'être accueillante pour trois personnes, et de ses difficultés. Les trois auraient eu des liens de travail avec notre association, et/ou

avec certains membres en particuliers, des membres « importants » de notre groupe. D'où, en fin de compte, elle se serait sentie comme en place d'hôtesse d'accueil, plutôt potiche. Pour d'autres, cela aurait été dans le mouvement de l'ensemble de leur travail. Pour autant, cela aurait été une drôle de position, qui renverrait à la position qu'on aurait soi-même, dans une question de légitimité. Si elle râlerait pour la forme, le gradus, nonobstant, fonctionnerait. Pour les correspondants, la catégorie qui lui aurait donné beaucoup de problèmes, ce serait celle de ceux qui se sont éloignés, les cousins de la famille. Elle penserait plus particulièrement à Patrick... Longtemps correspondante du Mouvement du Coût Freudien, elle aurait reçu des nouvelles de la famille. Que l'AG soit un groupe ouvert, lui plairait. Il n'y aurait rien à cacher. Le bureau est fermé.

Martine Delaplace a repris le mot même d'accueil, en remarquant qu'on l'emploierait à la fois pour signifier qu'on accueille une demande et qu'on accueille quelqu'un. Comment accueillir autant les deux ? Costas penserait que ça demanderait de repérer où la demande est adressée. Martine a poursuivi en pointant que ce serait Pierre [Eyguesier, pour le nommer] qui aurait rendu vive cette question, lors d'une rencontre entre eux, à la suite d'un échange mi-taquin, mi-provoc.

Anne Jaeger s'est rappelée que lors de son arrivée aux CCAF, et par rapport aux personnes qui sont reparties très vite, nous ne saurions absolument pas ce que nous allons trouver, ni si on va trouver sa place. Tout cela, a-t-elle souligné, mettrait un certain temps. Elle s'est demandée pourquoi nous ne proposerions pas aux gens de venir et de n'être membre qu'après avoir renouvelé un échange, un an après par exemple. Qu'ils viennent travailler, et qu'ils voient s'ils trouvent une place...

Christine Roosen a déclaré qu'il lui semblerait important que nos AG soient ouvertes. Ce serait le moment où l'on vivrait quelque chose d'institutionnel. Il serait important de venir voir comment ça s'y passe, de se rendre compte ; en ce sens, notre association serait très riche. Quand quelqu'un demanderait à être membre, il serait important de pouvoir l'accueillir. Pour autant quelqu'un qui n'aurait pas de patient, ce serait dommage de s'en priver, il pourrait être membre, après ce serait autre chose pour les cartels de la clinique. Pour l'accueillant, une rencontre avec le coordonnant lui semblerait nécessaire, impossible sinon d'accueillir. Elle concluait son propos en réaffirmant son souhait que nos AG soient ouvertes, et que correspondants et postulants puissent venir se rendre compte de nos différentes interventions.

Guy Ciblac a remarqué que nous serions une drôle d'association : quand quelqu'un souhaite venir, où peut-il s'inscrire ? La passe..., ça serait angoissant, quand même, pour démarrer. Elle serait ouverte à

tous, a précisé Serge Vallon. Guy a poursuivi en nous demandant si on interdit de rencontrer les membres, et si pas de pratique, que resterait-il au bout du compte ? Pour Maryse, le style des CCAF passerait par le style des journées.

C'est à Yves Genin, qu'est revenu le dernier mot de cette belle fin de matinée. Il a proposé une utopie, qui aurait germé pendant notre débat, avec l'espoir d'oxygéner la vie associative. L'utopie serait celle qu'on ne serait membre que pour un temps limité, à renouveler ou pas...

[Pour la petite histoire, il est remarquable de noter, que l'après-midi qui a suivi ce débat, notre AG s'est déroulée en présence d'un de nos correspondants, Gérard Albisson, pour ne pas le nommer, venu avec "ses" dernières éditions...]

Préparation des Journées de Lille

Les Journées de Lille auront lieu les 23 et 24 novembre 2013 dans le même lieu que le colloque « Les dessous du divan »

(Notes M. Delaplace.)

Maryse Defrance, Daniel Delot et Claude Masclef proposent que cette rencontre se déroule le samedi après-midi, le samedi soir et le dimanche matin. Le samedi soir promettant des échanges plus informels, le samedi après-midi et le dimanche matin se répartissant entre présentations de quelques-uns et échanges en plénière.

Le titre et l'argument à ce jour serait le suivant. Toutes les propositions restent à faire, rapidement et à adresser aux trois collègues de Lille.

Proposition d'argument :

L'analyse profane: pratique sacrée, sacrée pratique
Du prix de la parole au prix de l'absence

Le paradoxe souligne l'intranquillité de la pratique de l'analyste.

L'institution de la cure ne peut se passer des rites qui en supportent la condition, des rites qui insistent avec insistance la place de l'écart et l'adresse opérante au lieu de l'Autre marqué d'une absence radicale.

L'absence de l'analyste, son silence, comme une présence en creux, construit la possibilité d'une présentification du sujet dans son discours, à lui adressé jour après jour dans les séances d'analyse pour autant que cette absence ne soit pas une inexistence.

A l'aphorisme de Lacan "l'analyste ne s'autorise que de lui-même, et de quelques autres », répondent aux C.C.A.F. d'une part dans les statuts de l'Association un " pas de liste d'analystes au départ" c'est-à-dire pas de titres, de gradus ou de hiérarchie qui vaillent au sein de ses membres et d'autre part dans le nom lui-même de Cartels Constituants de l'Analyse Freudienne, la question de l'institution de la psychanalyse au-delà de l'intimité de la cure.

Quelle fonction et quelle place pour ces "quelques autres »? Face au risque de la folie singulière de l'auto engendrement ou de celui de la dérive communautaire, aux C.C.A.F. c'est du Cartel, au travail de et en cartel qu'est attendue l'advenue d'un effet d'enseignement.

Un cartel co-(i)nstituant pour chacun, par effet d'un retour d'un lieu d'adresse, lieu tiers posé là au départ et soutenant la dimension du témoignage indirect.

Dans cette journée d'étude des Cartels Constituants de l'Analyse Freudienne nous interrogerons diverses occurrences d'illustration du paradoxe de la pratique de l'analyste.

Guy Ciblac propose - plus tard - d'enlever « au départ » dans la phrase « pas de liste d'analystes au départ » puisque à l'arrivée, les C.C.A.F. ne proposent pas non plus de liste d'analystes. L'ensemble s'est accordé sur ce point.

Ce texte semble être en écho à celui qui a été écrit pour le colloque de Convergencia. Là encore, la question des liens avec d'autres est posée, comme constitutive de la pratique analytique.

Echange autour de « constituant » et non pas « constitutifs ». Rien de défini dans « constituant », à chaque instant, les cartels sont constituants, il n'y a pas, à un moment, de constitué, c'est la pratique qui constitue. Pourtant, le « s » de « constituants » est bien le choix d'épithète et non de participe présent.

Puis on interroge le profane et le sacré, Serge Vallon nous rappelle qu'après la mort de Lacan, après la fin de l'Ecole, « on était devant la porte de ce qui s'ouvrait devant nous », que ça, c'est le profane, ni dedans, ni dehors. On n'existe pas indépendamment de ce qui nous a précédés : le profane indique la présence de ce dont on veut se détacher.

Maryse Defrance souligne que le sacré dont il s'agit ici n'est pas lié au religieux mais aux rites, dont on ne saurait se passer.

Jean-Michel Darchy rappelle la proposition de 67, de Jacques Lacan : « il n'y a rien à attendre, sauf du

fonctionnement ». Quelque chose de la transmission se resserre, au-delà des personnes, dans un retour aux fondamentaux dits par Jacques Lacan mais dans un autre contexte historique.

Costas Ladas intervient : on n'est plus constituants si l'on répond à une demande de légitimité. La question du profane, ce n'est pas le temple, c'est ce qu'il y a à l'extérieur. La question est de relation entre les deux : le 1 en mathématique n'existe que s'il y a le 2.

Albert Maître : Freud ne se situe pas contre la médecine ou la psychologie mais il spécifie une singularité.

Un exemple : il y a un an ou deux, quand s'est posée la question des statuts de l'inter associatif, un tiers des associations montrait sa résistance. Petit à petit, on aboutit à un consensus, l'idée devient acceptable. Ça a été un travail de cartel en ce sens qu'il a déplacé tout le monde. L'éventualité d'un texte sur l'usage du titre de psychanalyste nous renvoie à ce qu'est la psychanalyse en dehors d'une formulation « contre ».

Guy Ciblac reprend l'articulation entre profane et sacré. Une difficulté apparaît dans la structure de la langue : l'absence doit être nommée, rendue présente.

Costas Ladas reprend les mathématiques : le zéro est apparu très tardivement, il indique l'absence par rapport à une présence.

Guy : le zéro apparaît dans la dizaine : 1,2,3,4,5,6,7,8,9,1...0. Enorme difficulté à traduire de l'absence.

Albert : « est-ce là le réel de Lacan ? »

Serge : C'est la question du nom du père : nous avons antéposé le nom de Freud dans cartels Constituants de l'Analyse Freudienne : constituants de quelque chose qui existait avant nous. La psychanalyse est-elle une reconstruction du sujet à partir du passé ? Non ! Nous postulons que l'acte de dire qui constitue, institue le sujet, nous faisons le pari du subjectif.

Albert : Instituant à la place de constituants ?

Maryse : le « co » renvoie au pas de soi-même mais en articulation avec quelques autres.

Martine Aïmedieu évoque l'accompagnement des enfants autistes, l'écoute de ce qui ne se dit pas et les mots que l'on met dessus. Du zéro au 1 n'est pas seulement le silence mais c'est de là que la parole peut émerger.

Jean-Michel : la question du trait unaire précède la question du comptage : il faut que quelque chose manque pour qu'après coup, il y ait quelque chose qui le nomme.

Daniel Delot rappelle que le Cartel d'Adresse a insisté sur l'advenue dans l'après-coup, le texte de Luc Diaz « Un sacré merdier » et « le prix de l'absence » ont guidé le travail du trio de Lille.

La question est lancée par Maryse Defrance sur la forme de ces journées :

Soit les interventions suivies de discussions en plénière.

Soit les interventions suivies d'ateliers. La salle le permet, cela dépend un peu du nombre de participants.

Il y a aussi la possibilité que les interventions soient celles de discutants qui auront pu travailler les textes et lancer la discussion en plénière, à la façon du dernier colloque de Convergencia, dans ce cas-là, l'écrivain ne lit pas son texte, dont chacun aura pu prendre connaissance auparavant sur le site, c'est le discutant qui lance directement le débat ;

Il y a aussi la possibilité de travailler ainsi le samedi après-midi et de faire des ateliers le dimanche matin....

L'éventualité du tirage au sort pour former ces ateliers provoque des bruits dans l'assistance et le Saint Esprit propose à Costas, qui a « des rapports avec lui » de réunir tous les narcissiques d'un côté et de l'autre tous les déprimés... plan déjoué par Christophe qui remarque que ce sont les mêmes !

Début de discussion sur le titre : Serge : le dispositif est toujours sacré et il faut toujours procéder à sa profanation ! Un titre possible : « Il n'y a d'analyse que s'il y a profanation », « l'analyse, une profanation nécessaire de la parole ».

On souligne que « c'est trop ».

On en appelle à Françoise Wilder !

Christine Roosen propose : « le sacré de la parole et la laïcité ».

Récapitulation des décisions :

Le titre et l'argument proposé pourra être discuté jusqu'à fin juillet, date à laquelle ils seront diffusés. S'adresser directement aux 3 collègues lillois.

Idem pour les interventions, on « s'inscrira » auprès des collègues lillois. Les textes seront également adressés à Michèle Skierkowski ou Luc Diaz pour être rentrés sur le site.

Les textes des interventions seront consultables sur le nouveau site des C.C.A.F.

La forme qui a été retenue pour ces journées est :
Samedi après-midi, des discutants lancent la discussion à partir des textes, en plénière
Dimanche matin, travaux en ateliers.

Retours des délégué.e.s de l'I-AEP et de Convergencia

Retour de Ravenna, Italia
La formazione in atto dello psicanalista - Devenir analyste... et le rester
Séminaire Inter-associatif Européen de psychanalyse et Il Movimento per la libertà della psicanalisi – 18 et 19 mai
Lucia Ibanez-Marquez, Jacques Nassif Michèle Skierkowski

Albert Maître a lu le message-compte-rendu transmis par Lucia Ibañez-Marquez et Jacques Nassif que vous trouverez dans la rubrique I-AEP.

*

Le Dimanche commence par quelques informations :

(notes M.Delaplace.)

Pétition

Le Conseil a pris la décision de signer au nom de l'association la pétition demandant le retrait de la recommandation de l'HAS sur l'autisme..
Cela peut aussi être fait à titre individuel.

Retour de Paris- Convergencia

L'a politique du désir

Colloque de Convergencia – 1er et 2 juin
Christophe Amestoy Luc Diaz, Lucia Ibanez-Marquez, Michèle Skierkowski

Le compte-rendu de ce colloque n'a pas pu être fait oralement, faute de temps. Il figure à part.

Les prochaines dates pour Convergencia apparaissent dans le Calendrier à la fin du Courrier.

Le prochain Congrès en 2015 à Paris sera organisé par avec : Analyse Freudienne, les CCAF, le Cercle Freudien, Dimpsy, et Insistance. Le titre est: « La clinique psychanalytique à l'épreuve » - « Névrose, psychose et perversion » (L'argument fera apparaître le lien avec des questions actuelles comme l'autisme).

Réunions délégués-membres du Conseil

Les membres du Conseil proposent de concrétiser encore plus les réunions avec les délégués de Convergencia et de l'I-AEP, en instaurant une réunion régulière.

Elle aura lieu tous les mois de novembre, autour du week-end du colloque ou séminaire, ce sera donc la « Réunion d'automne ».

Celle de 2013 aura donc lieu à Lille, le samedi 23 octobre, en fin de matinée et déjeuner (selon les horaires du colloque à préciser).

Dispositif sur les cartels de la pratique et d'adresse
Retour à l'assemblée de l'échange entre les membres du dernier Cartel d'adresse, du nouveau et du Conseil.

Présentation Claude Masclef et Jean-Michel Darchy

C'est Jean-Michel Darchy, co-coordonateur avec Claude Masclef des dispositifs de la passe et des Cartels de la pratique, qui a ouvert le débat avec le texte qui suit :

Transmission/ Transe-Mission

Si on note l'écart introductif entre la phrase de Lacan qui inaugure l'acte de fondation du 21 juin 1964 de l'EFP : "Je fonde-aussi seul que je l'ai toujours été dans ma relation à la cause psychanalytique-l'EFP...", et celle qui ouvre la proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'école, précédée en guise d'exergue de la mise en garde suivante : "Avant de la lire, je souligne qu'il faut l'entendre sur le fond de ma lecture à faire ou à refaire, de mon article Situation de la psychanalyse et formation du psychanalyste en 1956 "(Jacques Lacan, pages 459 à 486 des ECRITS, le Seuil, 1966), on peut trouver matière à mettre en perspective historique, les difficultés actuelles des Cartels Constituants de l'Analyse Freudienne à maintenir leur plein régime et à se tenir à la hauteur des dispositifs dont ils se sont statutairement dotés, pour assumer et assurer un mode de transmission, qui puisse au minimum garantir l'assentiment à la psychanalyse.

En 1967, Lacan soucieux de maintenir l'écart entre la psychanalyse et le psychanalyste écrivait, déjà et encore : "Il va s'agir de structures assurées dans la psychanalyse et de garantir leur effectuation chez le psychanalyste. Ceci s'offre à notre école, après durée suffisante d'organes ébauchés sur les principes limitatifs. Nous n'instituons du nouveau que dans le fonctionnement. Il est vrai que de là apparaît la solution du problème de la société psychanalytique. Laquelle se trouve dans la distinction de la hiérarchie et du gradus."

Puis plus loin : "Le psychanalyste ne s'autorise que de lui-même"... "Ceci n'exclut pas que l'école garantisse qu'un analyste relève de sa formation. Elle le peut de son chef. Et l'analyse, peut vouloir cette garantie, ce qui dès lors ne peut qu'aller au-delà: devenir responsable du progrès de l'école, devenir psychanalyste de son expérience même"

En nous excusant d'abuser ici de la citation, comment faire passer ça autrement, ce qui est non seulement intéressant mais pertinent et résistant au passage du temps et des temps, c'est dans la progression même du travail du texte, ici cité, du texte au travail, le fait de noter le passage dans l'usage des termes de "la psychanalyse" au "psychanalyste" pour terminer par "l'analyse", entification de l'analyse donc. Les conclusions sont hypostasées, en posant de facto la fonction de l'analyste comme indémontrable, indécidable sauf dans ce qu'elle produit à terme. Seul, le fonctionnement, l'analyse en acte fait foi, de son effectuation même.

D'un seul coup, d'un seul se trouvent balayés les arguments d'enseignement, de gradus, de hiérarchie et dans le même mouvement l'espace analytique se trouve lié au temps, non chronologique, constituant et constitué de l'effectuation des cures comme le seul critère d'existence d'un lieu improbable que constituerait une "société d'analystes".

Pour Lacan écrivant ce texte, pensant nécessairement, là, de par le mouvement de l'écriture, contre l'ultra mondanité hyper-médiatisée, à l'époque et après, de l'effet Lacan dans la culture, les médias et l'université.

Ce qui est implicite à ce texte, conséquence de l'effet de la mise en jeu de la Règle Fondamentale au-delà du Maître du discours psychanalytique dans tous ses états, c'est qu'il ne reste de l'analyse que son reste qui de par son effectuation "fasse loi".

D'autres textes, de la même période, malgré le gongorisme de Lacan, maintiennent la continuité de ce fil que nous n'avons jamais lâché aux CCAF.

Un passage de la Lettre de dissolution de l'EFP, datée de Guitrancourt le 5/01/1980, en élargit les conséquences, au-delà des critiques circonstancielles et contingentes qui peuvent toujours être produites en contrepoint. Le contrepoint n'élude, en rien, leur tranchant : "L'internationale, puisque c'est son nom, se réduit au symptôme qu'elle est, de ce que Freud en attendait. Mais ce n'est pas cela qui fait poids. C'est l'Eglise, la vraie qui soutient le marxisme de ce qu'il lui redonne sang nouveau, d'un sens renouvelé. Pourquoi pas la psychanalyse quand elle vire au sens?"..... Plus loin : "La stabilité de la religion vient de ce que le sens est toujours religieux etc."

Lacan s'explique alors pour son obstination pour les mathèmes, conséquence d'un athéisme radical qui dit-il : "n'empêche rien, mais témoigne de ce qu'il faudrait pour, l'analyste, le mettre ou pas dans sa fonction".

Il en appelle alors à une "contre expérience" de l'EFP, contre expérience qui compense, ses points de butée. "L'Autre manque", résonne sur un mode très actuel, avec "le malaise" aux CCAF et

la défection de la contre expérience des dispositifs, comme seule raison de notre existence et de notre fonctionnement. Rappelons qu'actuellement nous n'avons plus en cours que deux cartels de pratique depuis le dernier tirage au sort.

La citation suivante souligne et précise, le terme d'absence et son homophonie avec son écriture comme "ab-sens" (loin du sens) : "Je suis dans le travail de l'inconscient, ce qu'il me démontre, c'est qu'il n'y a de vérité à répondre du malaise que particulière à chacun de ceux que j'appelle parlêtres. Il n'y a pas là d'impasse commune, car rien ne permet de présumer que tous confluent. L'usage de l'Un (il s'agit de l'Un formé à l'usage, Ndlr) que nous ne trouvons que dans le signifiant ne fonde nullement l'unité du réel, sauf à nous fournir l'image du grain de sable".

Donc là où "ça coince", là où le sens s'absente, où le "caillou blanc" fait défaut sur le sentier, là où Rimbaud écrit (Poésies, Ma Bohème) :

"Mon unique culotte avait un large trou.

-Petit-Poucet rêveur, j'égrenais dans ma couse
Des rimes. Mon auberge était à la Grande Ourse.

-Mes étoiles au ciel avaient un doux frou-frou"

Axiomatisation

Ce "grain de sable", souvent cité, dans le dernier livre de notre collègue Éric Didier, fonde à la fois, le mathème inaugural du transfert qui permet de requérir l'appel du sujet, en liant par assignation de l'analyste, à sa place, la demande et le désir, par une adresse, celle de l'analyste comme "sujet supposé savoir." C'est bien là, que gît dans le Réel, la "lettre" du transfert, qui progressivement va permettre de différencier l'adresse du destinataire, toujours SDF, sous domination du fantasme. Un Autre auquel on croit mais qui n'existe pas. Trouver un analyste, en ce sens, d'ab-sens, c'est trouver quelqu'un capable de soutenir cette position impossible de l'analyste, pour que l'analyse puisse s'effectuer. C'est trouver quelqu'un en capacité de permettre, sans y faire obstacle ou issue imaginaire identificatoire d'une identification à l'analyste, qui puisse l'y conduire. C'est ce qui permet une effectuation propre à chacun de son analyse : être conduit à cette question existentielle : "y a-t-il quelqu'un pour m'entendre?" Apprendre ça de l'Autre, au-delà de la personne de l'analyste, la vérité à laquelle il prête ses traits mouvants s'avance masquée

C'est là que gît l'axiome, qui va permettre, à chaque fois, une issue singulière, une scène, sa répétition et l'issue. Conduire une analyse jusqu'à ce point c'est éprouver cette ab-sens, ce qui fait "signe" c'est ce qui enferme à l'extérieur le savoir.

C'est donc l'énonciation, de l'énonciation seule, que surgit "le grain de sable", constituant le seul appui nécessaire pour "asseoir", une position, celle de l'analyste (différente de l'assise du psychanalyste), dans un rapport d'isomorphisme à l'a-

structure de l'inconscient. L'expression rabâchée de Lacan de l'inconscient "structuré comme un langage" y trouve toute sa dimension et sa portée éthique.

C'est du constat d'échec de l'attente de Lacan vis à vis du "fonctionnement" qu'advient la dissolution de son école en 80. Ce procès d'historicisation, réactualisant constamment l'oubli de la cause efficiente qui donne sa raison à l'analyse freudienne, est important par rapport à l'émergence, dans la diaspora et la balkanisation lacanienne suite à la dissolution de 80. Les CCAF furent fondés après la fondation de la cause freudienne en 80 et les forums de janvier et mars 81 en 83, en réaction pour maintenir un lien fondé sur les seuls dispositifs de travail, inventés par Lacan, les cartels et la passe.

Ce qui au moment où nous sommes (cartels de pratique réduits à deux) nous interroge, plus de trente ans après, sur cet écart entre "les personnes" et "le fonctionnement".

Aux CCAF, cet écart s'est avéré heuristique, puisque nous ne parlons que d'analyse et d'analyste. Les modalités mêmes de la transmission au-delà des personnes, sans école, ont toujours été mises en œuvre depuis 1990.

Les journées sur la Passe intitulées : "Une Passe sans école mais pas sans adresse" en témoignent. Si de l'inconscient "l'analyste en est aussi, l'adresse", c'est souligner tout aussi bien qu'il ne l'incarne pas.

Les réglementations actuelles et celles à redouter encore plus dans notre champ insistent, pour éradiquer cet écart entre l'adresse et le destinataire et l'administrer. Il est, à mon sens, de toute première instance, de maintenir nos dispositifs quoiqu'il puisse nous en coûter, pour que ce mode de transmission qui ne peut s'effectuer que dans "le fonctionnement", dont il n'est possible, nous avons l'expérience de la difficulté d'en témoigner, ne disparaisse pas avec nous. C'est ce qui reste de vie à la psychanalyse, en acte, ne finissons pas au musée. Résistons à l'a-chose politique et sachons garder, une ligne, pour ce "point hors-ligne" requis pour la transmission toujours singulière de l'analyse. Quant au socius-psychanalyticus c'est une toute autre histoire.

(Notes M. Delaplace.)

Les participants à la réunion de samedi soir ont demandé à Eric Didier d'en transmettre quelque chose en plénière :

Eric Didier souligne que ce travail a été un tissage qu'aucun d'entre nous seul n'aurait pu faire.

On observe la violence qui règne dans les cartels, violence qui n'existait pas il y a 10 ans. Ce n'est pas une histoire d'usure du désir ou de fatigue, il

s'est agi, à l'insu de tous, d'un retournement du désir d'analyste en désir de destruction du protocole. Il n'y a plus de cadre et cela permet que se déploie la jouissance : c'est l'envers de la psychanalyse (ou l'inverse ? note de script).

Par exemple, les mails, est-ce des paroles ou des écrits ? On peut écrire par mail ce qu'on ne dirait pas avec la parole. La parole doit être de et en cartel. Le deux à deux est un passage à l'acte.

Dans certaines situations où il s'est agi d'un « c'est lui ou moi », les autres ne sont pas intervenus, rien n'a été dit à l'analyste qui a dit ça.

Là se pose la question des préliminaires et une proposition : il faut des préliminaires au moment du tirage au sort, le début d'un cartel nécessite l'accord de tous les participants, cela permet leur engagement et cela permet de pouvoir tenir parole.

On aura pu identifier dans cet échange, la disparition de la lenteur ; la suppression des six mois de temps après la dissolution des cartels de la pratique empêche de s'engager dans une autre histoire. Nous devons ré-instaurer ce rythme, c'est nécessaire pour pouvoir dire « oui ».

C'est le modèle de la cure. Or, nous avons cessé de poser un début, un déroulement et une fin. Il est nécessaire de pouvoir reconnaître son existence dans un cartel par rapport au protocole.

De plus, il y a eu accélération du retour du cartel d'adresse.

La jouissance de la destruction est une proposition d'inceste.

(notes L. Diaz)

Luc Diaz répond d'abord à Éric qui vient de soulever la question de savoir si le coordonnant de la passe ne devrait pas avoir l'expérience d'avoir occupé antérieurement une place dans le dispositif. Si la question se pose dans l'esprit peut-être, dans la lettre, nos statuts et plus particulièrement notre article 7-1-a, ne le stipulent que pour seulement au moins 5 des 7 membres du Jury.

Luc repose, ensuite, la question de savoir si les mails sont des paroles ou des écrits, et si l'on peut y donner sa parole, hors de toute présence des corps, sans parler de la poignée de mains qui traditionnellement scelle les paroles données. Il soutient la proposition qui a émergé lors de la réunion du samedi soir, à savoir, qu'un temps institutionnel soit (p)réservé après chaque tirage au sort des cartels de la pratique, pour que les nouveaux cartels tirés au sort prennent le temps sur une demi-journée au moins de se rencontrer et de convenir de leur parole, avant de (se) la donner. Si cela lui semble nécessaire en ce qui concerne la violence en acte(s)

dans ce dispositif, cela ne peut être qu'insuffisant pour la violence, et pour le dispositif lui-même, puisque cela laisse toujours en plan d'autres questions, dont principalement celle de l'usure...

(notes M. Delaplace.)

Michèle Skierkowski dit combien elle a été frappée d'emblée par la mise en scène dans la réunion de samedi de ce qui s'est passé dans certains Cartels de la Pratique.

(notes C. Amestoy)

Bertrand Phésans insiste sur le point de vue institutionnel : respect pour nos protocoles ! Dit aussi que travailler avec les mêmes, cela peut aussi être agréable, que le travail en cartel par mail est possible mais pas deux à deux, que le point fondamental des cartels est la parole, avec obligation de se parler d'égal à égal.

Jean-Michel Darchy rappelle qu'Eric Didier a rappelé que les Cartels se sont fondés sur la question de la haine.

Christophe Amestoy : la peur de la désaffection des membres (alors qu'en fait le nombre des membres restent stable) a peut-être participé à cette précipitation.

Chez les Francs-Maçons, on doit attendre un an avant d'avoir le droit de parler.

La présence des membres pendant le tirage au sort semble nécessaire.

Eric : Présence et absence, si on n'est pas là, on ne peut pas être tiré au sort.

Dans les situations évoquées, c'est l'absent qui a fait la loi : on annule un rendez-vous parce que quelqu'un n'est pas là et celui qui vient, parfois de loin, doit repartir.

L'analyse prend du temps, on ne va pas nier cela. On va arrêter de détruire ce dispositif.

Albert Maître : La sauvagerie dont nous parlons s'entend dans la façon de prendre la parole.

Guy Ciblac : Le changement de temps a été initié (voté) par l'institution sur proposition d'un.

Idem pour le temps des retours des jurys de passe. Ce qui ressurgit, c'est que les gens ont cédé sur le rythme et la séquence dans leur pratique. (le passage de 3 à 2 séances hebdomadaires). Cela a entraîné des modifications et peut-être une haine de ce que l'on a alors été conduit à faire ?

L'analyse est-elle aussi facile à instaurer qu'il semble ?

Dominique Lallier-Moreau : Qu'est-ce qu'être membre de cette association ?

Faudrait-il renouveler sa demande tous les 5 ans ? La question du temps, c'est la question des générations et de la transmission, avec la peur de la disparition.

Delphine De Roux-Holtzer se souvient de la violence de sa première inscription dans le dispositif, quand son nom inscrit au tableau après avoir été tiré au sort, a aussitôt été rayé !

Il faudrait peut-être envisager des lieux et des temps de réunion pour faciliter les réunions des cartels.

Serge Vallon dit qu'il ne s'inscrit plus dans les Cartels de la Pratique depuis qu'il a repéré la dimension surmoïque dans cette inscription.

Il y a un lien avec les attaques externes : on entend que nous sommes « dépassés », qu'est-ce que ça nous fait dans notre être, ces attaques ?

Dominique le Vaguerèse : Il semble toujours impossible de parler des rapports de pouvoir, est-ce qu'il n'y aurait pas de père ?

Albert Maître : le dispositif sur la pratique nous a permis de mettre de doigt sur les symptômes institutionnels : la désaffection et la violence, toutes les institutions sont touchées par ça. Nous agissons à notre insu ce qui nous est imposé par le social et un des effets est que nous agissons cela en le transférant sur les collègues. On ne peut compter que sur nous-mêmes et quelques autres !

Anne Jaeger remercie le Bureau, il y a des moments où on peut parler sérieusement.

L'absence : absent-pas là, absent-rayé, parce qu'on n'a pas la parole et que ça n'est pas la peine de chercher à la prendre, il y a beaucoup de façons d'être absent.

Estelle Denecé : le temps et la précipitation.

Estelle qui a cru entendre à son arrivée aux Cartels, une injonction de production (on perd du temps), revendique le droit de ne pas trouver.

(Notes de L. Diaz.)

À son tour de prendre la parole, Martine Delaplace s'est levée pour déclarer qu'elle avait le cœur qui battrait, et qu'elle mettait sa main dessus. Elle ne souhaitait pas partir avec la sensation dégoûtante de s'être tue sans avoir pris la parole. [Vu les déboires de la prise de notes à la dernière AG, où même les résultats chiffrés des votes, pour l'élection des membres du conseil, par exemple, n'auraient pas été notés], le conseil aurait décidé de prendre les notes à tour de rôle, et d'animer de même. Hier, elle avait beaucoup animé. Aujourd'hui, elle aurait demandé à Michèle de le faire. Puisque nous en parlions dans le méta cadre du cadre du cadre..., elle devait dire à Éric Didier qu'il avait fait taire

Michèle, alors qu'elle interrompait Jean-Michel Darchy, qui n'avait pas encore reçu la parole, et qu'il était en train d'interrompre avant son tour celui qui venait de la recevoir. Il s'agirait là encore de la même chose, du non-respect d'un dispositif en l'occurrence, et de la violence que cela générerait. Elle supputait d'autres raisons encore, du genre "genré" peut-être...

Éric a réagi, sans pour autant avoir à son tour reçu la parole, par une interprétation sur la question du temps, pour faire penser et penser faire les choses. Il faisait cette proposition : celle que nous décidions de dissoudre le dispositif sur la pratique en cours, d'arrêter le truc, et que nous procédions à un nouveau tirage au sort, à la prochaine AG, ou plus tard. Il faudrait arrêter la machine à produire des trucs : ouf ! Nous arrêterions un moment ; nous suspensions, et nous proposerions qu'on reporte un nouveau tirage au sort, afin de revaloriser le protocole. Ça nous ferait de l'effet, si nous décidions cela. Dans le nouveau cartel d'adresse, il y aurait déjà un démissionnaire. Nous ne perdions rien d'attendre. Il faudrait que cela reste une proposition à soumettre à ceux qui ont été tirés au sort à la dernière AG dans le dispositif sur la pratique, sans leur imposer.

Bertrand Phésans a alors soulevé un problème de forme : nous ne pourrions pas le voter, puisque ce n'était pas inscrit à l'ordre du jour. Et certains absents pourraient avoir envie de participer à un tel vote. Éric l'a coupé pour soutenir qu'une interprétation, si cela en était une, on devrait la faire quand même. Bertrand a poursuivi sur la question de l'absence. Ce qu'il aurait entendu par absence, serait différent de ce qu'aurait dit Éric. Il y aurait des absences qui nous seraient imputables. Nous aurions tous de bonnes raisons, le côté individuel etc..., et puis il y aurait l'autre absence : une absence institutionnelle, où l'institution forcerait cette absence. Il s'est interrogé sur la place qu'aurait ce dispositif pour notre institution. Ce serait maintenant que ça deviendrait choquant ; à l'époque, nous n'aurions rien dit.

Claire Colombier a reçu la parole en commençant par dire que, depuis sa demande de la prendre, elle aurait beaucoup accumulé. Elle a déclaré qu'elle détiendrait le record de l'attente. Elle a témoigné que pour entrer dans le dispositif de la pratique, elle aurait attendu dix-huit mois. Mais cela aurait été aussi un espace pour faire des propositions, d'autres propositions de travail. Aujourd'hui, elle n'est plus dans le dispositif. Elle se serait interrogée, et aurait commencé à écrire une longue liste, actuellement en souffrance. Elle ne saurait pas très bien à qui l'adresser. Il lui faudrait le temps à prendre pour le savoir. Si elle avait besoin d'être entendue, elle ferait appel au bureau, qu'elle remerciait. Elle voulait témoigner de cette expérience qu'aux CCAF l'on pourrait prendre la parole et que cela continue-

rait comme si l'on n'avait rien dit. Cela pourrait contribuer à nous empêcher d'y prendre la parole. Alors elle accumulerait et elle écrirait. Lui venait un autre fil sur l'articulation de l'individuel et de l'institutionnel, cela serait une question qu'elle aurait commencé à travailler. Certains l'auraient lue. Elle y distinguerait une association, avec un formalisme, d'un collectif où l'on articulerait des singularités.

Anna Jaeger est intervenue après ce qu'avait dit Martine Delaplace. Puisque nous parlions de la haine, dans ce qui se disait, dans ce qui se passait, elle pensait qu'on ne dépasserait pas la haine par la politesse, la gentillesse ou..., ou l'obéissance. Ce serait beaucoup plus profond que ça. Pour reprendre l'exemple de ce matin, elle trouverait nécessaire que Michèle interrompe Jean-Michel et nécessaire qu'Éric interrompe Michèle, nécessaire que de la haine en sorte de l'élaboration. Si l'on empêchait de dire comme cela venait, ce ne serait pas simple, et elle constatait que ça ne fonctionnerait pas actuellement dans l'institution.

Isabelle Dufresnoy a alors voulu faire très très court sur le fonctionnement institutionnel, qui serait non seulement sensible aux cartels des pratiques, mais ailleurs. Il y aurait aussi la présence en AG. Qu'une émotion, voire de la haine puisse passer... Mais il lui semblerait important d'être présent en AG.

Delphine de Roux s'est demandé si on devait reprendre la proposition d'Éric. Si dans le formalisme, il faudrait une inscription à l'ordre du jour, rien n'empêcherait que les gens ici rassemblés la passent au bureau qui la reposerait à l'association. Nous pourrions imaginer que l'AG ici présente fasse cette proposition de surseoir au fonctionnement du dispositif actuel. Elle ne parlerait pas de vote, pas question de vote, juste de retransmettre quelque chose d'une proposition.

Christophe Amestoy, qui avait pris la distribution de la parole suite à l'intervention d'Éric à l'égard de Michèle, se l'est alors donnée. Il considérait que pour reprendre cette proposition, et pour faire une sorte de retour de ce moment de ce week-end, il nous faudrait respecter un moment d'attente, et officialiser éventuellement lors d'un vote à la prochaine AG. Si le vote allait dans ce sens, alors nous ferions un nouveau tirage au sort. Pour lui, attendre la prochaine AG de janvier ne serait pas du temps perdu. Il remarquait que le premier mouvement qui aurait attaqué le dispositif, aurait été celui où l'on a fait disparaître le moment festif et débordant du tirage au sort, qui nous aurait entraînés dans un fonctionnement sans rite.

Il soulevait ensuite un second point quant à la politesse. D'après lui, parfois, elle ne suffirait pas. Il rappelait que quand on s'exclut ou qu'on exclut, il y aurait un passage à l'acte qui empêcherait de penser. Or ce serait le clignotant qui devrait nous avertir que quelque chose n'irait pas. Hier, il aurait eu

envie d'appeler la personne qui avait démissionné du cartel d'adresse, pour lui dire qu'il nous faut conserver cette clé là aussi. Il concluait en rappelant l'importance des notions de temps.

À ce moment-là, Jean-Michel, croyant avoir reçu la parole, l'a prise, sans que cela ne soit le cas, après certes l'avoir demandée depuis un certain temps, mais sans s'assurer que celui, qui la distribuait, l'ait pris en compte. Albert Maître s'est levé ostensiblement, déclarant en aparté son mécontentement. Puis il est parti.

Serge Vallon, à qui revenait la parole, a commencé par relativiser et son interruption et le départ d'Albert, considérant que ce ne serait pas grave. Jean-Michel revendiquait quant à lui son bon droit. Serge a poursuivi pendant que certains se levaient pour rattraper Albert, avant de se rasseoir, devant un avis plus ou moins général, à ne pas forcément le faire. Serge, après avoir répété que ce ne serait pas grave, est revenu sur un commentaire institutionnel. Il remarquait que l'institutionnel, Lacan l'appelait le fonctionnel, et que d'après lui le fonctionnel serait le plus souvent dysfonctionnel. Tout à l'heure, tout le monde avait rigolé, et nous l'aurions accepté, et là, nous ne supporterions pas un départ...

Cela dit, il a avancé une proposition, qu'il lui semblait n'avoir jamais été faite, pour modifier le dispositif. Ce serait de lui donner une unité de temps et de lieu [et d'action ?]. Par exemple, sur des journées, établies institutionnellement, tous les cartels sur la pratique se réuniraient dans plusieurs salles d'un même lieu. Il pensait que cela serait beaucoup plus supportable, en permettant, entre autres, de pouvoir s'identifier à ce collectif en train de travailler.

Sa proposition, sa petite proposition, ne serait pas seulement de suspendre, mais de repenser le dispositif, voire les dispositifs [y compris celui de la passe ?]. Par exemple, si l'I-AEP arrivait à se refonder, ne pourrions-nous pas envisager que notre dispositif serait d'emblée ouvert, et refonder un nouveau dispositif, dans une unité de temps et de lieu, pour éviter cette dissolution coûteuse au niveau des temps et des lieux.

Martine Lesbats-Aimedieu a déclaré qu'elle se serait toujours trouvée partante ou pas arrivée. Il y aurait des clignotants, les gros mots par exemple, à interpréter institutionnellement. Comment le faire en étant à la fois juge et partie ? Il y aurait des audits possibles, par d'autres institutions peut-être. Pour les nouvelles propositions, il faudrait prendre du temps, a-t-elle conclu, avant de nous informer qu'elle allait aller prendre un thé.

Martine Delaplace nous a posé une petite question. Elle aurait l'impression que pour les mêmes choses, de temps en temps, on les appellerait haine, violence, que l'on qualifierait presque de salubres, et à d'autres moments, on les nommerait barbarie, sau-

vagerie. D'une chose un peu noble, respectable, nous passerions à l'autre. Elle aurait du mal à différencier. Est-ce qu'empêcher quelqu'un de penser, ce serait une bonne haine, genre ce serait normal ? Serge a répondu en soutenant qu'il ne faudrait pas confondre haine et agressivité. Pour Anne, ce ne serait seulement dans l'après-coup que nous pourrions reconnaître la différence.

Christophe s'est donné la parole pour reprendre la proposition de Serge. Il distinguait grosso modo quatre régions géographiques : Lille, Grenoble, Montpellier et Paris. Il souhaitait que cela ne soit pas toujours uniquement à Paris. Les propos de Martine lui auraient fait écho à ce qu'on s'autoriserait à parler dans une séance à un patient : est-ce que nous adopterions un dogme ? Il soulignait l'importance de cette prise de parole ou de ce silence qui allaient permettre que l'association [libre] continue. Au moment où il disait le mot association, il l'aurait d'ailleurs entendu dans les deux sens du terme. Il regrettait qu'Albert soit parti, parce qu'il considérait que Jean-Michel ne prendrait pas la parole pour l'emboliser. Il se demandait s'il fallait aller jusqu'à la lettre de l'esprit.

Jean-Pierre Holtzer a repris la proposition d'Éric pour nous demander qu'est-ce que nous en faisons. Il a souhaité que nous soyons un peu délicats : les deux cartels de pratique ayant déjà commencé à fonctionner. En ce qui concerne la régionalisation du dispositif, cela aurait déjà été fait et ça aurait vite coïncé dans le fait de se retrouver tout le temps toujours les mêmes, déjà dans d'autres cadres en plus du dispositif sur la pratique. Quand il était venu aux Cartels, c'est que déjà là où il était, cela ne lui aurait plus suffi. Par ailleurs, la proposition de Serge, que les cartels ne fonctionnent que lors de temps institutionnels, ne lui plairait pas. Il a soutenu que ce serait à chaque cartel de décider de son fonctionnement. Il aurait vécu plein de formules, et n'en aurait pas trouvé une mieux ou moins bien qu'une autre. Pour lui, il y aurait une liberté à laisser, une fois que les gens se seraient rencontrés. Serge a ponctué, sans avoir la parole, que sa proposition n'aurait jamais été essayée.

Éric s'est déclaré n'être pas prêt à partir. Pour lui, la haine, ce serait de la dynamite. Nous ne pourrions pas la manier comme ça. Les nazis nous auraient montré jusqu'où ça irait : le meurtre, certes, mais pire l'effacement du meurtre, l'effacement de toute trace. L'agressivité, cela n'aurait rien à voir. Dans une réunion, si quelque chose nous paraît agressif, on deviendrait agressif qu'on parle ou que se taise. Si nous ne parlions pas, nous deviendrions dingues. Mais si nous parlions, nous deviendrions agressifs : ce ne serait pas grave. Nous aurions oublié que dans les cartels, nous laisserions faire. Ce ne serait pas grave qu'il soit des fois en colère contre quelqu'un ; au moins il se serait passé quelque chose. Ce serait

très bien de la dire. Cela vaudrait mieux que de sortir sans avoir parlé.

Claire a alors regretté qu'une fois de plus notre réunion se fasse avec des départs successifs. Anne a soutenu que la haine, ce serait un truc qui se construirait, avec tous les gens pris dedans, parce que quelque chose s'y passerait...

Delphine de Roux nous a rapporté le terme qui lui serait venu, à savoir ce qui lui ferait violence. Elle s'est dite étonnée d'avoir ressorti cette histoire de nom barré [le sien en l'occurrence lors d'un tirage au sort]. Ce qui ferait violence, ce serait de se sentir attaqué dans sa parole, dans un risque d'élimination. Pour elle, certaines absences feraient violence à plus ou moins grand degré. Là, quand quelque chose se jouerait, la question du passage à l'acte pourrait arriver. Elle ne serait pas du tout étonnée si le départ d'Albert n'avait pas à voir avec l'absence de nos délégués à l'I-AEP, qui, quant à elle, lui ferait violence. Qu'Albert ait été chargé de leur parole hier n'aurait pas été si évident pour lui. Ce serait une interprétation personnelle qui lui serait venue...

Luc Diaz a précisé qu'étymologiquement, l'agressivité se serait aller vers l'autre. Dominique Le Vaguerèse est revenue sur la barbarie et les conduites d'exclusion, qu'on s'exclut soi-même ou qu'on soit exclu. Ce serait quelque chose qui s'inscrirait dans le social et nous n'en serions pas indemnes.

Guy Ciblac a pris la parole non pas pour conclure, mais pour ne pas partir sur le côté déprimé. Ce qui nous arriverait nous amènerait à renouveler une clinique en allant chercher le négatif qui pourrait se révéler beaucoup plus positif qu'il n'y paraîtrait, si nous allions le chercher et si nous le construisions...

*

Journées de Lille
Samedi 23 novembre (après-midi)
Dimanche 24 novembre (matin)

L'analyse profane : pratique sacrée, sacrée pratique

Proposition d'argument :

L'analyse profane : pratique sacrée, sacrée pratique

Le paradoxe souligne l'intranquillité de l'analyste.

L'institution de la cure ne peut se passer des rites qui en supportent la condition, des rites qui inscrivent avec insistance la place de l'écart et l'adresse opérante au lieu de l'Autre marqué d'une absence radicale.

L'absence de l'analyste, son silence, comme une présence en creux, construit la possibilité d'une présentification du sujet dans son discours, à lui adressé jour après jour dans les séances pour autant que cette absence ne soit pas une inexistence ; symptôme dans la cure comme dans les institutions de l'effacement qui affecte la psychanalyse aujourd'hui.

A l'aphorisme de Lacan « l'analyste ne s'autorise que de lui-même, et de quelques autres » répondent aux CCAF d'une part dans les statuts de l'Association un « pas de liste d'analystes » c'est-à-dire pas de titres, de gradus ou de hiérarchie qui vaillent au sein de ses membres et, d'autre part, dans le nom lui-même de Cartels Constituants de l'Analyse Freudienne la question de l'institution de la psychanalyse au-delà de l'intimité de la cure.

Quelle fonction et quelle place pour ces « quelques autres » ? Face au risque de la folie singulière de l'autoengendrement ou de celui de la dérive communautaire, aux CCAF c'est du cartel, au travail de et en cartel qu'est attendue l'advenue d'un effet d'enseignement.

Un cartel co-(i)nstituant pour chacun par effet d'un retour d'un lieu d'adresse, lieu tiers posé là au départ et soutenant la dimension du témoignage indirect.

Dans cette journée d'étude des Cartels constituants de l'Analyse Freudienne nous interrogerons di-

verses occurrences d'illustration du paradoxe de la pratique de l'analyste.

Nous invitons chacun intéressé à intervenir à nous* adresser un texte et/ou un titre assorti d'un bref argument ; ainsi que vos remarques et réflexions avant le 25 Juillet .

Ces textes seront mis à disposition de lecture sur le site des CCAF (*dès que le nouveau site sera opérationnel, en septembre*)

Les modalités d'interventions et de travail dans ces journées seront arrêtées courant Septembre.

Les Lillois préposés à l'organisation* :

Maryse Defrance, Daniel Delot, Claude Masclef

defrance@maryse@orange.fr

ddelot@nordnet.fr

cmasclef@hotmail.com

De quoi Hamlet est-il le nom ?

à Denis Podalydés

Jacques Nassif

(Je ne sais comment, mais le texte de Jacques Nassif, lors de la mise en page dans le numéro 2 du *Courrier* a été tout « chamboulé ». Vous le trouverez donc à nouveau ici, lisible cette fois. Toutes mes excuses à l'auteur, aux lecteurs et lectrices. M. Skierkowski)

Si je me permets de remployer cette formule, de plus en plus usée aujourd'hui, c'est parce que Hamlet en est justement l'auteur, et à propos de la femme, quand il s'exclame : « *Frailty, your name is woman* ». Qu'en est-il vraiment de cette affirmation ? Et de quelle instabilité dans l'équilibre, *frêle* comme on dit, de quelle *fragilité*, de quelle *faiblesse* donc (option de traduction de Bonnefoy), est affectée une femme ou La femme, pour que ce nom puisse lui être attribué, par essence pour ainsi dire ?

Avant de scruter la chose de plus près et de nous apercevoir peut-être que cette allégation de Hamlet, portée à propos de sa mère et de son comportement, inqualifiable, lui, serait à prendre à l'inverse, un peu comme Lafontaine le fait dans sa fable du Chêne et du roseau, on pourrait tout de suite répondre à la question de notre titre, en disant que ce nom évoque irrésistiblement le tragique de la condition humaine.

Shakespeare n'éprouve-t-il pas d'ailleurs le besoin de qualifier son texte de « tragédie », ce qui sonne à nos yeux comme un pléonasme, mais qui valait peut-être la peine d'être souligné à son époque et dans son milieu où les genres ne sont pas aussi stabilisés que dans la France du siècle classique et où le comique le plus grossier côtoie souvent l'émotion tragique. Il n'y a pas trace d'un tel mélange dans ce texte, et le seul personnage un peu comique, Polonius, sera le premier occis.

Hamlet est bien le nom d'un homme, puisqu'il ne saurait à ma connaissance être féminisé (et que sa première syllabe désigne même une partie du corps d'un cochon, animal dont la sexualité de l'homme est le plus immédiatement affublée), tant et si bien que le pléonasme que nous avons signalé tendrait à faire entendre que ce titre vise à désigner comme tragique la sexualité de cet homme-là, voire de l'homme.

Ici, un vent de lectures et de réminiscences soulève ma feuille et arrête ma plume dans l'intimidation et l'inhibition devant la masse d'écrits et d'interprétations que ce texte, plus que tout autre à

en croire un Pierre Bayard¹, a provoqué. Comme si tout lecteur de cette œuvre était mis dans la position de Hamlet lui-même, qui hésite durant toute la pièce à remplir la mission que lui a confiée le spectre de son père : celle de tuer le Roi Claudius qui l'a suborné sur le trône et dans sa couche.

Aurai-je donc moi-même quelque chose de nouveau à dire sur ce crime ? Et comment oserai-je m'aventurer dans cette forêt de textes ou sur cette mer dont chaque vague est une interprétation ? Parviendrai-je en fait à donner un nom à cet homme, pour remplir le programme qu'évoque mon titre, avec d'autres mots que son nom propre ?

Je dirai tout de suite que pour m'en sentir capable, j'ai dû suivre les pas courageux d'une femme, ici sans doute mieux placée qu'un homme, surtout étant par ailleurs psychanalyste et argentine, pour ne pas se laisser impressionner ni par le personnage, qui a lui-même du bagout, ni par la pile de textes qu'il a fait écrire.

La plupart des trouvailles qu'elle m'aura permis de faire, je les signalerai au passage, après les avoir vérifiés à la source, lui payant ainsi ma dette, sans vouloir pour autant faire du texte que j'écris, la recension de son livre², qui mérite d'être plutôt traduit que commenté ou paraphrasé.

Si le désir de Hamlet, par excellence, donc le désir masculin, est tragique, c'est parce qu'il constitue la femme sur laquelle il se pose en objet incestueux. Et le fait de savoir que son père est mort ne l'avantage pas sur Œdipe qui pouvait, lui, ignorer que c'était son père qu'il avait tué. Déjà en ce point, la théorie freudienne, avec son "complexe nucléaire", est excessive, la mort du père pouvant parfaitement être dissociée du désir pour la mère.

En revanche, ce qui tient et qui est d'expérience courante, c'est que la puberté peut se décrire comme le moment d'apparition d'objets non-incestueux, en même temps qu'elle provoque mysté-

¹ Pierre Bayard, *Enquête sur Hamlet. Le dialogue de sourds*, Les Éditions de Minuit, coll. "Paradoxe", 2002. 188 p.

² Silvia Fendrik, *El falo enamorado*, Barcelona, 2012, Xoroi ediciones.

rieusement une disjonction entre amour asexué et désir sexué, entre l'amour pour l'idéal et le ravalement de l'objet désirable. Le thème rebattu de la maman et de la putain a encore de beaux jours devant lui. Et le seul moyen dont dispose un sujet masculin pour faire en sorte que l'amour parvienne à se sexualiser, c'est de retrouver en son objet les aliments et les emblèmes de l'amour de soi, les conséquences qu'a sur l'amour ce narcissisme n'étant pas nécessairement plus prometteuses de bonheur que celles du ravalement.

On le voit, l'angle d'attaque adopté par Silvia Fendrik, et qui ne saurait être que le mien, consiste à substituer aux doctes commentaires autorisés les auteurs anonymes de symptômes et de plaintes qui ne cessent pas de se faire entendre tout au long d'une journée de psychanalyste, ce qui m'autorise, pour ainsi dire, à lui emprunter ses trouvailles en puisant à la même source.

Or ce à quoi elle fait immédiatement un sort, c'est à la chronologie des monologues d'Hamlet, faisant remarquer que le premier n'est pas le trop célèbre : *To be or not to be*, mais celui où il vilipende sa mère et s'horripile de sa conduite, où il commence par comparer le train du monde à "un jardin d'herbes folles montées en graines, et que d'affreuses choses envahissent et couvrent" et où il dénonce avec amertume le seul petit mois qui a séparé l'enterrement de son père d'avec le remariage de sa mère, ce qui lui permettra d'ironiser plus loin avec Horatio : "Économies, économies !"

Mais le plus important, c'est ce qui lui revient en mémoire et le soulève de dégoût : ce qu'a pu être l'insatiable sexualité maternelle. "Est-ce à moi de m'en souvenir ? Quoi, elle se pendait à lui, s'exclame-t-il évoquant son père, comme si son désir, d'être rassasié, ne cessait de grandir." La jouissance d'une mère, son trou insondable serait, à lire ce petit livre, ce qui détermine principalement l'angoisse d'Hamlet, au point qu'accomplir la mission dont son père va le charger lui devienne impossible : car ne serait-il pas, une fois Claudius occis, la prochaine victime d'un tel désir ?

Voilà donc Hamlet campé en anti-Œdipe : si Gertrude est si aveugle pour ne pas voir la différence entre Hamlet, le feu Roi, et son frère, il se peut qu'elle ne puisse la faire entre Hamlet et Hamlet, le fils se retrouvant alors exposé au désir vorace de sa mère. Ce ne serait donc pas le fantôme du père, mais l'horreur que lui inspire la jouissance, fantasmée comme insatiable, de sa mère, qui occuperait pour Hamlet la fonction du véritable spectre injonctif, parce que complètement inhibant.

Dès lors, la scène qui vient de précéder ce monologue et où Gertrude et Claudius reprochent à ce fils de maintenir les apparences du deuil, est interprétée d'une façon tout à fait originale : ce n'est pas le deuil qui est présenté comme indicible, et donc impossible à feindre, mais cette horreur elle-

même que Hamlet avouerait donc quand il s'exclame : "Les atours, le décor de la douleur, ce sont là des actions qu'un homme peut feindre. Mais ce que j'ai en moi, rien ne peut l'exprimer."

La traduction de Bonnefoy me paraît donc assez faible, s'il est ici fait allusion à l'horreur qu'éprouve tout garçon quand il découvre d'abord que sa mère est une femme et ensuite qu'il ne saurait la satisfaire. Le texte de Shakespeare dit : "*But I have that within which passes show.*" Ce qu'il ne peut dire et qu'il a "au plus intime de lui-même", il faut donc le taire, comme le préconise Wittgenstein, pourrait-on presque ajouter, en soulignant donc que ce qui "dépasse la semblance", c'est l'horreur qu'inspire à un jeune homme la jouissance féminine.

Si Gertrude, qui, selon ce qu'aurait dit Lacan, est une femme "génitale", ne fait pas la différence, qui saute aux yeux de Hamlet, entre son père et Claudius, autrement dit, si celle qui incarne la différence ne peut pas faire la différence, alors rien ne protège plus le garçon d'être exposé au désir maternel, et c'est l'horreur que ce désir lui inspire qu'il ne peut pas feindre, puisqu'il doit la dissimuler !

On conçoit dans ces conditions que Hamlet ait besoin d'un alibi, pour éviter d'être seulement soupçonné de ce crime d'inceste, qui serait ici avéré, alors que rien ne prouve qu'il y ait vraiment inceste lorsqu'une veuve prend pour mari le frère de son époux. Rien ne dit même qu'elle en soit coupable, comme Hamlet et son père le hurlent au ciel n'ayant que ce mot à la bouche, puisque ce type de mariage est même préconisé dans la tradition juive et que le bon peuple du Danemark n'aurait pas manqué de le désapprouver, s'il n'était pas licite.

L'alibi que trouve donc Hamlet pour échapper lui-même à l'inceste, c'est la nommée Ophélie. Or, là encore, Silvia Fendrik se montre attentive à des questions de chronologie cherchant à interpréter le : "*of late*" qu'elle rencontre dans la confession qu'Ophélie fait à son père de l'amour que lui voue Hamlet : "Monseigneur, il m'a maintes fois fait l'offre, *ces derniers temps*, d'avoir de l'affection pour moi."

Aussi cette fine lectrice pense-t-elle que le dernier temps en question est à prendre à la lettre, c'est-à-dire : après la mort de son père et avant le remariage de sa mère. La scène où ce récit prend place a lieu avant l'apparition du spectre à Hamlet et elle met en jeu un personnage de père qui, préconisant à son fils la position du non-dupe en amour, traitant sa fille de nigaude et de bécasse, peut aussi bien apparaître comme le pendant de la Gertrude fantasmée par Hamlet : un père qui veut garder pour lui sa fille et prolonger sans vergogne le plus longtemps possible la position du père incestueux qu'il a apparemment occupée auprès d'elle, puisque l'on ne nous dit rien de la mère d'Ophélie, trop visiblement absente.

Polonius est, en plus, le meilleur allié de Claudius et ne peut donc qu'être haï par Hamlet qui ne se prive pas de le couvrir de ridicule. Étant donné ce que nous venons de découvrir concernant la difficulté qu'aura sans doute Hamlet de rencontrer un objet d'amour qui ne soit pas incestueux, ou, pour être plus précis, de pouvoir faire la rencontre du phallus comme distinguable de l'objet aimable, c'est bien évidemment sur le terrain fertile de la haine qu'une telle rencontre pourra se faire.

Et toute lecture de *Roméo et Juliette* le démontre en clair : pour que joue ce coup de foudre qui rend une femme aimable, il faut pouvoir s'arracher et l'arracher à la haine qui est, au départ, comme son habitacle le plus normal, puisque cet objet, et lui seul, est censé permettre de surmonter l'horreur de la castration maternelle et que le sujet masculin y tient et préfère y rester rivé, vouant donc immédiatement sa haine à celle qui pourrait l'en éloigner.

Ophélie serait-elle donc susceptible de prendre le risque de surmonter sa haine et d'aider Hamlet à surmonter la sienne pour réaliser cette prouesse d'un mariage ? A priori, elle serait tout à fait à la bonne place pour le réussir, étant donné ses qualités intrinsèques de jolie jeune fille, pure de toute luxure et aussi fine d'esprit que ses réparties le laissent paraître.

Elle ne pourra cependant qu'échouer, vu son degré de sujétion tant à son frère qu'à son père envers lequel elle éprouve plus de respect que de haine ou de mépris (car il est, n'est-ce pas, caricatural à souhait), mais surtout en vertu de la place d'alibi où l'a mise d'emblée Hamlet : elle n'est pas censée remplir une autre fonction que celle de l'empêcher de tomber dans l'abîme insondable du trou maternel, lui évitant donc d'être confronté à la castration maternelle.

Hamlet n'est pas seulement un anti-Œdipe, il est aussi bien un farouche opposant de la solution freudienne qui consiste à séparer l'idéal de la femme de l'objet sexuel, la mère de la femme. C'est précisément l'impossibilité d'une telle solution qu'il allègue, en présence de Polonius et Claudius qu'il sait être les témoins cachés de cette scène.

Il assène, en effet, à Ophélie, sous couvert, il est vrai, de la folie, qu'il ne l'aime plus, parce qu'elle est la mère potentielle de "fils pécheurs". Cette scène terrible se situe il est vrai juste après le monologue de Hamlet, qui est sans doute, sous couvert d'une crainte éperdue que l'âme existe après la mort, une des plus belles affirmations d'existence de l'inconscient ni plus ni moins, royaume, s'il en est, du rêve qui accompagne le sommeil.

On s'en souvient, après avoir dit que la mort est un "dénouement ardemment désirable", Hamlet se ravise : "Dormir, rêver peut-être. Ah ! C'est l'obstacle !" Or tout ce qu'il évoque ensuite et dont un tel sommeil pourrait délivrer le dormeur, car c'est déjà un enfer avant la mort, n'est-il pas préci-

sément ce qui revient en rêve avec encore plus d'acuité et d'angoisse ?

D'ailleurs, n'est-ce pas précisément sous les traits d'un revenant du royaume des morts que Hamlet s'est présenté à Ophélie pour tester l'existence et l'impact que pourrait avoir sur elle, donc sus tous, la folie qu'il va savoir feindre, en bon voyageur de l'inconscient qu'il est, au moins pour les autres.

Car c'est en tout cas sous ces traits qu'il se présente à Ophélie quand il se jette devant elle sans lui dire un mot, mais avec "la mine si pitoyable que si l'enfer l'eût relâché pour dire ses horreurs..." Hamlet feint peut-être ainsi d'être fou, mais il se retrouve clivé entre ce qu'il veut, et ce qu'il désire.

Ce qu'il veut ? Mettre la bague au doigt d'une jolie jeune fille et échapper ainsi à la chute dans l'abîme insondable de la jouissance maternelle. Mais ce qu'il désire, c'est continuer d'attribuer à cet objet le phallus dont il croit sa mère dotée et qui la rend toute puissante sur lui, si bien qu'il rate la possible constitution d'Ophélie en cause de son désir.

L'interprétation que fait Polonius de la folie de Hamlet n'est donc pas si déplacée qu'il y paraît, d'autant qu'il va au-devant du désir de la Reine Gertrude qui s'adresse à Ophélie en ces termes : "Mais sachez, Ophélie, combien je voudrais que votre honnête beauté soit l'heureuse cause du désarroi d'Hamlet..."

Malheureusement, le "chagrin d'amour" dont souffre Hamlet est encore plus incurable que la folie, feinte ou réelle, car il rend tout mariage impossible. Il collapse, en effet, les générations, faisant tout de suite une mère de toute femme qu'il rencontrerait, si bien que mieux vaut encore qu'elle aille au couvent, un mot ("*nunnery*") qui, dans l'argot shakespearien, veut aussi dire : bordel.

Ne conseille-t-il d'ailleurs pas à Ophélie de surveiller son père et de le boucler à la maison, "qu'il ne fasse pas de sottises ailleurs que dans sa maison." ? Or avec qui pourrait-il donc en faire, sinon avec sa fille ? Et, si les choses n'étaient pas encore assez claires, ce discours n'étant pas parvenu à la dissuader de se marier, il lui offre en dot, pour "échapper à la calomnie", d'épouser un sot (dans le style de son père, donc !), "car les sages savent trop bien quelle sorte de monstres vous faites d'eux."

Je ne dirais donc pas que le responsable de la folie d'Ophélie serait Hamlet, même si (et parce que) c'est lui qui la délivre de son père, alors qu'il ne peut justement pas être délivré du sien. Rien ne prouve en tout cas qu'il en ait eu le dessein pour se débarrasser d'elle.

Ne reste-t-il pas justement plus ou moins son ami, après la terrible scène que je viens d'évoquer ? N'est-ce pas à ses côtés qu'Ophélie assiste à la scène de théâtre où Claudius est démasqué, et avec elle qu'il fait mine de blaguer à propos du jeu des acteurs, commentant les scènes qu'ils jouent ("Vous êtes un vrai coryphée, Monseigneur",

lui dit Ophélie) et des réactions que celles-ci provoquent et qu'il observe avec elle comme des preuves ?

Mais une chose est sûre, c'est qu'une fois Ophélie mise hors jeu et avant donc qu'elle ne meure, il ne reste plus à Hamlet aucune échappatoire : il va devoir se confronter au désir maternel. Or si son désir lui fait croire que l'amour est "une farce, brève comme un amour de femme", l'amour maternel, il le sait bien, est, lui, infini et inconditionnel, donc terrorisant.

C'est à peine si Hamlet a donc besoin de s'admonester pour ne pas oublier "qui elle est" : "Que jamais une âme de Néron ne hante ta vigueur." Mais la question n'est vraiment pas là, puisque c'est bien à Claudius qu'il faut destiner la vindicte, et sans faire la confusion entre la castration (de sa mère donc) et la mort qu'il devrait lui infliger, s'il était avéré qu'elle a été l'instigatrice de son crime.

Silvia Fendrik a donc tout à fait raison de penser que le mot "*incestuous*" dans cette pièce désigne plutôt soit la luxure soit le régicide, et qu'il ne sert donc que de masque pour la réalité incestueuse du désir de Hamlet à l'égard de sa mère, et dont son père, le Roi fantôme, ne l'a nullement protégé, le condamnant à fuir l'amour d'Ophélie et à rester englué dans l'horreur que lui inspire le désir maternel.

Lorsque le spectre réapparaît durant l'entretien avec sa mère, enfin en seul à seul (à un rat près, qui s'agite derrière une penderie et qui se verra occis...), c'est pour se conduire en père banal qui livre son fils au désir maternel, au lieu de l'en préserver. Cet intrus qu'il lui enjoint d'éliminer n'est-il pas en fait celui qui lui sauve la mise, en lui évitant justement l'inceste ?

Par ailleurs, en quels termes précis lui dicte-t-il la conduite à suivre avec celle qui fut sa femme ? "Oh, entre elle et son âme en combat, dresse-toi ! (*Oh, step between her and her fighting soul!*)". Or comment parvenir à créer un tel espace, sans entrer sinon en elle, lui inspirant plus de désir qu'envers son nouveau mari, en tout cas dans ses pensées ?

Hamlet ne peut faire mieux que de traduire immédiatement cette admonestation, en enjoignant à son tour à sa mère de renoncer à la sexualité : si elle faisait la sainte et cessait d'être une femme, Hamlet pourrait se dire à nouveau son fils, ou un fils qui ne la maudit pas. Or ce genre de mauvais conseil mériterait au moins un geste de révolte ! Ne pourrait-il pas dire au fantôme qu'en ce qui concerne les amours de sa mère, il n'est pas concerné ?

Manque de chance : le père voyeur de cette scène où il se confronte à sa mère et qu'il tue en fichant son épée dans la tapisserie qui a bougé, n'est autre que celui d'Ophélie. C'est bien avec ce genre de hasard que se tisse la toile du tragique. Mais Ha-

mlet en semble justement moins touché¹ que par les reproches qu'il tente encore d'adresser à sa mère, même en cette circonstance, pour n'avoir pas su faire la différence entre un frère et l'autre.

Le plus fort est cependant ici qu'alors même qu'il vient de taxer sa mère d'être aveugle et qu'il ne l'excuse même pas au nom de la folie (qui "ne délire jamais ni ne trouble les sens au point de ne savoir même plus distinguer des êtres si dissemblables"), ne pouvant attribuer son acte qu'à "l'ardeur du sang", – le plus incroyable est qu'il demande au fantôme de son père : "Ne me regardez pas, de peur que ce regard pitoyable n'altère mon sévère projet et que mon devoir perde dans les larmes sa vraie couleur de sang."

Le pouvoir de Gertrude pourrait-il être si grand si son père n'avait pas gravement failli à sa mission de mitiger l'horreur du monstre aux yeux de son fils, pour faire de sa mère une simple femme ? La solution que trouve donc Hamlet, après avoir un instant pensé qu'elle pourrait suivre son conseil de ne plus aller au lit de son oncle, cessant donc d'être une femme, c'est, au contraire, de livrer sa mère au seul homme qui peut encore le sauver de l'horreur d'avoir à subir son charme, puisqu'elle va jusqu'à lui demander : "Que dois-je faire ? ", comme si c'était à lui de décider !

Il croit ainsi, avec ce revirement, aller dans le sens de ce que lui a enjoint le spectre et se faciliter la tâche de la vengeance, et il ne va, en priant ainsi sa mère de tout avouer à son amant, lui révélant que sa folie "n'est qu'une ruse", qu'obtenir qu'un nouveau pacte de connivence soit scellé avec sa mère : "N'en doute pas, lui rétorque la Reine, si les mots sont le souffle et le souffle la vie, jamais ma vie ne soufflera mot de ce que tu m'as dit."

Le piège incestueux se voit donc ainsi refermé dans les plis d'un secret partagé et que la puanteur du cadavre de Polonius servira justement à celer, puisque Hamlet subtilise le corps et l'emporte en lieu sûr pour éviter à sa mère d'avoir à le livrer à la justice comme un criminel et que la Reine n'a pas d'autre solution pour innocenter son fils que d'attribuer son acte à la folie qu'il lui a, au contraire, enjoint de dévoiler.

La révélation du secret du Roi, grâce au jeu bien mené des acteurs qui ont mis en scène son crime, loin de hâter le dénouement ne va donc faire que prolonger les atermoiements d'Hamlet. L'acte IV représente l'entrée d'Ophélie dans le délire, non feint celui-là, et le retour de Laertes qui, venant enterrer son père, est prêt à soulever le peuple en sa faveur pour détrôner Claudius.

En revanche, tout ce qui concerne Hamlet nous est narré indirectement, le dramatique étant

¹ "Adieu, pauvre imbécile,, étourdi, indiscret. / Je t'ai pris pour ton maître, subis ton sort. / Tu vois qu'il est dangereux d'être trop zélé.

supplanté par le romanesque : l'attaque du vaisseau qui l'emporte en Angleterre, par des pirates qui le sauvent d'une mort à laquelle les papiers confiés à Rosencrantz et Guildenstern le destinaient. Hamlet aurait même eu le temps de fabriquer une fausse missive et de faire en sorte que ce soient ses condisciples qui y soient concernés à sa place.

Il ne se voit donc pas puni de son crime et reste ainsi sous la protection de la chance ou de la sollicitude maternelle, au respect de laquelle Claudius veille, tout autant, semble-t-il que celui qui en est le bénéficiaire. D'ailleurs Hamlet le sait parfaitement qui, lorsque le Roi s'adresse à lui en "tendre père", lui rétorque : "Ma mère, je dis bien. Car père et mère, c'est mari et femme, et mari et femme, c'est même chair. Vous êtes donc ma mère. Allons, en Angleterre !"

Mais sous ce persiflage, il est évident qu'on ne saurait pousser plus loin l'amertume à laquelle le voue cette absence de père. Le moment du réveil a donc sonné ; et le passage des troupes de Fortimbras par les terres danoises qui lui fait redécouvrir ce que peut être la "grandeur vraie", capable de retrouver "un grand motif" dans "la moindre querelle" lui fait prendre conscience qu'il ne fait que dormir.

Ce qui va, bien évidemment, sonner l'heure d'un réveil, c'est la mort d'Ophélie qui s'est noyée, et la confrontation avec son frère qui est revenu et que le Roi a entrepris à part, lui donnant les moyens de laver l'honneur de l'offense subie, en combattant en duel le responsable tout trouvé de cette mort de la fille, après celle de son père.

Mais ici, je suis confronté à la difficulté particulière que représente le fait que l'Ariane dont je suis le fil retrouve à ce moment la corde du Séminaire de Lacan, écueil difficilement évitable pour elle sans doute, mais qui pourrait nous faire chavirer avec elle dans la mer de ces vagues de commentaires qui se suivent en se recouvrant l'un l'autre, pour finir par noyer le poisson, alors même pourtant que l'apport lacanien n'est pas négligeable.

Je dois donc en rappeler succinctement la substance, ne serait-ce que pour montrer par quel biais Silvia Fendrik s'en sort avec élégance, échappant au dogmatisme de la plupart des suiveurs du Séminaire, en démontrant qu'elle n'a pas tort de prendre ses distances: elle fait simplement remarquer que Lacan s'intéresse davantage au développement de ses propres élucubrations, qu'à ce qui concerne véritablement le personnage de Hamlet dont il se sert en passant et comme point d'appui.

Le résultat n'est cependant pas mince et vaut donc le détour. Le maître commence par attirer l'attention, comme l'avait fait Otto Rank dont il trouve l'article "admirable"¹ sur "la scène dans la scène", à savoir sur la mise en abîme que foment

Hamlet et qui devrait servir de "mouse-trap", de souricière pour le Roi.

Il est curieux – ce serait pourtant dans son style – qu'il ne fasse pas un sort au fait que la pièce se déroule à Vienne ; il fait plutôt remarquer que la pantomime, qui représente "les gestes présumés de son crime", mais qui "ne semble pas beaucoup agiter le Roi", reste sans effet, alors que ce seront les paroles entendues plus loin qui serviront à le démasquer : il se lève et sort dignement. Actor's studio premier niveau : l'imaginaire n'est pas aussi fort que le symbolique, comprendrait tout de suite le disciple de la vulgate.

Lacan accentue, en revanche, le fait que Hamlet soit complètement désarçonné, lui, dès que "vient sur scène le personnage dénommé Lucianus". Et pourquoi donc ? Parce que "l'accoutrement du dit Lucianus n'était pas celui du roi qu'il s'agit d'attraper, mais exactement celui d'Hamlet lui-même", une didascalie qui n'est cependant pas indiquée dans le texte de Shakespeare, alors qu'y est clairement énoncé le degré de parenté entre le meurtrier et le roi de comédie : il ne s'agit pas du frère, mais du neveu. Il occupe donc une "position homologue à celle d'Hamlet lui-même par rapport à l'usurpateur".

À quoi aboutit donc le piège tendu dans lequel est pris celui qui croyait prendre ? À une "véritable petite crise d'agitation maniaque, quand l'instant d'après, il se trouve avoir son ennemi à sa portée, (et qu'il) ne sait qu'articuler ce que tout auditeur ne peut sentir que comme une dérobade. Il se dérobe derrière un prétexte, à savoir qu'il saisirait son ennemi à un moment trop saint – le roi est en train de prier – pour qu'il puisse se résoudre, en le frappant à ce moment, à le faire directement accéder au ciel."

Qu'est-ce qui ne marche donc pas dans le piège ourdi ? Selon Lacan, ce serait le fait que Hamlet "tente de donner corps à quelque chose qui passe par son image spéculaire, son image mise dans la situation, non pas d'accomplir sa vengeance, mais d'assumer d'abord le crime qu'il s'agira de venger." Ce que le lecteur d'aujourd'hui doit donc entendre, s'il se saisit de la corde dont j'ai parlé, c'est que l'identification à l'image spéculaire n'est pas assez puissante pour porter à conséquences et déboucher sur un acte.

De quelle identification a donc besoin Hamlet pour y parvenir ? Et est-ce en s'emparant d'un tel concept que l'acteur d'aujourd'hui pourrait comprendre ce que fabrique son personnage ? Rien n'est moins sûr, en tout cas à lire mon guide, qui ne se laisse pas, elle, embobiner par le paradoxe dont Lacan est toujours friand, quand il propose que l'identification qui marche, elle, ce soit celle à Ophélie. Et il se pare, dans un autre passage d'un autre Séminaire, ou se "ramparde", pour user de l'un

¹ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'angoisse*, Seuil, Paris, 2004, dans l'édition, dite « populaire » de J.A. Miller, p. 45 à 48.

de ses néologismes favoris, derrière le jeu de mot : Ophélie/O-phallus !

L'identification en question, Lacan le précise (et je le fais pour le lecteur ébaubi ou l'acteur perplexé), n'est évidemment pas du même type que la première : "Hamlet est saisi, poursuit-il, de l'âme furieuse que nous pouvons légitimement inférer être celle de la victime, de la suicidée, manifestement offerte en sacrifice aux mânes de son père, car c'est à la suite du meurtre de son père à elle qu'elle fléchit et succombe."

Il faut évidemment ajouter que ce qui la fait verser dans la folie, outre ce que j'ai avancé d'une relation probablement incestueuse (si l'on me passe ce mot) avec son père, c'est le fait que son meurtre reste impuni et que "les cérémonies funéraires ne peuvent être pleinement remplies (...) Rien n'est apaisé de la vengeance que crie Ophélie."

Mais ce n'est évidemment pas pour inspirer un metteur en scène que Lacan profère ses sentences, mais pour faire avancer sa théorie, par rapport à celle de Freud. Il commence, en effet, par revendiquer avec bruit sa fidélité : "Nous voyons là jouer à nu cette identification à l'objet que Freud nous désigne comme étant le ressort majeur de la fonction du deuil. C'est la définition implacable que Freud a su donner au deuil..."

À ceci près que toute la suite du texte parlerait plutôt du retournement contre soi que cette identification entraîne, dans la mesure où ce sont les reproches faits au mort pour être parti ou s'être mal conduit qui sont aussi bien refoyés dans "ces pleurs qui sont consacrés au défunt" et qui deviennent pathologiques, s'ils ne sont pas transmués, à l'aide de "pratiques collectives" où, par exemple, "les paysans noient dans les banquets une insensibilité préjudicielle, alors qu'ils font bien autre chose..."

Mais laissons ici Ophélie à sa mélancolie incurable et revenons plutôt à Hamlet. Le ressort de la démonstration lacanienne, telle qu'elle est relue par Silvia Fendrik, c'est que cette identification bien obligée à ce trait de la fureur d'une victime, est bien aussi une identification à l'objet perdu, dans la mesure où elle permet de desceller l'identification au phallus maternel dans laquelle Hamlet restait pris. C'est bien une fois qu'Ophélie devient l'objet à jamais perdu qu'il peut enfin l'aimer comme objet, au lieu de l'aimer comme ce phallus potentiel qui enfantera de nouveaux pêcheurs, c'est-à-dire, des hommes dont le désir sera, à son tour, rendu impossible, parce qu'incestueux.

Lacan, lui, n'est pas aussi clair, même si la théorie à laquelle il est attelé visera plus loin à étayer cette distinction entre objet et phallus. Mais Hamlet n'aura servi dans cette démonstration que de tremplin provisoire, au risque, pour Lacan, de se méprendre, et sur la place de Laertes et sur celle du *ghost* injonctif.

Commençons par Laertes : il est rabattu au rang d'image spéculaire, comme le Lucianus visé plus haut. Voici ce qui en est dit : "C'est l'entrée

dans Hamlet de ce que j'ai appelé fureur de l'âme féminine qui lui donne la force de devenir ce somnambule qui accepte tout, jusques et y compris – je l'ai assez marqué – d'être dans le combat celui qui tient la partie pour son ennemi, le roi lui-même, contre son image spéculaire, qui est Laertes."

Rien n'est moins sûr, au moins justement si l'on revient au texte, comme le fait scrupuleusement Silvia Fendrik en analysant, au sortir du cimetière où il s'est justement battu à mort avec Laertes dans le trou préparé par les fossoyeurs pour Ophélie, la scène des retrouvailles avec Horatius, son alter ego. Il n'a en la circonstance aucun des traits qui pourraient caractériser un somnambule.

Il raconte la chance qui l'a fait échapper à son sort grâce aux pirates. Il raconte ensuite, s'étant emparé de la sacoche où Rosencrantz et Guildenstern recelaient la lettre patente de leur sinistre mission, comment il a pu faire son exercice de calligraphie et retrouver dans ses affaires un sceau de feu son père qui lui permet de falsifier la lettre et de la retourner contre ses accompagnateurs et surveillants.

S'est-il pour autant réapproprié d'une subjectivation qui ferait de sa personne l'héritier légitime du Danemark et qui lui permettrait de sortir de sa procrastination ? Rien n'est moins sûr. Et si c'est pour rester un somnambule manipulé par les manigances du roi qui parie sur lui, mais fait enduire de poison l'épée de Laertes, à quoi bon le prétendre ?

Mais surtout, rien n'est dit dans cette scène de l'Ophélie dont il aurait comme embrassé la fureur pour se permettre de redevenir un homme. Pas la moindre allusion à son suicide, un type de mort qui l'a pourtant lui-même tenté et une disparition qui serait censée le concerner de près, puisqu'elle lui permet enfin de se dire amoureux.

Mais à qui le dit-il ? À Laertes, son frère qui ne se réduit donc plus à une image spéculaire, mais devient celui qui aurait pu être rétroactivement son beau-frère. C'est à la douleur de ce frère qu'il s'identifie plus qu'à l'Ophélie perdue dont la robe flotte parmi les nénuphars sous son saule pleureur, comme le veut l'iconographie préraphaélite...

Le duel commence donc par une déclaration d'amour réciproque entre Laertes et Hamlet. Ils regrettent tous deux d'avoir à se battre et parlent essentiellement de leur rivalité d'amour et d'affection. Polonius est doublement mort, pour son fils comme pour l'amoureux prétendu de sa fille. Et le duel n'est plus pour laver son honneur, mais pour servir de parade au crime auquel est acculé Claudius.

Les choses ensuite, comme souvent chez Shakespeare, sortent de l'épure ou du plan qui était censé les régler. La Reine, qui veut boire à la santé de son fils qui semble de l'emporter, boit dans la coupe empoisonnée que Claudius destinait à Hamlet. Et c'est au moment où Hamlet se penche sur elle, car il l'a vue tomber à terre, que Laertes le blesse à son tour, après avoir lui-même été touché

par son épée empoisonnée, puisque, lors du précédent corps à corps, ils ont échangé leurs rapières.¹

Comme la Reine a eu quand même le temps de dire : “Le vin, le vin ! Je meurs empoisonnée” et que Laertes, avant de mourir, lui aussi, trouve encore le temps de dévoiler toute la vérité et de déclarer : “Le roi est coupable”, Hamlet n’a plus d’échappatoire et se décide enfin à occire Claudius, le dernier geste dont il ait encore la force étant de parachever sa tâche en le forçant à boire dans le même verre que sa femme.

Et je dis bien : sa femme, et non sa mère, car l’important n’est même plus ces gestes qui s’enclenchent l’un l’autre, mais les paroles qui les accompagnent. Or ce que dit Hamlet à Claudius, en cette ultime circonstance, c’est : “Drink off this potion. Is thy union here ? Follow my mother.” Bonnefoy nous fait remarquer que c’est là le dernier jeu de mot² de Hamlet, mais surtout il traduit le *follow* en question par : “Va retrouver ma mère !”

Or ce que relève à ce propos Silvia Fendrik, c’est que, pas même mort, Hamlet ne voudrait *rester seul avec sa mère* et que c’est là enfin son initiative à lui, sa manière bien personnelle de remplir la mission que lui a confiée le spectre : il les marie pour de bon ! Le moment est donc venu de la citer : « Tout converge pour indiquer que l’obsession tragique de Hamlet n’est pas le trône du Danemark ni le doute et l’hésitation que lui inspire la nécessité de tuer ou non l’assassin de son père, mais la dimension terrorisante qu’a pour lui la sexualité maternelle, raison pour laquelle il n’ose pas obéir à son père qui lui a confié la mission de tuer Claudius. Son père mort, et animé par le soupçon que, de son vivant peut-être, il n’avait pas pu satisfaire la voracité de la génitale Gertrude, Hamlet “fait le fou”. Ophélie aurait pu lui aller comme bague au doigt, s’il avait pu auparavant, quand ses parents partageaient le lit réel, mettre un bord au trou insondable de la sexualité maternelle, transformer ce trou insondable en bague nuptiale. Mais son horreur est telle que Hamlet, qui n’était plus à l’époque un enfant – il avait environ trente ans ! – traite immédiatement Ophélie de la même manière que sa mère. »³

Qu’on se le tienne pour dit, si l’on habite un corps d’homme, car cette lecture est bien celle d’un aujourd’hui où les femmes ne veulent plus de meries ou sont suffisamment averties pour se les

épargner : accepter d’avoir des enfants, c’est déjà bien assez ! Le pendant de cette lucidité devrait ouvrir les yeux sur la prégnance complémentaire de la complicité masculine : Hamlet, avec son irréprochable ami Horatio, qui voudrait presque boire à la même coupe empoisonnée que lui, tellement il souffre sa perte, en serait un parfait exemple. Mais surtout, ce que le texte de Shakespeare met en avant, c’est son identification à ce double imaginaire qu’est Laertes, qui lui permet, par procuration, de ressentir ce que l’on peut éprouver à la perte... d’une sœur ! Tout se passe en effet, ce que souligne Silvia Fendrik, comme si Hamlet n’avait pas eu cette fiancée à laquelle il s’était déclaré, à laquelle il avait envoyé lettres et présents, comme si rien ne pouvait étayer son : “je l’ai aimée d’abord” qu’il clame à la face de son frère, bien placé pourtant pour pouvoir réclamer une antériorité.

Lacan a pourtant bien raison de souligner que c’est à partir de la reconnaissance de la perte de l’objet aimé que celui-ci se transmue en cause du désir. Mais Silvia Fendrik remarque finement qu’il faut alors distinguer entre cet objet qu’on peut avoir eu (le phallus) et l’objet perdu depuis toujours (la femme), en soulignant que ce n’est pas du même objet qu’il s’agit, le phallus maternel qui est à perdre n’étant pas le même que celui qui devient cause du désir, parce que et quand l’autre est perdu, un tel objet, s’il est réel, et pas seulement le signifiant de la différence, n’étant pas nécessairement lui-même sexué, les femmes ayant donc à suivre, sur ce plan, le même chemin que les hommes.

Il en découle bien évidemment toutes sortes de considérations concernant Hamlet le Roi, le fantôme, occis “dans la fleur de ses péchés”. Quel a donc été le principal ? Cette nouvelle lecture incite à penser qu’il consiste à n’avoir pas su satisfaire les demandes proprement féminines de Gertrude, à ne l’avoir pas considérée comme une femme, à s’être permis d’oublier, l’âge venu peut-être – mais y a-t-il un âge pour ces choses-là ? – qu’elle était une femme.

Le Roi Hamlet, mort ou vif, ne semble pas avoir prêté suffisamment attention à la sexualité de sa femme dont il fait une victime corrompue et corruptrice, ce qui empêche directement Hamlet son fils de se débarrasser de son horreur face à la jouissance féminine.

Car rien ne nous laisse penser que ce séduisant jeune homme se soit octroyé le droit de coucher avec Ophélie, qui, malgré son nom, est donc morte vierge. Mais, à supposer qu’il se soit passé entre eux quelque chose d’un peu langoureux, ne serait-ce pas l’apparition du spectre qui aurait définitivement dissuadé Hamlet d’aller plus loin, sinon à la mort de celle qu’il dispute à son frère, après l’avoir arrachée à son père ?

Alors, de quoi Hamlet est-il donc le nom ? Le dictionnaire nous répond : d’un village, un vil-

¹ La didascalie qui veut que ce soit Hamlet qui blesse Laertes quand la reine tombe, telle qu’on la voit reproduite et dans l’édition de la Cambridge University press et dans la traduction de Bonnefoy, serait donc à inverser. C’est bien plutôt Laertes qui profite de sa distraction pour le blesser « *deeply* », comme plus haut Hamlet l’avait blessé « *lightly* ». Mais que les acteurs tranchent, c’est le cas de le dire, puisque les manuscrits, tout le monde le dit, ne sont pas fiables.

² Intraduisible, puisque *union* veut dire à la fois la même chose qu’en français, et la perle que le roi a rajoutée à son vin en hommage aux combattants.

³ *Op. Cit.*, p. 57.

lage trop petit pour avoir une église, un “village sans église “, comme s’exprime Apollinaire dans *Les Baladins*, sans église ; et donc sans cimetière ? C’est bien vers cela, dans le village planétaire, que nous allons...

Hamlet tout à trac (*Hamlet Out of the blue*)

Pierre Eyguesier

« *Tel doit veiller, tel peut dormir.
Ainsi va le monde.* »
« *Aparence ? Eh non, Madame. Réalité.
Qu'ai-je à faire avec le paraître ?* »
Hamlet

« *Maintenant comme au Moyen Age, le bouffon a son seigneur, seul le « fou » dit à la domination sa vérité. Dans cette perspective, la tâche du dialecticien serait alors d'amener cette vérité du fou à la conscience de la raison qui est en elle, faute de quoi elle risquerait de sombrer dans l'abîme de la maladie où, sans pitié, l'enferme la santé du bon sens des autres.* »
Adorno, *Minima Moralia*, p.71.

« *Dans une maison de fous, il faut bien qu'il y en ait qui parlent shakespearien.* »
Lichtenberg

Tout à trac... L'étymologie de la formule n'est pas certaine. Trac vient de *trace*, mais selon Alice Becker-Ho, c'est du côté du romano *strachi* (crainte, angoisse) qu'il faut aller chercher¹. Ça me va parfaitement, puisque ma thèse, dans ce texte qui n'en est pas vraiment un, pas tout à fait un encore, c'est que Hamlet a... le trac. À un acteur qui se vantait de ne « jamais avoir le trac », Antoine Vitez aurait répliqué tout à trac : « Alors vous ne serez jamais acteur ! » « De quoi Hamlet est-il l'acteur » aurait pu aussi me servir de titre, ou encore : « De quoi Hamlet est-il le NON ». Si j'ai finalement opté pour « Hamlet tout à trac », c'est en partie je crois parce que la traduction en anglais donne : *Hamlet out of the blue*. Cherchant sur internet le sens de cette formule en anglais, je suis tombé par hasard sur une critique de *Out of the blue*, un vieux film de Denis Hopper récemment projeté devant une salle comble à la cinémathèque de Paris. En voici les dernières lignes :

La fin, que je m'apprête à vous raconter (attention spoiler !), est d'un nihilisme ab-

solu et tranche avec les films simplement mélancoliques du début des années 70. Attention les yeux, on est plus proche de *Taxi Driver* que de *Cinq pièces faciles*. Lors d'une énième nuit d'ivresse au cours de laquelle Cebe aura surpris sa mère en train de pratiquer un début de fellation sur la personne de son pauvre père, l'ado naturellement perturbée fait entrer ledit père dans sa chambre. Voyant qu'il louche sur son entrejambe, elle lui propose de s'approcher pour mieux voir... Puis elle découpe sa petite culotte avec une paire de ciseaux, la fourre dans la bouche de son père impuissant et lui tranche la carotide d'un coup sec. Elle laisse ainsi son paternel dans un bain de sang et entraîne sa mère dans le jardin de la maison dans lequel est toujours entreposée l'épave du semi-remorque accidenté. Installée avec sa junkie de mère dans la cabine du poids lourd envahi par les mauvaises herbes, Cebe allume un bâton de dynamite et fait tout péter : « *Plutôt exploser en vol que mourir à petit feu* » chantait Neil Young².

Ça aussi, ça me convient. Si *Hamlet* a aujourd'hui encore le pouvoir de nous mettre dans un état d'éveil extrême, ce n'est pas du tout selon moi parce qu'il exécute malgré lui une partition (avec toutes les variantes déclinées par les exécutés) du « drame œdipien », mais parce qu'il nous entraîne à sa suite dans ce que l'on ne sait toujours pas bien nommer et qui pourtant est notre seule issue : le non-sens, l'ironie mordante, la déconnade, la diagonale du désir (celle que les adeptes du libre esprit traçaient entre l'Enfer et le Paradis³). On l'aura compris, je fais de Hamlet un analysant magnifique, surtout pas le névrosé ni le pauvre fou que les psychanalystes font tièdement rentrer depuis des lustres dans leur ca-

². <http://www.telerama.fr/cinema/out-of-the-blue-manifeste-punk-de-dennis-hopper,35834.php>

³. Cf. *Le royaume millénaire de Jérôme Bosch*, de Wilhelm Fraenger, trad. de l'allemand et présenté par Roger Lewinter, Paris, Ivrea, 1993.

¹. Cf. *Les princes du jargon* [1990], Paris, Gallimard, 1995.

suistique. Bien plutôt Hamlet est-il, dans cet instant de crise où le génie de Shakespeare nous donne à déchiffrer la naissance de la conscience de l'homme moderne, clivé entre l'indisponible à tout jamais et le disponible dans la minute qui suit, celui qui brandit la flamberge et le bouclier que les hommes ont imaginé pouvoir ranger au magasin des accessoires folkloriques. Entre l'être et le non-être, la marge est plus qu'étroite : c'est un véritable goulot où s'étrangle la voix de l'acteur de l'histoire saisi par le trac. À tous ceux qui ne supportent pas d'avoir à faire ce choix, qui ont le cul entre le fauteuil de la maîtrise et le tabouret du savoir infini, à tous ceux qui se cognent contre les bornes du langage¹, Hamlet tient compagnie comme un frère. Un frère de trac.

J'invite à présent ceux qui n'auraient pas trouvé cette entrée en matière délirante à me suivre dans le cheminement, le pas à pas par lequel je suis passé dans ma (re)lecture de *Hamlet* pour m'apercevoir successivement : 1. que ce qui rend « fou » Hamlet n'est pas précisément que son oncle ait épousé sa mère alors que les cendres de son père étaient encore chaudes, mais que le cérémonial des funérailles ait été « trituré jusqu'à l'os »² ; 2. que, loin de vouloir réhabiliter son père (freudien), Hamlet entre tout à trac dans une tentative d'une audace folle pour que la *référence absolue* ne passe pas par pertes et profits – ce n'est pas en effet au corps mortel du roi que l'acte meurtrier de Claudius a porté atteinte, mais à son corps immortel ; 3. qu'en dénonçant le chaos tous azimuts qui résulte de ce meurtre, Hamlet dégage pour la première fois dans l'histoire la perspective révolutionnaire, celle de l'abolition de la différence des classes, autrement dit, c'est, avec lui, le spectre du communisme qui commence à hanter l'Europe ; 4. qu'en roulant Ophélie – cette femme maudite parce qu'elle préfère écouter son père châtré – dans la farine, il *trace* la voie impossible de l'amour moderne, l'amour « fou » non pas au sens de paroxysme de la passion, mais au sens de corps à corps des esprits mâle et femelle ; 5. qu'en étant propulsé dans le non-sens par l'impossibilité où l'histoire le met de choisir entre l'être et le savoir, il fait figure de héros lacanien campé droit sur la lunule du diagramme de Ven³ ; 6. qu'en refusant la

¹. « L'éthique, disait Wittgenstein, c'est se cogner contre les bornes du langage » (cité de mémoire).

². La formule, reprise récemment par Pierre Legendre à propos du « mariage pour tous », est de Georges Orwell à propos du sort subi par le langage dans les systèmes totalitaires.

³. Là, je délire. Que mon lecteur ou ma lectrice n'attendent surtout pas de moi une explication des mystères du diagramme de Ven sur lequel Lacan s'appuie pour sa théorie de l'« aliénation » (dans le séminaire XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*). Il suffit de savoir que cette « lunule » délimite la zone de l'absolu, du non-sens qui

« solution sexuelle », dans laquelle la psychanalyse s'est elle-même largement engouffrée et dont elle a fait son fonds de commerce, il donne quelque espoir.

*

Ce qui va suivre est une reprise, à peine modifiée, des notes que j'ai prises au fur et à mesure que j'avançais dans ma (re)lecture de *Hamlet*. On voudra donc bien les considérer comme les traces d'une réflexion *in progress*. Les « thèses » que j'ai énumérées dans mon préambule ne sont pas sorties tout armées de la cuisse de Jupiter, elles n'ont pris consistance (et encore, il faudra y revenir) que petit à petit. C'est cela, le processus même d'une lecture et d'une écriture, que j'ai souhaité conserver. À la manière de *La fabrique du pré*, de Francis Ponge, si je puis me permettre. Dernière précision : à l'exclusion du texte de Jacques Nassif (« De quoi Hamlet est-il le nom ? »), que je me suis empressé d'oublier aussitôt après l'avoir lu, j'ai pris le parti de ne compiler aucun des très nombreux commentaires de *Hamlet*. Il se peut donc que ce que j'ai cru découvrir l'ait déjà été par d'autres. Je vérifierai plus tard.

Let's go !

*

P. 616 de l'édition des *Œuvres théâtrales complètes* de Shakespeare dans la Pléiade (traduction d'André Gide) se trouve la première citation que j'ai relevée. Elle peut faire figure de point de départ du présent texte, mais figure seulement, car le véritable point de départ, celui qui m'a incité à rouvrir *Hamlet*, c'est un éclair de trac, une tension qui m'a saisi au sortir du texte de Jacques Nassif : OK, mais *Hamlet*, pour moi ça n'est pas cela...

Hamlet. – [...] Mais à mon avis tout net, ceci présage pour l'État quelque catastrophe étrange.

Pourquoi cette tirade me crochète-t-elle ? Sans doute des pensées préconscientes, évidemment politiques. Gageons qu'elles s'éclairciront par la suite. En attendant, j'enchaîne une seconde citation :

Le Roi. – Fi ! C'est pécher absurdement contre le ciel, c'est faire offense aux morts, offense à la nature, à la raison pour qui la mort des pères est un lieu commun, et qui, depuis le premier deuil, comme

surgit pour ainsi dire comme un diable de sa boîte lorsque le sujet est confronté à la « disjonction non exclusive » (entre être et non-être, entre le « signifiant maître » et le « savoir », entre « la bourse ou la vie »), le choix de l'une ou l'autre branche de l'alternative ne pouvant se solder que par une perte. Si je choisis la bourse (l'être), je conserve la vie, mais cette vie est « écornée de la liberté », et si je choisis la vie (en fait la mort), je perds tout. Il ne me reste donc pas d'autre choix que le saut dans la lunule du non-sens...

devant le plus récent, n'a pu que s'écrier :
 « C'est ainsi que cela doit être. » (p. 620)
 L'argument qu'oppose le roi à son « cher fils », à son « doux Hamlet » hérissé, mis en rage par le non-respect du cérémonial des funérailles, est celui du « c'est comme ça » ; du « On ne peut pas faire autrement ». L'argument du « réalisme ». Ici, le réalisme au temps de la « mort sèche » (Allouch). Le cérémonial des funérailles a été abrégé, détourné, perverti. Ainsi soit-il. Ceux qui étaient censés en garantir l'exécution à la lettre l'ont accommodé à leur sauce, se sont assis dessus, l'ont traité par-dessus la jambe. En poussant en avant leurs intérêts, ils ont fait litière des *choses*. C'est le scandale initial, l'incident qui met le feu aux poudres, propulse le drame. À l'inverse de Fortinbras, le neveu du roi Norvège qui se lance dans la guerre alors que son oncle, lui, s'était soumis aux « stratégies fatales »¹, au contrat de rétrocession de terres dûment scellé entre la Norvège et le Danemark à l'issue d'un combat « loyal », Hamlet par son deuil plaide pour le respect à la lettre du cérémonial, qu'il refuse de voir réduits à des apparences, à ce qu'on appelle dans le Midi des *paroles verbales* (*Words ! Words !*).

Hamlet. – Ah ! fi du monde ! Ah ! fi ! jardin où l'ivraie monte en graine, et qu'envahissent la *puanteur et la vulgarité*. En être venu là ! Pas plus de deux mois qu'il est mort ! Non, pas même deux mois, pas même. [...] Mariée avec mon oncle [...] En moins d'un mois. (p. 621. Je souligne)

L'attention peut ici se porter soit sur la « structure » – sur l'appétit sexuel soi-disant hystérique de Gertrude (« Elle se suspendait [au roi Hamlet] comme si son appétit de lui s'accroissait à se satisfaire »²) – soit sur « l'histoire » : le non-respect d'un cérémonial. En l'occurrence, celui

¹. Cf. *Les stratégies fatales*, de Jean Baudrillard (Paris, Grasset, coll. « Figures »), à qui je dois de mettre en relief le cérémonial. Pour Baudrillard, le cérémonial, dont il donne des exemples anciens et modernes, est ce qui détermine les stratégies fatales, c'est-à-dire à ce qui « séduit », non pas au sens attendu, mais au sens de ce qui *détourne* de la subjectivité, du « moi, je », le fatal devenant dès lors l'inverse du subjectal (un terme qu'il n'emploie pas mais qui ne me paraît pas inconvenant), et la surprise, l'étonnement, ce qui résulte du premier et non pas du second.

². Ce n'est pas tellement le fait qu'elle soit branchée sur le sexe qui me gêne dans le personnage de Gertrude. C'est qu'elle est trop gentille. C'est une raccommodeuse, une mère maquerelle même, quand elle s'attendrit pesamment sur l'idylle entre son prince de fils et Ophélie. Décidément, Hamlet est en attente d'une femme qui ait de l'esprit, et pas seulement de la lettre, si je puis dire. Mais les femmes n'en sont-elles pas toutes réduites à se jeter dans les bras du premier venu depuis que Jupiter s'est dégradé en Amphitryon ? (Cf. *Amphitryon*, de Kleist, où le soupir final d'Alcmène dit tout sur l'abysmale déception d'une femme quand l'homme qu'elle aime se rabougrit).

qui stipule, qui veut qu'une mort, quelle qu'elle soit, ne soit pas inscrite au chapitre des événements routiniers. Si le cérémonial est « empêché », s'il n'est plus ce qui règle à distance le jeu des hommes, plus rien n'a d'importance, le chaos est assuré. Seul compte l'intérêt éminemment variable et contradictoire des sujets. Les conditions sont alors réunies pour qu'advienne la *solution sexuelle*³. Faute de cérémonial implacable, l'excitation devient générale.
 Insistons sur le cérémonial.

Horatio. – Je viens ici pour les funérailles de votre père.

Hamlet. – Ne te moque pas, camarade, dis : pour les noces de ma mère, Horatio.

Horatio. – Celles-ci suivent de près, il est vrai.

Hamlet. – Économie, économie, Horatio ! Les viandes rôties pour le repas funèbre furent froidement servies au festin des noces. (p. 622).

Cette tirade me fait penser aux Iks – cette tribu africain revenue de tout depuis que l'État ougandais a décidé de réserver au tourisme les montagnes sacrées où ils chassaient –, qui se gardent d'enterrer leurs morts pour ne pas avoir à faire les frais du festin prévu par la tradition⁴. Le cérémonial cède le pas à l'économie restreinte (Bataille). Telle est la catastrophe, la bascule produite par la fin, le meurtre du cérémonial. Désormais, un sou est un sou, il n'y a pas de petites économies – c'est l'économie elle-même qui est « petite ». À l'heure où le cérémonial s'effondre, ce sont les estomacs obèses et/ou les pulsions désintriquées qui dirigent le monde.

*

Hamlet. – Et donc les gueux seuls sont des corps ; et nos héros empanachés, nos monarques, ne sont que des ombres de gueux. (p. 642)

Dès lors, un spectre hante l'Europe...

*

³. Sur cette formule que j'emploie ici déjà pour la deuxième fois, il faut que je m'explique un minimum. Ce que j'appelle solution sexuelle, c'est le repli généralisé sur le corps quand les coups pleuvent ou que les explications n'en finissent pas, bref, quand la perspective de l'œuvre disparaît. J'en ai trouvé des formulations multiples, Chez Winnicott, chez Malaparte, chez Dos Passos, chez Pasolini, chez Günther Anders... et dans la psychanalyse adaptative tout entière. A suivre.

⁴. Cf., de Colin Turnbull, *Les Iks. Survivre par la cruauté Nord Ouganda* [1972], Paris, Terre Humaine, 1987. Ce classique de l'anthropologie, dont j'ai appris l'existence en lisant un livre récent de Gérard Haddad (*Tripalium. Pourquoi le travail est devenu une souffrance*, Paris, François Bourin éditeur, 2013), n'hésite pas à faire des mœurs délétères des Iks un miroir à peine déformant des nôtres. Je l'avais en tête lors de ma (re)lecture d'Hamlet, d'où cette référence qui peut paraître à juste titre abrupte et décalée.

Hamlet. – le roi, cette nuit, fait carrouse, il mène le bal et l'orgie, chaque fois qu'il vide un hanap, la trompette hennit pour glorifier un toast.

À côté et en deçà du « trou maternel », de la pompe aspirante matricielle, je vois béer le « trou romain ». Dans ce temps de l'histoire où se joue la chute de l'Empire romain, (cf. au début de la pièce la comparaison de l'ambiance d'Elseneur avec celle de Rome à la veille de la chute de César), l'affranchi bâfreur du *Satyricon* (Trimalcion) est un Danois...

Pour se maintenir en appétit, ou plutôt pour pouvoir continuer à bâfrer, les commensaux se font vomir. Ils découvrent l'ophélimité qui mène le monde de la production totale. On aura reconnu le concept central des économistes néoclassiques (Menger, Walras, Jevons, Pareto...), qui expliquent la « valeur » non pas, comme Adam Smith et Marx, par le travail, mais par la désirabilité. Ce désir a une limite, une « marge » au-delà de laquelle il ne sera plus désirable. Il importe donc de maintenir l'ophélimité toujours un peu en deçà de ce seuil, de cette « marge » (d'où le nom de « marginalistes » attribué aux fondateurs de cette école de pensée économique).

Hamlet ne mange pas de ce pain-là.

Il en a suffisamment sur la planche avec Ophélie, avec cette Ophélie limitée.

Hamlet. – Mais, bien que familiarisé depuis la plus tendre enfance avec ces mœurs, je tiens que ce sont là des us auxquels il est plus honorable de résister que de se soumettre. Les bacchanales abrutissantes font mauvais renom, à l'Est et à l'Ouest, parmi les nations voisines, qui nous traitent d'ivrognes et distribuent nos titres de noblesse aux pourceaux. (p. 627)

Quand les nobles français abandonnent leurs fiefs pour aller manger dans la main de Louis XIV à la cour de Versailles ; quand ils troquent leur *virtù*, leur autonomie, leur liberté contre des prébendes, des places dans la société de cour (Norbert Elias), leurs titres de noblesse sont donnés à des pourceaux.

Horatio. – Gardons la piste. Pour aboutir à quoi ?

Marcellus. – Il y a quelque chose de pourri dans le royaume de Danemark.

Il s'agit de venger la mort du « père ». Or, si l'on suit Balzac (« En tranchant la tête du roi on a tranché celle de tous les pères de France », cité de mémoire), on tombe sur une autre strate du texte shakespearien, celle que Pierre Legendre a mise au jour avec insistance. Le père, c'est le mandataire de la « référence absolue », autrement dit du cérémonial sur lequel le sujet n'a pas prise. Ce qui est donc recherché ici par Hamlet,

c'est une *restitutio ad integrum* de la fonction paternelle de l'État. Ultime tentative de sauver le royaume de la pourriture, du chaos qui menace les sujets quand ils sont désarrimés du cérémonial, du fatal, et livrés au hasard de leurs désirs.

Le Spectre. – Oui, cette bête adultère et incestueuse.

De même que chez les Iks, qui se livrent sans vergogne à l'adultère et à l'inceste après que le meurtre de la référence absolue (la déprivation de leurs montagnes sacrées) les a réduits à « survivre par la cruauté », de même, le meurtre de la référence absolue livre le royaume de Danemark à la débauche, au meurtre et à l'inceste. Cette bascule, où ce qui l'instant d'avant était interdit devient l'instant d'après non seulement permis mais requis, est la bascule de la modernité. On n'a donc pas tort de faire de *Hamlet* l'acte de naissance de la conscience moderne.

Hamlet. – Cette époque est déshonorée. Maudit soit le souci d'être né, moi, pour la faire rentrer dans l'ordre. (p. 633)

Folie de Hamlet ? Quand la référence absolue est pulvérisée, quand elle se délite, le délire menace. Ce n'est pas nouveau de dire que les psychotiques sont atteints de plein fouet par le désordre du monde, qu'ils vont mal quand *ça va mal*, quand les dirigeants du monde perdent la tête, ne savent plus où donner de la tête – si tant est qu'ils en aient encore une, ce qui paraît aujourd'hui pour le moins sujet à caution, les uns étant châtrés, les autres excités comme des puces. Quand la guerre fait rage, quand les causes de la « crise » s'opacifient toujours plus, quand la pauvreté étale ses images dans les villes et les banlieues, les fous manifestent à leur manière. Mais c'est nouveau de dire que la folie est une réponse, certes inchoative, mais réponse tout de même, à l'absence de cause. Le fou réplique au sujet automate en étant traversé par des éclairs de réel, en prenant en charge le réel – le réel insensé. Seul la folie « géniale », comme l'est celle de Hamlet (à tel point que cette imputation n'est plus guère tenable) est capable de projeter des éclairs de réel insensé.

Hamlet. – Adieu. À toi pour toujours, maîtresse très chère, aussi longtemps que cette machine est à moi. (p. 638)

Que veut dire ici machine ? Folie et amour sont tout un. Dans sa tentative de débusquer le réel insensé, le fou tombe amoureux – c'est, on le sait, un mode d'entrée fréquent dans la psychose. Le fou aime *en désespoir de cause*. Cette cause qu'il recherche désespérément, c'est le *rien de l'objet absolu*.

*

Polonius. (*À part.*) – Bien que ce soit de la folie, voici qui ne manque pas de logique. [...] Quel à-propos ont parfois ses répliques ! Un bonheur d'expression que souvent décroche la folie, que raison et santé chercheraient vainement à atteindre. (p. 640)

Drôlerie, insolence de Hamlet. Pourquoi les psychanalystes ne sont-ils pas davantage attentifs à ce très haut degré d'esprit, à cette ironie mordante, brillante, dont fait preuve Hamlet sans relâche, y compris lorsque l'heure est grave, lorsque, par exemple, la découverte du crâne de Yorick, le bouffon du roi Hamlet, (« Un garçon de verve inlassable, de très exquise fantaisie » p. 690) le met nez à nez avec son double et avec sa propre mort, avec le maître absolu dont seule la présence à ses côtés peut lui donner le courage de parachever sa stratégie fatale. C'est un analysant du tonnerre ! Sa folie l'extrait de la demande de l'Autre. Il découvre le bonheur du non-sens. Met à distance LA femme (« Guildenstern. – Ma foi, nous sommes dans son privé [de la fortune]. Hamlet. – Dans ses parties secrètes ! Parbleu ! La fortune est une catin » p. 641). Ironie mordante, cynisme à la Diogène, à plein jet, dans chacune de ses répliques à Polonius, au roi, à Ophélie, à ces faux jetons de Rosencrantz et Guildenstern. Hamlet est vif, génial, réjouissant.

[À la suite de la tirade des comédiens] : Polonius. – Un peu long.

Hamlet. – Les ciseaux du barbier y mettront bon ordre. Poursuis, de grâce ! Tout ce qui n'est pas gaudriole ou chanson grivoise endort le vieux bébé. Poursuis ! (p. 647).

Plus j'avance dans ma lecture de *Hamlet*, plus Hamlet me plaît. Je ne vois pas qu'il soit hésitant (qui ne serait hésitant, ayant à restaurer la référence absolue, pas moins ?). Hamlet est face à un mur de l'histoire. C'est un chercheur de vérité, prêt à en payer le prix, jusqu'à sortir du sillon. Il est tout sauf un lâche. Quand il s'agit de se fermer comme une huître aux paroles mielleuses de son « père », de sa mère et d'Ophélie, de ses deux « amis » dont il exige mordicus qu'ils lui disent la vérité sur les raisons de leur présence dans l'« enfer » du Danemark. Hamlet remue l'Achéron.

*

Dans un monde qui opte pour la solution sexuelle, il joue la carte de l'amour « fou », dans un monde gagné par l'économie restreinte, il brûle ses vaisseaux ; il va au-devant de la mort (cf. la scène où, passant outre les avertissements d'Horatio, il suit le spectre jusqu'à la lisière d'un précipice), dans un monde où les hommes ont

troqué leurs titres de noblesse contre des titres de jouissance, il se fait le héros de la *virtù*.

Être ou ne pas être.

Être : s'armer contre elle [l'injurieuse fortune] pour mettre fin à une marée de douleur. Mourir.

Ne pas être : endurer les revers et les coups d'une injurieuse fortune. Dormir.

En choisissant de mourir, Hamlet choisit l'éveil.

Hamlet. – Qui donc assumerait ces charges [...] s'il n'y avait cette crainte de quelque chose après la mort. [...] Et c'est ainsi que la conscience fait de nous un couard. (p. 651)

Ce qu'il balance à Ophélie, c'est la mise à mort du mariage, c'est une attaque en règle contre la confusion des sentiments. Alors que la déconfiture attend celui qui est confit d'amour, la destruction méchante de l'amour aveugle prépare l'érection. Hamlet charrie Ophélie, il laboure le terrain pour un corps à corps qui ne soit pas nian-niantisé par la surestimation de l'objet sexuel. À l'adoration béate succède la joute, le combat amoureux. Là où l'idéal transporte la belle âme, Hamlet introduit le Mal, le péché, la vanité du mariage. Il enduit LA femme de goudron et de plumes. À l'inverse de ceux qui voient dans ces « méchancetés » l'expression de la haine portée à celle qui pourrait la détourner de son « vrai » désir (pour sa mère), je retrouve dans ce brusque changement de registre la précondition de l'acte sexuel. Transi d'amour l'instant d'avant, cette « haine » le réchauffe. C'est un « Je t'aime moi non plus » poussé à son extrême : il s'agit d'éconduire, de claquer violemment la porte à l'épouse, à la mère, à la fille qui écoute trop son père (« Que soient maudites les filles qui écoutent leur père ! »¹)

Ce que confirme l'attitude désormais plus que directe qu'il adopte avec Ophélie. Cela se passe sur l'avant-scène de la représentation théâtrale fatidique.

Hamlet. – Madame, m'étendrai-je entre vos genoux ? [...] S'étendre entre les cuisses d'une pucelle, c'est un rite charmant.

¹. J'emprunte cette malédiction au personnage hamletien d'un des quatre récits qui composent le recueil de Laurent Gaudé *Les oliviers du Négus* (Arles, Actes Sud, 2011). Se souvenant que la jeune femme qui lui était promise avait été finalement accordée à un autre – en contradiction abjecte avec le cérémonial prévu –, ce vieil italien à demi fou et aux trois quarts sage s'exclame : « Malheur aux filles qui écoutent leur père. » La proximité de ce fragment est d'autant plus grande avec *Hamlet*, que dans l'une et l'autre histoire, les deux femmes meurent lamentablement.

Il suffirait qu'Ophélie s'extrait elle-même de la convention, que le tiers institutionnel (jadis le mariage sacré, aujourd'hui les rencontres sur internet) soit expulsé, pour que la divine surprise de l'amour déconnant se substitue à l'inférieure méprise de l'amour vaticinant.

Mais voici que je me contredis moi-même ! D'un côté, j'en tiens pour le respect à la lettre du cérémonial, de l'autre pour l'allègement de cette lettre en faveur de l'esprit. Qu'est-ce à dire ? sinon que c'est précisément là, dans ce ni ni, que gît l'impossible choix de l'homme moderne. Du reste, Hamlet est lui aussi pris en tenaille, clivé entre l'éveil et le sommeil, entre la perspective d'exploser en vol et celle de mourir à petit feu, entre son dégagement hardi de la demande de l'Autre et un sournois désir de s'adapter... Je me redis alors qu'au lieu de prendre ses paroles « méchantes » pour argent comptant, il aurait suffi qu'Ophélie le suive, qu'elle soit à la hauteur de ses paroles « incisives », qu'elle lui réponde du tac au tac...

Ophélie. – Votre esprit est bien incisif, Monseigneur.

Hamlet. – Un grognement de vous en émuuserait le tranchant. (p. 660)

Suffirait qu'elle grogne, qu'elle fasse la bête au lieu faire l'ange. Elle ne peut pas. Elle va en devenir folle et en mourir.

Un timide ? celui qui dit « À présent, je boirais du sang chaud ! J'accomplirais de quoi faire trembler les regards du soleil », et qui cependant, à l'instar des aliénés de Pinel, garde intacte une partie (et non la moindre) de sa raison ?

« L'âme de Néron n'habitera jamais ma poitrine.

Cruel peut-être, mais non dénaturé ».

« Soyez cruel », a dit Nietzsche. Pensait-il à Hamlet ?

De nouveau : « Je remuerai l'Achéron. »

Hamlet. – Vienne à présent l'heure de la nuit la plus magique ; où bâillent les couverts des cimetières, laissant s'exhaler sur le monde les exhalaisons de l'enfer.

Le portrait que Hamlet retrace de son père devant sa mère (qu'il vient d'accuser d'avoir foulé aux pieds le cérémonial en « accomplissant un acte pour qui le *contrat sacré* n'est plus qu'un corps sans âme et la pratique de la religion qu'une rhapsodie machinale » p. 667) est celui d'un dieu :

Les boucles d'Hypérion, le front de Jupiter, le regard de Mars [...] des traits où chacun mit son sceau pour assurer au monde un homme (p. 667).

L'hypothèse d'un émoi dû au meurtre de la référence absolue se confirme. Et, de nouveau, la trace, le trac des vaincus de l'histoire le saisit :

Hamlet. – Et pardonnez à ma vertu ; car tel est l'essoufflement de ce monde poussif que la vertu même doit implorer pardon au vice, lui demander, courbée, permission pour ses bienfaits. (p. 672)

Les deux corps du roi, enfin.

Hamlet. – Le corps est avec le roi, mais le roi n'est pas avec le corps. Le roi est une chose...

Guiltenstern. – Une chose, Monseigneur...

Hamlet. – ... de rien.

Un pêcheur amorce sa ligne avec le ver qui s'est nourri d'un roi, puis mange le poisson qui s'est nourri du ver. (p. 672)

Hamlet chevalier du corps immortel du roi. Ça se confirme !

Quand la référence absolue chute, tous les hommes deviennent des femmes. Des secondes mamans. Pour la « naissance au père », ils repassent, de séance en séance, des années sur le divan :

Le Roi. – Ton père qui t'aime, Hamlet.

Hamlet. – Ma mère ! père et mère sont mari et femme, mari et femme sont même chair ; ainsi soit-il, ma mère. (p. 673)

*

Hamlet. – Notre siècle est devenu si quintessencié : la pointe des pieds paysans vient gratter les talons seigneuriaux au point d'y provoquer des ampoules. (p. 689)

Retour au spectre qui hante l'Europe ; ici, c'est la fin de la société de classe, ou plutôt une formulation à l'état naissant de la mission rédemptrice du prolétariat. À présent que les nobles sont devenus des pourceaux, ce sont les gueux qui sont des hommes, qui ont à charge le devenir humain de l'homme.

Et, un peu plus loin :

Hamlet. – N'est-ce pas une damnation de laisser ce chancre de l'humanité perpétuer plus loin ses ravages ?

*

Étrange propension des psychanalystes à faire entrer la politique et l'histoire dans le périmètre œdipien (Freud a donné le coup d'envoi avec *Hamlet*, puis a persisté et cosigné avec son livre sur le Président Wilson), à tirer de la tragédie de *Hamlet* des enseignements sur la sexualité masculine. Drôle de locution. Hamlet est amoureux et son audace, son irrespect pour la Femme, pour le Mariage, pour l'Amour dessinent la flèche

masculine. Un homme amoureux : un poète, un bretteur qui enfonce sa flamberge en plein cœur des fausses paroles, de l'intérêt bien compris – « économie, économie ! ». Elle est là, la sexualité masculine, dans sa métaphore et non pas dans son anatomie, ni dans sa *nature* éternellement clivée entre la maman et la putain, l'aimable et la baisable, la vierge et le phallus... Elle est dans la coupure. L'homme qui s'écarte du père jouisseur et de la mère complice, et entre dans la danse amoureuse en déconnant. L'homme pour qui le cérémonial doit être sauvé, ou du moins maintenu au titre de principe logique : l'au-moins-un qui échappe à la castration. *Jupiter cunctator*, le père mort (le père symbolique). Pas ce « beau-père », cet usurpateur qui par intérêt a *attenté à l'immortalité du roi*.

En termes modernes, quand Hamlet dit à Claudius « ma mère », il lui dit : Tu es un con.

Parler de sexualité masculine a un côté pitoyable. Jupiter n'a pas de sexualité masculine. Claudius a bradé le sceptre et le bouclier, il les a démonétisés. De cette déchéance naît la sexualité masculine, la solution sexuelle dont Hamlet, perché sur la crête de l'ironie et du non-sens, ne veut pas.

Le drame d'Œdipe, c'est l'effondrement du politique, la réduction de l'écart qui maintient le politique dans la zone de l'impossible. Leitmotiv des « femmes » politiques d'aujourd'hui : Tout est possible.

J'aime Hamlet, ce chevalier de l'impossible. Pas une de ses répliques qui ne me réjouisse, ne me transporte. Comment ne pas voir que son combat requiert une audace extrême ? D'où vient qu'on ait fait de celui qui échappe à ses convoyeurs vers la mort en prenant seul d'assaut un bateau de pirates, un timoré ? de celui qui n'hésite pas à sauter par-dessus ses doutes, ses craintes ô combien fondées qu'un piège lui est tendu, pour accepter le duel avec Laërte, un couard ? Chacune de ses paroles est un acte de courage, une pépite de liberté¹.

¹. Quand Hamlet hésite à tuer l'usurpateur, ce n'est pas du tout à mon sens parce que ce dernier (des derniers) a pris la place de son père, mais parce qu'il lui importe par-dessus tout que le moment et les circonstances, la forme même de l'exécution soient proportionnés à l'acte. « Réalise, ordure, et crève ! », se disait à lui-même un aphasique moteur de mon quartier. Ce « réalise », c'est ce que Hamlet veut obtenir. Il ne peut se contenter de tuer Claudius à la première occasion, à la sauvette. Non, il faut à cette mort un cérémonial qui veille à ce que le châtement soit à la hauteur du crime perpétré, c'est-à-dire aussi éternel que le seront les conséquences du crime. Le châtement doit donc être pire encore, s'il se peut, que celui prévu pour le régicide Damien (cf. dans *Surveiller et punir* le chapitre « l'éclat des supplices », et tout ce que Foucault apporte par ailleurs dans ce livre sur la proportionnalité et la *mimesis* entre le châtement et le crime dans un temps où la prison n'était encore que le châtement électif du crime de séquestration).

Hamlet me fait dire que ce genre de folie est ce qui peut arriver de plus prometteur dans le monde de l'*homme-masse* (Günther Anders : drôle de résonance de la locution en français !), dans le monde des *Bloom*². Au moins, la capitulation de la folie maintient-elle en vigueur son envers : le refus de la capitulation devant le dur désir de durer, la logique des biens, les prêches psys sur la sexualité masculine et féminine. Image dialectique de la sexualité masculine : celle des deux adolescents Iks qui s'entremasturbent dans l'indifférence la plus totale – chacun regarde ailleurs, leurs regards suivent des lignes de fuite divergentes, et ils n'échangent pas un seul mot. Ils soutirent de leur verge un quantum de liquide séminal, comme on se débarrasse d'une morve. Voilà ce qui attend les hommes dans un monde qui a cédé sur le cérémonial.

Hamlet est le drame du meurtre de la référence absolue et de son impossible restauration. Une fois qu'elle a été abolie, tout devient en effet *possible* : Fortinbras revient sur les engagements de son oncle Norvège, Claudius se maintient au pouvoir au prix d'une turpitude dont il ne peut même pas espérer qu'elle lui soit un jour pardonnée – si bien qu'il ne peut que persister. « Ton père qui t'aime », dit-il à Hamlet le plus naturellement du monde, en pensant tout bas : *Je vais te tuer*.

La chute de la référence absolue désarme les hommes et plonge les femmes dans la douleur de ne plus avoir en face d'elles que des *hommes-masse*. Elles se mettent alors à titiller la seule *chose* qui leur reste à portée de main, l'appendice de leur garçon où se concentre leur nostalgie du Phallus négativé (le -phi de Lacan), et à mépriser leur fille parce qu'elle n'en est même pas pourvue. La psychanalyse arrive là-dessus, prétendant que tout cela est « de structure » et mettant le complexe d'Œdipe en place de ressort de l'histoire, alors que le repli sur les objets d'amour infantiles, si général dans la société des individus, est bien évidemment un legs de l'histoire. Reste à savoir ce que deviendra ce legs dans un monde piloté non plus par des « chancres » mais par des machines. D'autres Hamlet seront alors requis, comme lui ontologiquement conservateurs, et cependant révolutionnaires.

². Cf. *La Théorie du Bloom*, signée Tycoon, où l'on découvre les mille facettes pitoyables des « petits hommes » qui rasent les murs d'un monde devenu incompréhensible et incontrôlable.

DU PSYCHANALYSTE !

(Avec l'intention de le remettre enfin en question)

Giovani Sias

à Moustapha Safouan

« *Les vertus de la société sont des vices aux yeux du saint* »

R. Musil, *L'homme sans qualité*

Lors d'une interview datant de 1994, un psychanalyste important dans notre histoire, interrogé sur ce qu'il pensait de l'avenir de la psychanalyse, s'est exprimé de façon à renvoyer la question vers de plus vastes prospectives.

Il se posait la question : « Quelle est, aujourd'hui, la place de la psychanalyse dans la civilisation ? ». Il constatait que l'enjeu de la psychanalyse comme « arme » offensive face au malaise de la civilisation, paraissait bien sur le déclin, et cela pour les psychanalystes eux-mêmes, confrontés « à l'ascension irrésistible de la technologie dans la vie sociale ».

Il s'appuyait sur l'exemple des écrivains : « Et puis, du reste, que peut faire une société de psychanalyse contre ce malaise que ne fassent déjà certains écrivains, des hommes de vérité comme Günter Grass ou Garcia Márquez ? Ceux-ci, d'ailleurs, savent bien à quel point la lutte est inégale. Mais le fait de le savoir ne les empêche pas d'écrire ». La lutte est inégale, mais quand bien même serait-elle perdue, notre psychanalyste, accueillant la leçon transmise par les écrivains, soulignait qu'il défendait la psychanalyse parce que, disait-il, mon « désir est là », moyennant quoi il persistait quand même. Et de conclure : « Donc, dire que la psychanalyse aujourd'hui n'a pas grand-chose à faire n'est pas une bonne raison pour que les psychanalystes ne défen-

dent pas sa cause. Même s'ils la considèrent perdue. »¹

Il y a lieu de se demander, considérant ce qui se passe aujourd'hui : à qui s'adresse Moustapha Safouan ? Il me vient de répondre : au désert !, là où les voix se dispersent mais ne se perdent pas. Le vent sec et brûlant du désert fait voltiger les paroles, les confie à l'air qui les transporte et les dépose chez qui les recueille au cœur de la confusion des voix. Peut-être que la parole n'aura plus le même sens, n'aura sans doute plus la même pureté que quand elle a été prononcée, mais elle acquiert une valeur nouvelle et produit ses effets chez celui qui, à l'entendre, lui fait bon accueil. Peut-être qu'il en fera une nouvelle construction et lui prodiguera de nouvelles significations, des productions inédites de sens.

Quoi qu'il en soit, il n'échappe pas que ce psychanalyste se réfère aux « écrivains » pour indiquer que c'est chez eux que nous trouvons les hommes de vérité engagés dans la lutte inégale au cœur du malaise, et non chez les fantasques thérapeutes quelle qu'en soit l'origine, ni auprès des promoteurs de la pharmacopée moderne, impérieuse, miraculeuse et totalitaire.

Ces derniers occupent le devant de la scène avec leurs appâts : l'irrésistible ascension de la technologie. C'est elle qui l'emporte dans l'imaginaire collectif toujours en attente du miracle du « bien-être » dans un monde où on ne peut trouver que son propre « mal être ». Dès lors la flatteuse promesse de la technologie pharmacologique et thérapeutique s'avère tout autant socialement triomphante que fallacieuse, précisément parce qu'elle est capable d'apaiser les illusions que véhicule un désir trompeur dans sa visée d'un bien-être enfin rejoint par le simple fait de l'acquisition de « l'objet ». L'objet payé en monnaie sonnante et trébuchante, l'objet qui promet sa trompeuse garantie : l'illusion qui

¹ Moustapha Safouan, entretien avec J-P. Dupuy, «Analyse freudienne», Novembre 1994.

submerge la voix folle de la vérité. Fausse promesse, vu que le bien être n'est pas la condition de l'homme sur la terre, parce que personne ne peut promettre le bien-être, condition heureusement insue de la vie, ni tenir pour assurées les conditions de notre existence dans un habitat qui soit nôtre. Il n'y a pas d'habitat, comme tel, pour l'homme sur la terre. « Par voie de nature » se trouver sur la terre n'est pas un « être » mais, structurellement, un « mal être ». C'est seulement l'éducation à l'éthique qui consent à l'humain d'acquérir le maximum de bonheur possible ainsi que sa part de liberté, soit en un lieu qui n'est pas le sien et qui ne lui appartient pas.

Mais les hommes, comme disait Plutarque, sont prêts à critiquer la Pythie parce que sa voix n'est guère mélodieuse comme celle du joueur de cithare. Ils la rabrouent parce qu'elle pénètre dans l'enceinte oraculaire sans s'être ointe de parfums, parce qu'elle ne brûle pas la cannelle, le ladanum et l'encens, mais seulement d'humbles laurier et farine d'orge. Plutarque rappelle les paroles de Pindare : « Cadmos entendit de dieu une musique pure ». Pure veut dire qui n'est pas douce, ni molle, ni enveloppée de mélodie parce que la vérité ne fraie pas avec la « volupté » même si celle-ci « se répand surtout, selon toute vraisemblance, dans les oreilles des hommes » (Plutarque, *De Pythie oraculis*). Plutarque aussi offrait ses paroles au désert.

Les hommes n'ont guère changé, et le premier siècle n'est pas différent du vingt et unième. Ce qui a changé, mais tout compte fait pas tant que cela, ce sont les offres du marché. Le bien-être est depuis toujours ce qui est le plus et le mieux vendu de par le monde. Aujourd'hui on ne vend que des méthodes « scientifiquement garanties » afin d'acquérir le bien-être. : les salles de sport, les cours, les thérapies les plus variées et étranges, le yoga relu en fonction d'une visée thérapeutique, les produits pharmaceutiques, l'éventail des modèles psychologiques et des psychothérapies, en somme le grand marché de la psychotechnique.

Pourtant la vérité ne trompe pas et nous renvoie toujours à la douleur de la condition humaine et à l'angoisse de l'existence. Elle nous ramène toujours là, au lien à notre propre désir. Combien semblent vains les raccourcis de la technologie : la désillusion trône là même où nous avons cru avoir trouvé l'accès aux bons achats.

Et la psychanalyse ? Elle aussi, désormais, participe à la grande foire de la santé. Elle aussi met à la vente ses produits spécifiques. Depuis la fin des années Trente, les psychanalystes ont opté pour leur insertion dans la classe médicale estimant que leur participation au business de la santé leur garantirait, en finale, d'être accueillis dans la communauté

scientifique et qu'ils deviendraient citoyens, à l'égal de tous les autres, forts d'une profession tout ce qu'il y a de plus reconnue et reconnaissable. Cela correspond au moment durant lequel la psychanalyse a élaboré son jargon, avec des termes qui frôlaient les limites du grotesque, ainsi que le remarquait Nabokov. Ce jargon l'éloignait toujours plus de la culture la laissant à la merci d'un professionnalisme exaspérant qui s'en tenait à calculer son propre avantage.

Bien sûr, la psychanalyse s'imposait dans la société occidentale mais elle s'en retrouvait complètement dénaturée. Cela Freud lui-même, au terme de sa vie, avait déjà tenu à l'indiquer.

Lacan et Bion ont su, dans leurs discours, relancer « la raison psychanalytique » et son projet de civilisation, malgré qu'ils aient été critiqués et exclus de la communauté analytique de leur temps. Mais avec eux également l'évènement ne connut qu'une brève existence : les institutions psychanalytiques décalées de leur discours ont renoué avec la voie du professionnalisme et les psychanalystes ont à nouveau choisi la reconnaissance sociale. Ils la recherchaient sans cesse par le biais de l'insertion dans le conformisme idéologique de la santé et du bien-être.

Que peut donc faire la psychanalyse contre la puissance débordante de la technologie et la force impérieuse des pouvoirs techno-politiques de l'ère technocratique ? Souvent, semble-t-il, les psychanalystes, sans trop savoir ce qu'ils font, la poussent dans la direction imposée par la technocratie, soucieux qu'ils sont de conquérir et se garantir une place dans l'organisation sociale. Se voir reconnus au sein de l'ordre social semble être leur unique préoccupation.

Et, du coup, les psychanalystes se débattent comme un beau diable au cœur d'un dilemme qui apparaît indépassable. Voilà ce que ils font du moment instituant des sociétés de psychanalyse. Aussi bien dans le champ freudien classique que dans celui du lacanisme, l'association psychanalytique est considérée comme indispensable pour la formation des psychanalystes. Celle-ci a pris la place de l'analyse et la formation est devenue un enseignement organisé selon les modalités universitaires. Il y a ceux qui enseignent et ceux qui sont enseignés. La finalité est celle d'*instituer* un savoir. Le passage du temps du « mouvement » psychanalytique à celui de l'organisation en associations – fût-ce le vœu de Freud afin de préserver son œuvre et d'imposer la psychanalyse au niveau social et scientifique – en a révélé la faillite, que ce soit sur le plan de la recherche que sur celui auquel on aspirait, c'est-à-dire son statut reconnu dans l'organisation sociale et politique.

Déjà à l'époque, Hans Sachs disait que l'organisation assassine la recherche. C'est ici que réside le dilemme : entre ce qui est retenu comme indispensable, à savoir l'organisation visant à ce que la psychanalyse soit acceptée et ait sa place, et la possibilité d'une libre recherche. Prenant en considération le champ psychanalytique, cette recherche ne peut être énoncée dans un langage univoque, autrement dit jargonnant. Elle ne peut non plus être collective parce qu'elle est liée à des expériences singulières et, enfin, il lui est impossible de coller à des schématisations qui prévoiraient l'emploi de données statistiques, en vertu de quoi elle s'assimilerait à quelque autre technique socialement utile et reproductible.

Le dilemme devient indépassable : pour que la psychanalyse soit admise dans l'ensemble des statuts sociaux reconnus dans le champ des soins et de l'éducation, on ne peut faire l'impasse sur l'organisation, mais celle-ci oblige à *instituer* un langage par le biais duquel une telle reconnaissance trouverait sa garantie. Et c'est cela qui fait obstacle à la possibilité d'une recherche selon l'esprit propre à la psychanalyse, de sorte que l'existence même de la psychanalyse s'en retrouve entravée.

Et les psychanalystes ? Il semble qu'ils aient perdu la *direction* de l'analyse vu que l'entendement de leur désir a basculé dans le brouhaha démultiplié des bavardages et chimères du professionnalisme. Une chimère surtout, celle qui est cultivée dans l'illusion de pouvoir exister comme psychanalystes, et comme tels accueillis à bras ouverts dans le consensus social, avec sous le bras les statuts juridiques appropriés et les garanties qui en découlent.

Une telle illusion les entraîne loin de la *Chose* psychanalytique sans qu'ils ne semblent s'en rendre compte. Ils continuent à se faire appeler psychanalystes, nourrissant ainsi l'illusion que la psychanalyse soigne les « pathologies ou les symptômes de la modernité » comme on s'emploie à le dire aujourd'hui. Et tout cela en continuant à cultiver leur jargon, s'abandonnant à la dérive du langage, paroles embrouillées, discours qui amalgament tout et tous afin de ne rien dire en vérité. Ce n'est certes pas à cela qu'était destiné le psychanalyste.

Au cours des dernières vingt années de bizarres conditions furent imposées de toute pièce aux psychanalystes. La raison la plus patente, mais à bien considérer fallacieuse, réside, semble-t-il, dans la prise en compte des lois nationales sur l'exercice de la psychothérapie dont la psychanalyse est retenue comme une des formes à égalité des autres, voire même supérieure à beaucoup de psychothérapies sévissant sur le marché de la pensée vide. Sauf

qu'une telle raison, précisément parce qu'elle se propose à l'évidence de tous, *n'est pas vraie*.

Croire, ainsi que les psychanalystes semblent *vouloir* le croire, que la législation nationale est un *danger* pour la psychanalyse est une forme de consolation pour pouvoir penser la présence propre du psychanalyste. Elle est également fautive à partir du moment où elle n'ouvre plus aucune question authentique, poignante, sur cette présence propre.

En fait, s'en tenir à ce que la psychanalyse soit en danger parce que les Etats nationaux, ou l'Europe, règlementent, par des mesures particulières, toute intervention sur la santé des citoyens, cela signifie ne jamais se poser une série de questions : qu'est-ce que la psychanalyse ? Qu'est-ce que cela veut dire être psychanalyste ? Comment suis-je, *moi*, psychanalyste ? Ce sont des questions qui ne cessent de basculer dans le vide, et l'être propre du psychanalyste est laissé pour compte. Or : existe-t-il un seul psychanalyste hors tout questionnement ? Existe-t-il un psychanalyste hors le temps de son « éphémère présence » durant la séance ?

Cela équivaudrait à se demander comment il se fait que le psychanalyste n'occupe plus la place d'*analysant*, soit donc la position de celui qui énonce une demande progressant dans sa propre articulation.

De nos jours, le pseudo-psychanalyste n'est pas en mesure de trouver son lieu propre pour être analysant parce qu'il *se croit* psychanalyste.

Tout comme quelque autre professionnel, il est convaincu d'*exercer* une profession pour laquelle il demande reconnaissance sociale et protection juridique.

Voilà, depuis l'interview de Safouan (extrêmement prémonitoire d'une période qui déjà se profilait) et l'état actuel de la situation, il me semble retrouver certaines circonstances paradoxales.

Dans le cours des dernières vingt années, on assiste à une surenchère de prises de position telle que la défense à outrance de la soi-disant « psychanalyse laïque ». Non que cette appellation soit, en elle-même, un terme inconvenant : là n'est pas la question. C'est que l'on voudrait souligner ainsi la vraie fidélité à la parole freudienne dans l'illusion que la pureté authentique des analystes découlerait de cette fidélité.

Or, « psychanalyse » et « laïque » sont deux termes qui revêtent, chacun pour soi, une certaine importance dans la langue mais qui, noués l'un à l'autre, sonnent plutôt mal parce qu'ils acquièrent un sens qui ne semble vraiment pas être celui qui relève de

la lecture de la *laienanalyse* de Freud. Celui-ci s'interrogeait plutôt sur la laïcité *dans* la psychanalyse et sur le sort qui lui serait réservé à partir du moment où elle se rallierait au professionnalisme médical.

Or, aujourd'hui, tous se font un devoir de dissertar sur la soi-disant psychanalyse laïque pour en assumer la défense et construire des organisations aguerries et consolidées. Ces dernières distillent des manifestes et fondent des associations qui en appellent au rassemblement des psychanalystes offensés par les pouvoirs publics, les politiciens, juges et carriéristes, et cela afin que la lutte pour la reconnaissance de la psychanalyse, bien évidemment laïque, soit finalement victorieuse.

Le paradoxe, c'est que plus nous nous sommes perdus à dissertar sur la question, tout en la déviant, plus les intentions déclarées de défense de la psychanalyse laïque se sont multipliées, et plus le « psychanalyste laïque » a disparu de la scène, aussi bien de la scène culturelle que de la recherche psychanalytique.

Voilà le résultat obtenu de tant de ferveur accordée à la défense de la psychanalyse laïque : l'usure du psychanalyste jusqu'à la corde. Et si tel est le résultat, c'est parce que nos dévoués défenseurs ne s'interrogent pas, en fait, sur la psychanalyse mais cherchent seulement à se garantir une défense personnelle qui vise à une reconnaissance sociale (et étatique) de *leur activité professionnelle* au détriment aussi bien de la psychanalyse que de la laïcité. Mais davantage encore, le concept de psychanalyse laïque semble bien expliquer ce qu'est ou ce que n'est pas la psychanalyse sans qu'il soit besoin de soutenir plus avant les questions. Chacun est ainsi soulagé du tracass qu'il y aurait à prendre en compte la dimension de la demande et la nécessité de la recherche.

En somme, l'ainsi nommée « psychanalyse laïque » n'est autre qu'une couverture sous laquelle nous nous sommes tous, mais vraiment tous, et même trop, abrités, sans la nécessité de nous encombrer de tâches ennuyeuses supplémentaires. En outre, plus personne n'est en mesure de reconnaître le statut propre à chaque psychanalyste, le plus authentique pour chacun d'entre nous, celui qui nous distingue : le statut d'*analysant*. En conséquence de quoi, c'est bien connu, les résistances à l'analyse se fraient de nouveaux chemins.

De l'assomption à la dignité de penser et de lutter pour la défense de la soi-disant psychanalyse laïque découle un second paradoxe : celui selon lequel la « psychanalyse n'est pas un traitement » ou encore que la « psychanalyse n'est pas une psychothérapie ». Ici la question est au même niveau de raffi-

nement que la pensée de nos modernes psychanalystes. Parce qu'une fois dit que la psychanalyse « n'est pas... », il ne s'agit plus de s'attarder à dire *ce qu'elle est*. Toute interrogation sur la psychanalyse a disparu. L'existence de la psychanalyse est tenue pour vérifiée par la grâce de l'existence de ses maîtres. Et cela consent à s'épargner toute question sur le mode de présence propre des psychanalystes et sur leur formation. Leur existence, elle aussi, est considérée comme acquise. Le champ de la psychanalyse est devenu le règne de la belle âme.

Pour dire ce que la psychanalyse *n'est pas*, il a été nécessaire de déprécier certains mots importants de la langue comme « traitement » et « thérapie ». Il n'est plus guère important d'articuler ces termes dans le discours puisque leur emploi au négatif suffit à les éluder. On croit ainsi s'affranchir de leur présence envahissante.

Nous sommes entrés dans le territoire du tabou et de la superstition. La même chose advint à la fin des années Quatre-vingt du siècle dernier quand les psychanalystes, dans l'idée de rayer le mot maladie de leur vocabulaire, lui substituèrent le terme « malaise ». Le sentiment est qu'ils ne savaient plus comment se mouvoir au sein des mots. « Malaise » paraissait bien fonctionner pour évoquer la maladie sans la nommer. Ils changeaient le mot en pensant changer le concept. En réalité, ils le conservaient tout en lui donnant une consistance encore plus médicale en transformant la métaphore en concept.

En fait, depuis lors, les soi-disant psychanalystes ont bien pris soins des « nouveaux symptômes de la modernité » et des « nouvelles pathologies » en cherchant à chevaucher l'onde médiatique tout en suivant la « nouvelle » psychopharmacologie qui « soignait », justement, les pathologies modernes. Ces « nouveaux symptômes » prenaient le nom d'anorexie et, plus généralement, de pathologies ou troubles alimentaires, ou encore la panique (toujours très actuelle), et ainsi de suite. Ces « nouveaux symptômes » semblaient (mais depuis quand donc!) tracer la nouvelle frontière de la psychanalyse. Leur catalogue paraît aujourd'hui destiné à s'étendre à l'infini selon la logique imposée par le DSM qui prétend pathologiser toute expression de la vie. De sorte que, chemin faisant, les cabinets des psychanalystes ont commencé à se vider. Grâce à dieu, il y a une justice. Les psychothérapeutes surent, eux, profiter des canaux médiatiques pour « rester sur le marché ». Et en fin de compte tous se mettent à courir après les offres trompeuses du marché en s'inscrivant dans l'annuaire des psychothérapeutes, ce qui entraîne de désastreuses conséquences aussi bien pour la psychanalyse que pour eux-mêmes.

Changer les mots ne sert à rien si cela n'est pas accompagné d'une élaboration qui interroge comment les noms fonctionnent dans leur emploi. On reste ainsi pris au piège d'une bulle imaginaire dans laquelle s'avilit la nomination désormais support de la superstition et de l'exorcisme. Et c'est à ce niveau que les soi-disant psychanalystes glissent sur les peaux de banane qu'ils ont eux-mêmes jetées sur la route. Freud, tout comme notre histoire clinique, n'a jamais cessé de nous indiquer que le malaise n'est pas de l'homme mais *de la civilisation* et que la psychopathologie est celle *de la vie quotidienne* et non des individus. Sans cela un quelconque Krafft-Ebing aurait suffi et nous n'aurions pas eu besoin d'aucun Herr Freud.

Cependant la question ne s'arrête pas sur ce point. En fait, les métaphores, jetées par la fenêtre, rentrent par la porte sous le masque des concepts. Ce que nous avons exprimé par l'emploi de la négation (c'est une des premières choses que nous avons apprise dans l'analyse) est proprement ce que nous ignorons conserver dans le langage. Ce que nous répudions, nous continuons à le maintenir présent et à le faire agir dans notre pratique. Et c'est d'autant plus vrai qu'on refuse de le reconnaître.

L'ultime paradoxe vers quoi porte la grotesque histoire des psychanalystes dans ces dernières vingt cinq années, et surtout dans les trois-quatre années qui viennent de s'écouler, est que, toujours à parcourir le marché, ils ont pensé que tout devrait se résoudre avec « l'organisation ». Cela s'avère être le résultat misérable de toute la pensée psychanalytique de notre époque. Toute la pensée sur la soi-disant psychanalyse laïque a accouché de la petite souris de l'organisation *défensive* de la psychanalyse. Les grands bonzes de la psychanalyse lacanienne, freudienne et jungienne, pour l'occasion, ont uni leurs signatures, en publiant, en Italie, des articles et autres papiers mal fagotés sur la nécessité de la défense de la psychanalyse. En réalité, dans cette forêt psychanalytique où il y a plus de bandits que d'arbres, la défense de la psychanalyse n'intéresse personne parce que la vraie défense est celle des soi-disant psychanalystes et de leur « profession ».

Au bilan de ces bavardages défensifs, on aurait la prétention d'espérer que la psychanalyse devienne une aire protégée par l'Etat, avec ses limites confirmées à l'intérieur desquelles puisse survivre cette espèce en risque de disparition qu'on voudrait reconnaître dans le psychanalyste (mais celui de la fumeuse psychanalyse laïque, s'il vous plaît !). Et voilà qu'alors, dans le sillage de la multiplication des livres, des articles et des interviews, se multiplient aussi les associations qui ont en charge le devoir sacré d'unir les psychanalystes laïques afin

qu'ils constituent la force nécessaire à la reconnaissance de l'Etat.

En tant que laïcs, ils désirent tous être reconnus dans leur unique et très spéciale profession en tant que professionnels qui « ne sont pas » psychothérapeutes ou qui sait quoi d'autre. Nous en sommes à la réalisation du paradoxe mis en évidence dans la lumineuse nouvelle de Pirandello (par la suite une pièce) intitulée « *La patente* » (Le permis) dans laquelle le protagoniste, un certain Rosario Chiarichiaro, s'est :

« affublé d'une face de jeteur de sort qui est une pure merveille à voir. Sur ses joues creuses et jaunies, il s'est laissé pousser une barbichette hirsute et buissonneuse ; il s'est sellé sur le nez une paire de grosses lunettes cerclées d'os qui lui donnent l'aspect d'un niais ; il a ensuite endossé un habit lustré, de couleur gris-souris, qui le boursoufle de tous côtés, et il tient en main une canne d'Inde au manche de corne. »

Ajusté de la sorte, il va chez le juge du tribunal avec la prétention d'être reconnu dans son statut de jeteur de sort. Comme le juge, fort de son doctorat, peut exercer sa profession et est reconnu de tous à cette fonction, Monsieur Chiarichiaro, dès l'obtention de son attestation, pourra prétendre légalement, de la part des superstitieux, à une certaine somme afin de ne pas porter la guigne sur son passage.

Nos psychanalystes laïques sont victimes d'une croyance encore plus assassine que celle émanant du juge qui a fourni le « permis » d'exercer comme jeteur de sort au pauvre bougre de Chiarichiaro : ils croient que le « permis » que leur a consigné l'Etat leur garantit le libre exercice de la psychanalyse. Peut-être n'ont-ils pas encore bien saisi « l'impossible exercice » de la psychanalyse et le doute ne les affleure pas non plus qu'on ne puisse exercer la psychanalyse que de la place de l'analysant parce que la place de l'analyste est un *vide* d'être, un *rien* d'être.

Nul ne peut *être* psychanalyste. Et si on l'est, et que l'Etat le reconnaît, alors nous ne sommes plus dans le champ de la psychanalyse puisque l'Etat, la science, la religion admettent uniquement l'existence des psychothérapies. Et d'ailleurs comment leur donner tort ? Celles-ci, comme toutes les formes de psychologie, sont absolument fonctionnelles dans le maintien de l'ordre, de l'organisation, des relations et échanges sociaux et économiques.

Nous n'avons pas suffisamment prêté l'oreille quand Bion nous mettait en garde sur l'*apparence* qui s'instaure dès qu'un Etat autorise l'existence de la psychanalyse. En fait cette dernière ne peut exis-

ter que comme *subversion* normative véhiculée par le désir. Inutile donc de réclamer une quelconque reconnaissance à l'Etat, non seulement parce que cela ne peut survenir en regard de la psychanalyse, mais aussi parce que, dans sa pratique, nous nous trouvons à « incarner » la fonction de psychanalyste.

Il serait peut-être préférable de dire que nous sommes amenés à *représenter* cette fonction, s'il n'y avait l'«embarras» que nous avons un corps. Nonobstant tous nos ergotages, nous ne pouvons nous débarrasser de cette réalité. Or, si cette « incarnation » est la réalité de l'analyse, cela veut dire que la fonction du psychanalyste *est déjà présente* dans le discours de l'analysant. Soit une fonction qu'il a déjà connue parce qu'il l'a identifiée dans ses rêves. Ainsi, dès l'instant (et pour un temps) où nous nous prêtons à incarner cette place pour l'analysant, nous, nous ne sommes pas *citoyens*, au sens où, dans une analyse, il ne nous est pas permis de suivre la loi de la cité, mais seulement celle du désir et des symptômes par lesquels il se produit.

Reste le fait que les analystes, encore une fois, ont retenu que tout doit se jouer sur le plan de l'organisation. Mais, ainsi que je l'ai déjà souligné, l'organisation trucidait la recherche. Et sans la recherche, point de psychanalyse et point de psychanalyste.

Cependant, si pendant tout un temps nous nous sommes tournés vers la psychanalyse, ce n'était pas que nous cherchions l'organisation en vue d'une action. Nous cherchions, en revanche, quelque chose qui motiverait un au-delà à chacune de nos actions. Et la demande que nous avons formulée était d'une nature telle qu'elle nous portait à espérer « *l'inespérable* ».

A l'évidence, nous cherchions une issue, une voie qui, pour nous, ne s'ouvrait qu'avec *l'écoute*. C'est à cela que la psychanalyse aurait dû nous instruire : à écouter. A nous écouter ! Mais si nous privilégions l'organisation au détriment de l'écoute, nous obstruons la voie et perdons la direction de l'analyse. C'est pourquoi nous pouvons affirmer que l'organisation tue la recherche, qu'on l'entende du côté des associations de psychanalyse, de l'acquisition du savoir psychanalytique, de la formation des psychanalystes ou en lien avec les regroupements s'affrontant aux lois de l'Etat.

Depuis que le mouvement psychanalytique a décidé d'institutionnaliser sa présence et, en particulier, la formation des psychanalystes, l'inespérable a disparu de l'horizon de la demande d'analyse. On a commencé à penser la psychanalyse comme une profession qui pouvait être choisie parmi d'autres. Anna Freud avait dénoncé cette distorsion. La se-

conde génération des analystes ne progressait plus dans la recherche ainsi qu'elle se décline dans l'expérience psychanalytique, à savoir dans l'articulation de la demande au désir.

Par la constitution des instituts de formation, avec leurs comités pour la sélection des candidats, jusqu'à la passe de Lacan, nous ne faisons rien d'autre, dans notre histoire, que d'enregistrer les faillites de l'organisation et l'avilissement de la recherche. Trop de psychanalystes sont devenus tels par voie d'identification, avec comme conséquence des résultats désastreux pour eux-mêmes, pour les analysants et pour la psychanalyse. A quel point serait-ce encore justifié de les appeler analystes étant donné qu'ils ne sont plus qu'une caricature de psychanalyste et même d'eux-mêmes ?

Dans un article d'il y a quelques années, Sergio Contardi introduisait une belle métaphore : quand l'analyste, par « trop d'amour », se retourne pour regarder son didacticien, « il se fait statue de sel pour le reste de sa vie » (S. Contardi, *La passione dell'analista*, « Scibbolet », n. 2, 1995).

Ils ne sont donc plus que « poupées parlantes », pour employer la métaphore du dernier livre de Jacques Nassif, soit des « artefacts devenus plus réels que la réalité elle-même ». (J. Nassif, *Le livre des poupées qui parlent*, E.M.E., 2012).

C'est alors que la caricature s'opère par la parodie de l'analyste lui-même, et il se mue en une bizarre et grotesque représentation.

Ensuite, le fonctionnement de la psychologie de groupe, qui s'insinue dans les associations et dans l'organisation des enseignements pour la formation psychanalytique, a fait le reste parce que le « savoir acquis » a pris la place de la « vérité ».

Déjà, depuis la seconde génération des analystes, ce savoir était devenu prépondérant et les instituts de formation étaient organisés sur base d'enseignements fondés sur le modèle universitaire. Avec le temps ce cancre a travaillé et a produit...ce qu'il devait produire, c'est-à-dire la disparition de l'analyse de l'horizon de la formation.

En fait, comme je l'ai déjà souligné dans un texte court écrit avec Pietro Andujar, la formation comprend trois voies : l'analyse personnelle, l'analyse de contrôle et la recherche théorique. Rien de tout cela n'arrive plus, surtout dans ces pays où la législation nationale a réglementé les psychothérapies (soit dans presque toute l'Europe). L'« analyse » (que l'on continue, avec une certaine légèreté coupable, à appeler ainsi) est un curriculum *obligé* que l'on suit en suivant les indications de l'Etat (soit une situation encore pire que celle qui était promue

par l'IPA dans les années Cinquante, ce qu'avait dénoncé son propre président Robert P. Knight). La demande d'analyse a disparu et l'idée s'est radicalisée que la demande se formule à partir de la souffrance et du malaise et non du désir.

Cet état de fait rend ainsi équivalentes la douleur et la maladie en ne prêtant plus aucune attention à la métaphore ni au travail de son articulation. Dans le même temps, d'un coup d'éponge, on élimine le désir avec tout le tragique qu'il entraîne dans son sillage. Et c'est du même tonneau quand une poignée d'étudiants arrive à l'analyse et décide de poursuivre au-delà du cours régulier des études – ce qui est tout à l'honneur du sérieux et de l'authenticité de leur démarche –. Tout ce qu'on est à même de leur proposer est de participer à la célébration du Nom qui, selon les normes de la psychologie du groupe, opère la reconnaissance entre pairs, en vue de quoi il suffit de s'identifier au chef de file et à reproduire son jargon, garantie d'un savoir reconnu et partagé. Ces messieurs de la parapsychanalyse croient pouvoir agir à partir du savoir qu'ils ont puisé dans les trois ou quatre livres d'école qu'ils ont lus, tous de la même veine.

Ils ne savent plus, pour avoir banni le désir du paysage – à cause de l'horreur insupportable qu'il leur inspire –, que la vérité est telle seulement à partir du rejet du savoir. En effet, le savoir n'est autre que ce qu'il rejette en tant que vérité. Mais désir et vérité n'apparaissent plus dans leur vocabulaire. Ils débattent sur la psychopathologie sans y entendre goutte en réalité, mais ils croient en savoir long parce qu'ils ont adopté le jargon qui est celui qu'on enseigne et apprend dans leurs écoles.

Le paradoxe qui rassemble enseignants et élèves, en particulier ceux du champ lacanien, est que, dans leur ensemble, ils profèrent des paroles qui n'ont plus leurs voix propres, et qu'ils prêtent voix à des paroles qui ne sont pas les leurs. Aucun d'entre eux n'est plus en mesure d'élaborer et de réélaborer son propre langage. Et ils continuent à s'appeler psychanalystes, sans entendre que l'ultime identification qui doit se perdre est proprement celle de l'identification à soi-même. Fût-ce à soi-même comme psychanalyste !

Mais Safouan disait : moi je défends la cause de la psychanalyse, même si elle est déjà une bataille perdue parce que c'est là qu'est mon désir.

La psychanalyse peut exister en tant que lieu d'expression du désir du psychanalyste, exactement comme existe la poésie qui est le lieu du désir du poète. En fait, ce sont les poètes qui le savent. Ils savent que leur poésie est livrée au vent et non aux hommes, même si ça leur est adressé. Ils n'ont guère besoin de construire des organisations de

défense destinées à la reconnaissance d'Etat de la poésie. Ils n'en ont pas le temps. La poésie ne lâche pas le poète et le poète n'a pas de temps à consacrer à de telles frivolités. Il doit donner expression à ce qui « dicte dedans », et il se doit d'écrire des choses divines dans une langue de chair. Il a le devoir de restituer aux hommes le sens et la valeur du vivre et de l'exister sur cette terre.

Mais les psychanalystes ne se satisfont pas de si peu, qui leur semble déjà trop : trop de ne pas être reconnus socialement, de ne pas avoir de statut dans la société.

L'évènement extraordinaire d'être, pour nous analystes, les destinataires de la demande d'analyse ne suffit plus. Les psychanalystes ne se contentent pas d'assumer l'insoutenable position, à la fois « sacrée » tout autant qu'éphémère et évanescence, que leur destinent les analysants. Ce qu'ils veulent, eux, c'est être reconnus comme des professionnels de la psychanalyse. Or, l'existence du psychanalyste n'est légitimée que de la structure du rêve et sa présence est tout aussi évanescence que celle du songe.

Mais, du reste, n'est-ce pas du désir que s'est mue notre demande ? Et, dans le temps de son articulation, cette demande ne nous a peut-être pas indiqué, comme voie de la psychanalyse, quelque nouvelle possibilité de réélaboration du symptôme ? Mais alors, quelle est donc cette aberration qui nous confirme dans la supposition d'avoir le désir d'être psychanalyste ?

Le psychanalyste est un symptôme, et cela exclut qu'il soit un désir. Le désir ne se rabat jamais sur l'être psychanalyste qui, je le répète, est un *rien* d'être. Le désir n'est pas identifiable, connaissable en son essence, dans sa nature intime. Il coule dans les veines, pulse dans nos innervations, mais il ne se fait pas connaître. Voilà pourquoi le désir appartient à la sphère du sacré : il est ce sur quoi je ne puis poser le regard, ce que je ne peux comprendre, à la merci duquel j'ex-iste. La nature du désir n'est pas connaissable, sinon dans le tragique de ses expressions. Le temps palpite dans le symptôme, et il devient insupportable quand il n'opère plus par sa fonction régulatrice. Mais, ainsi que pour le poète, il n'y a pas d'autre issue, d'autre condition, d'autre possibilité d'existence qui ne soit celle de la damnation de la parole. Soit de la castration pour le dire dans notre langage.

Et dès lors, si c'est bien là que réside mon désir, dans l'expression de ce symptôme, s'il séjournait déjà là au temps de ma demande d'analyse, alors je ne puis faire autrement que le suivre : soumis, obéissant, humble.

La seule chose qu'il nous soit loisible de faire, désormais, est de repartir de la recherche, celle qui ouvre l'écoute et que l'écoute maintient ouverte. Retrouver par l'écoute et dans les jeux du symptôme « l'inespérable », cela qui nous oriente dans le sillage du désir : demeurer aveugles et sourds à l'égard des flatteries du marché et ne pas être plus catholiques que le pape face aux menaces et aux rétorsions des Etats. Alors la psychanalyse et les psychanalystes auront encore un avenir. Peut-être est-ce le *désert* et non le *temple*, la condition même de notre survie. La diaspora et la recherche nous indiqueront, dès lors, les voies de notre rencontre.

Je souhaite conclure ce texte en évoquant les paroles d'un autre homme de vérité, qui n'est pas un psychanalyste mais un écrivain et un poète, Pier Paolo Pasolini :

« L'infinité que nous sentons de toutes parts, mais plus encore en nous-mêmes, rejoint toujours quelque limite sensible. [...] qui prévient ou sent en soi cet infini, de par l'étendu désert qui est sa vie [...] dont, pourtant, nous sommes conscients [...] vie qui possède forme animée et qui est posée en une conscience particulière. [...] la parole [est] le lien ténu qui nous unit, nous les hommes, sur la surface de ce non être qui s'étend de tous côtés autour de nous [...] »

P. P. Pasolini, *I nomi o il grido della rana grece* (1945-46), (*Les noms ou le cri de la grenouille grecque*).

(Ce texte est traduit au français par Daniel Bonetti avec qui j'ai pu discuter et confronter les « passages » les plus engagés, et c'est lui aussi qui m'a suggéré la conclusion pasolinienne. G. Sias)

Lettre des délégué(e)s à l'I-AEP

Lue par Albert maître en Assemblée Générale

Chers collègues des CCAF,

Ne pouvant ni l'une ni l'autre être avec vous pour cette AG, nous avons pris le parti de vous écrire, non sans préférer cependant que ce rapport vous soit retransmis de vive voix et par les soins d'un porte-parole. Celui qui vous lit ce texte était présent aux coordinations avec nous, au titre du G.E.P.G. cependant, et, lui ayant demandé s'il serait présent à cette A.G. aussi, il a accepté d'être notre délégué auprès de vous et il saura sans doute répondre à vos demandes d'éclaircissements.

Le travail et l'engagement de vos délégués à l'I-AEP durant les dernières années ont été forts et soutenus. Les enjeux étaient de taille et nous avons encore du chemin à faire. Mais nous pouvons considérer que notre action a contribué à faire en sorte que des pas décisifs aient pu être franchis, tant sur le plan de l'engagement politique de l'I-AEP que sur ses chances de survivre à la désaffection des grands groupes que sont, par ordre de sortie de scène : l'ALI, la SPF et peut-être aussi Espace analytique.

Tout d'abord vous informer que, depuis novembre 2012 et jusqu'à la dernière coordination qui a eu lieu à Paris le 1er et 2 juin, nous avons tenu le secrétariat de la coordination au nom des CCAF, mais aussi avec une collègue du Point de Capiton.

Ce relais nous a été passé au moment même où l'I-AEP traversait un moment critique, ce collectif de délégués étant parvenu à un tournant où se dessinait la possibilité soit de sa relance par un nouvel engagement, soit de la pure et simple dissolution de son type de lien.

Le débat sur l'engagement politique des associations qui devait se traduire par le dépôt de nouveaux statuts permettant un enregistrement de l'I-AEP en tant que personne morale et juridique n'a abouti qu'au bout de discussions acharnées qui nous ont bien pris 3 ans. Les échanges ont été riches et soutenus. Ce qui est intéressant et prometteur pour le lien de travail entre analystes, c'est que nous soyons parvenus à nous déplacer les uns et les autres par rapport à nos positions, voire même pour certains délégués par rapport à la position clairement exprimée de leur propre association.

Les collègues du GEPG, et plus particulièrement Albert Maître, ont fait un travail précieux en reprenant la formulation ancienne des statuts de I-AEP, pour les retraduire en des termes qui pouvaient être congruents avec les statuts d'une association con-

forme à la Loi de 1901. Leur proposition a répondu au souci de préserver la rédaction des statuts au plus près de la formulation d'origine, ce qui a permis de lever certaines résistances. Deux séances de travail à la coordination autour de l'aménagement de ces statuts ont permis aux délégués de faire les propositions et ajustements qui leur ont semblé nécessaires, et ce travail a débouché sur un accord quasi-total, déblayant la voie pour le dépôt de ces statuts, si les bureaux et assemblées générales de chacune des associations partenaires n'y font pas obstacle.

En ce sens, la prochaine coordination de septembre 2013 sera décisive, puisqu'elle devrait avaliser la décision d'enregistrer l'I-AEP en tant qu'association 1901 et donc de déposer ses nouveaux statuts. L'avantage d'avoir adopté cette forme juridique serait de donner le droit à l'I-AEP de se porter partie civile soit pour défendre des membres d'une association ou une association, soit pour soutenir une position que l'I-AEP trouverait nécessaire d'appuyer. C'est sur cette avancée que l'accord des associations a été finalement obtenu, et non sans réticences exprimées et difficultés surmontées.

Nous avons cependant lieu de penser que ce pas n'aurait pas pu être aussi unanimement franchi si l'I-AEP n'avait pas été amené à apporter son soutien aux collègues italiens, en organisant son séminaire à Ravenne. Il a incombé au secrétariat que nous formions avec Joëlle Fatticioni du Point de Capiton, d'animer une commission constituée par des délégués de l'I-AEP et désignée pour organiser ce séminaire, conjointement avec Alessandra Guerra, notre collègue italienne à l'origine du *Manifesto per la psicanalisi*.

La tenue de ce Séminaire, bien que discrète et sans tapage médiatique, a été sans faille. Mais surtout la participation vraiment engagée de toutes les associations présentes et des témoins invités de différents pays européens a donné le sentiment à tous les présents que ce Séminaire, qui a comporté des moments fort intéressants pouvait être assurément considéré comme une réussite. C'est qu'il nous a donné la possibilité d'entendre des collègues, venus d'Autriche, d'Espagne et de Belgique, nous parler de la situation de la psychanalyse dans leur pays, sans parler des français et des nombreux Italiens qui se sont aussi déplacés pour rendre témoignage soit

de la précarité d'une situation de non-droit soit des catastrophes entraînées pour la psychanalyse par une réglementation de la psychothérapie.

Nous avons surtout pu mesurer l'ampleur du désastre de la situation italienne, en nous mettant à l'écoute de nos collègues. Il s'avère que le psychanalyste non enregistré à l'ordre des médecins ou à celui des psychologues, est devenu un clandestin qui court le risque d'être dénoncé pour "exercice illégal de la psychothérapie", une telle dénonciation étant présentée comme un devoir ou une obligation pour les affiliés à ces ordres et débouchant donc sur une véritable persécution des psychanalystes se disant "laïques".

Ce Séminaire tenu hors de France a permis en tout cas que s'ouvrent des perspectives nouvelles de travail avec des collègues d'autres pays européens, ce qui faisait depuis un temps cruellement défaut à un I-AEP se disant européen, alors qu'il était devenu seulement franco-belge.

Étant donné l'importance de cet événement et considérant que les textes présentés, ainsi que leur traduction systématique, constituaient des documents de travail fort intéressants, la coordination a décidé de les publier, conjointement avec Alessandra Guerra. Cette publication se fera en plusieurs langues (toutes celles que nous avons entendues au cours du Séminaire, mais qui pouvaient être lues sur un écran dans leur traduction préalable, soit en italien soit en français) et sera assurée par une maison d'édition italienne. Une commission éditoriale a été nommée et les délégués des CCAF, tous deux capables de comprendre ou de parler peu ou prou l'italien, y participeront.

Une des premières conséquences du succès de ce Séminaire aura été la récente admission, à l'unanimité des associations présentes, de l'association de Turin : SOTTO LA MOLE. Leur demande d'adhésion nous est évidemment parvenue dans un temps préalable, mais il ne saurait être méconnu qu'il s'agit d'un effet du travail d'organisation du Séminaire à Ravenna.

Leur présence à la dernière coordination a pour la première fois donnée lieu à l'audition d'une langue étrangère et à sa traduction consécutive qui nous a permis d'intégrer à nos échanges leur décisive contribution. D'ors et déjà il y a lieu de penser que la venue de ces collègues italiens est un point déterminant pour l'avenir de l'I-AEP. Ils ont amené leur enthousiasme, leur espoir et leur langue. Nous en avons besoin, pour pouvoir augurer d'une relance du questionnement de nos associations dans le nouveau contexte créé par la rencontre avec d'autres pays européens, étant bien évident que l'Inter était en train de périr du fait du positionnement de certaines associations françaises et de l'obstruction qu'elles pratiquaient, sans que nous arrivions à sortir de l'immobilisme.

Tous ces succès, vous l'aurez compris, sont la conséquence d'une dynamique de relance de l'I-AEP à laquelle nous avons participé et que nous avons soutenue, en ayant bien présent à l'esprit les enjeux pour notre association, les CCAF, qui inspiraient nos interventions.

En continuant d'être membre du nouvel I-AEP association loi 1 901 qui se dessine et pour lequel nous vous demandons de donner formellement votre accord, les CCAF auront l'opportunité de poursuivre le travail de questionnement, et d'élaboration avec d'autres associations, de tout ce qui facilite ou empêche la pratique de l'analyse freudienne, telle que nous essayons depuis toujours d'en dessiner les contours et d'en formuler les concepts.

Mais nous pourrons aussi, ce lieu se dotant de la possibilité de manifester effectivement un engagement dans les différents pays d'Europe, proposer les démarches ou poser les actes qui nous paraîtront définir ce qui serait une politique pour la psychanalyse.

C'est en tout cas le souhait que nous exprimons, espérant que vous approuverez notre détermination pour continuer à travailler dans ce sens, en pouvant affirmer que nous l'aurons fait au nom des CCAF.

Lucia Ibañez Marquez, Jacques Nassif

P.-S. Lucía m'ayant demandé de réviser le premier jet de son texte, que je signe donc bien volontiers avec elle, je ne voudrais pas vous quitter sans faire à votre infatigable déléguée l'éloge de cette "détermination", qui est le terme qu'elle a choisi d'employer pour parler en toute modestie de l'énergie qu'elle a su déployer. Bien des écueils auront pu être évités grâce à une orientation qu'elle a pu maintenir sans trop dévier de son cap, en assortissant cette inflexible volonté de toute la florentine diplomatie dont il aura fallu faire preuve en certaines circonstances.

15 juin 2013

Pourquoi Convergencia ?

(Il m'a paru intéressant de vous donner à lire ce texte produit par le Comité de liaison français de Convergencia, en 2011, comme préalable au compte rendu du Comité de Liaison Général, et aux textes du colloque de 2013.MS)

Pourquoi Convergencia? Convergencia, Mouvement Lacanien pour la Psychanalyse Freudienne, ayant comme but le fait de faire avancer le traitement des questions de la Psychanalyse, a été fondé en 1998 à Barcelone, par quarante-cinq Associations Psychanalytiques de l'Argentine, l'Allemagne, le Brésil, l'Équateur, l'Espagne, les États-Unis, la France, l'Italie et l'Uruguay. Pour atteindre cet objectif, chaque Association membre du mouvement présente lors d'un Congrès tri annuel, des Congrès régionaux, des Journées, des Forums ou des activités auxquels, au moins, deux Associations membres participent, les différences qu'elle légitime à partir d'un ou plusieurs traits dans le réel de la cure. C'est à dire, à partir de sa thèse soutenue dans l'une des étapes de l'enseignement de Lacan appuyé sur l'invention freudienne. De cette manière, cette nouvelle modalité de liaison entre analystes se différencie de l'instauration du lien pyramidal et autoritaire d'une supra-association. À tel point qu'en Convergencia, la multiplicité de langues, de lectures et la diversité de différentes positions associatives qui l'intègrent ne sont pas considérées comme un défaut. Le mouvement s'attache à loger en son sein le principe de la différence féconde présente parmi ces positions énonciatives. Convergencia, dans son acte de fondation, vise, aussi, à répondre aux diverses formes prises, aujourd'hui, par le malaise dans la culture. Plus encore, il fait partie de nos objectifs en offrant aux psychanalystes réunis en Convergencia une force politique qui appuie son inscription sociale sur les différents contextes internationaux dans lesquels son acte a lieu.

Pourquoi un Mouvement? Convergencia est un Mouvement parce qu'il admet les différentes manières d'organisation de chaque Association membre qui y participe. N'importe quelle Association ou Institution Psychanalytique du monde peut solliciter son entrée. Nous prenons acte de la diversité historique, géographique et de langues des différentes positions associatives. Nous visons à la multiplicité de liaisons, en invitant à la formation de cartels ou commissions de travail. Nous travaillons dans l'organisation de séminaires, de journées ou de congrès qui favori-

sent l'échange et la discussion des fondements de la pratique de la psychanalyse et sa continuité. Ces activités-là sont organisées avec, au moins, la participation de deux Associations membre, dans la langue, la ville, le pays et la manière accordés.

Instances de décisions : Les décisions sont prises dans les divers Comités de Liaison. Comité de Liaison Général: pour l'instant, il se réunit une fois par an, alternativement en Europe ou en Amérique. Il est intégré par un délégué titulaire et deux suppléants, de chaque Association membre. Il prend les décisions qu'il considère utiles et nécessaires pour mener à bien un objectif quelconque qu'il se propose et qui soit conformément au esprit de Convergencia.

Comité de Liaison Local et Régional: il réunit les Associations d'une ville, d'une région, dans un ou plusieurs pays, sans que cela implique une hiérarchie entre elles. Pour former un Comité de Liaison, au moins, trois Associations membres sont nécessaires. Elles se conforment à l'un des endroits où le travail est développé et où la gestion de Convergencia est réalisée. Au moment de décider, à chaque Association lui correspond un vote, indépendant du nombre d'analystes qui la forme. Instances des Commissions de Travail: Les Commissions de Travail sont formées à fin de réaliser des Activités, des Congrès, des Publications, des Tabloïdes, des Bulletins, etc. Elles sont intégrées para des représentants de différentes Associations membre de Convergencia et par tous ceux dont la collaboration est considérée utile et souhaitable. Chaque Association intéressée désigne son représentant à la Commission de Travail. Celui-ci participe aux commissions, jusqu'à ce qu'elles mènent à bien un objectif quelconque ou projet proposé.

Les Commissions de Travail sont dissolues une fois accompli l'objectif pour lequel elles ont été constituées, étant donné qu'elles ne sont pas stables sinon changeantes, rotatives, solubles. Comité de Liaison Général : Associations: Toutes les associations font partie du Comité de

Liaison Général. Actuellement, il y a 39 associations de l'Argentine, la France, le Brésil, l'Espagne, l'Allemagne, l'Italie, l'Uruguay, le Mexique, les États-Unis et l'Équateur.

Comment y Participer?

N'importe quel analyste, associé ou non associé, peut participer au débat, à l'échange et à la production dans les activités de Convergencia. De toute façon, il pourra faire partie de diverses Commissions de Travail de Convergencia qui puissent être constituées. Toute la communauté peut participer aux activités. Pour faire partie du

mouvement il est nécessaire de réaliser un travail d'entrée: Une association qui veuille faire partie de ce Mouvement doit s'engager dans un projet de travail et le développer avec au moins, trois Associations avec lesquelles elle ait un transfert de travail parmi celles qui appartiennent déjà à Convergencia. À partir du moment où son travail est accepté par les autres Associations membres, l'analyste peut participer aux réunions annuelles du Comité de Liaison Général et payer la cotisation annuelle pour affirmer son appartenance.

Compte-rendu de la CLG de Convergencia

30 et 31 mai 2013 - Paris

Michèle Skierkowski

jeudi 30 mai

Le quorum est atteint : 21 associations présentes ou représentées sur 39.

Présidence de séance : Cercle Freudien (Nora Markman, Maryse martin et Philippe Beucké

Prendent les notes pour le compte-rendu en espagnol, portugais et français : Pura Cancina (Escuela de Psicoanálisis S Freud – Rosario), Inezinha Brandao Lied (Maiêutica Florianópolis) et Michèle Skierkowski (CCAF).

M. Skierkowski (CCAF) demande que l'on précise son nom et son association lorsqu'on prend la parole, au moins au début. Une discussion s'en suit pour savoir si les CR doivent être analytiques ou synthétiques. Les avis divergent entre le fait de noter simplement les décisions ou toutes les discussions, et ce pour faire apparaître les positions des associations.

1/ Point financier : Les quotes- parts :

Est rappelée la résolution prise en 2011 : la cotisation annuelle par association est de 300\$ et de 60\$ par association pour les CLG. Il est rappelée l'obligation pour toutes les associations de payer leur quote-part, que des délégués soient présents ou pas.

Alfredo ygel (Grupo de psicoanálisis de Tucumàn) souligne que c'est une question politique, centrale pour le mouvement de Convergencia. C'est le moyen de soutenir la FID, et ainsi de soutenir la communication entre toutes les associations de Convergencia.

Est rappelée la spécificité de Convergencia : il n'y a pas d'autorité centrale et quelle que soit la taille d'une association elle y est présente au même titre que toutes les autres. La conséquence en est aussi un paiement identique quelle que soit la taille de l'association.

Robson Pereira (APPOA) souligne que cela ne doit cependant pas entraver la liberté des comités locaux, ils doivent avoir une certaine indépendance, qui s'assortie d'un compte-rendu des mouvements de l'argent, un point précis sur ce qui reste et/ou ce qui manque.

Robert Lévy (Analyse Freudienne) remarque que lorsque la CLG n'est pas suivie d'un congrès, moins d'associations envoient des délégués, d'où

des problèmes de trésorerie. Il propose, pour ne pas recommencer sans cesse les mêmes discussions autour de l'argent, que les sommes (360\$) soient envoyées à la FID¹ directement et qu'elle se charge d'en reverser une partie aux comités locaux chargés de l'organisation.

Mara Musolino (Mayéutica IP) serait aussi pour que la FID se charge de toute la trésorerie. Elle remarque que comme dans le discours de la psychanalyse, nous observons l'acte après-coup.

Luciano Elia (Laço Analítico Escola de Psicanálise) : Nous travaillons dans une logique à deux niveaux : politique et administrative, mais ce sont en fait deux niveaux politiques. Il soutient qu'il ne faut pas centraliser tout au niveau de la FID. L'engagement local doit être soutenu, qu'il y ait des problèmes ou pas.

Il rappelle que dans l'ensemble les associations ont payé les sommes dues.

L. Elia défend la non centralisation, qui est pour lui une position plus en accord avec la logique de Convergencia.

Lucia Pereira (APPOA) : Le comité local doit se charger de la responsabilité des 60\$. Le groupe régional du Brésil va proposer que la FID ait d'autres charges et il faut donc veiller à ne pas en rajouter, encore.

P. Cancina demande ce qui va se passer avec le déficit ?

L. Elia : la réalité est qu'il n'y a jamais eu de déficit. En 2010, il y a eu un vol, pas un déficit. Et en 2011, pas de déficit. La FID sert à toute la Convergencia, elle peut garantir et couvrir un déficit.

La CLG est une affaire générale qui, ponctuellement se fait locale. A un moment donné le comité local est la CLG.

PROPOSITION : Prenant en compte la logique politique et topologique de la Convergencia, on propose :

Suivant la résolution de la CLG 2011, sur le paiement obligatoire de 60\$ par association, les comités locaux se chargent de recevoir les quotes-parts, les paiements pour les réunions CLG et colloques éventuellement attendants. Ils récoltent et gèrent ces sommes et rendent compte des résultats à la FID. Ils organisent la réunion de la CLG à chaque fois, localement qu'il y ait des problèmes locaux ou pas.

¹ FID : Fonction de diffusion des informations et des productions écrites vers les associations de Convergencia.

Ainsi les comités locaux incarnent la CLG à chaque fois.

M. Musolino: La FID est une fonction, elle ne peut rien garantir.

L. Elia : alors c'est la CLG qui décide...

Adoptée à l'unanimité des associations présentes et représentées :

« Suivant la résolution de la CLG 2011, sur le paiement obligatoire de 60\$ par association, les comités locaux se chargent de recevoir les quotes-parts, les paiements pour les réunions CLG et colloques éventuellement attenants. Ils récoltent et gèrent ces sommes et devront en rendre compte lors des CLG qui en donneront connaissance à toutes les associations à travers la FID. Ils organisent la réunion de la CLG à chaque fois, localement, qu'il y ait des problèmes locaux ou pas. Ainsi les comités locaux incarnent la CLG à chaque fois.

»

2/Les admissions:

La demande d'entrée de la Fondation Européenne faite l'année dernière à Porto Alegre était une fausse demande, puisque depuis personne de la Fondation Européenne ne s'est manifesté. Dont Acte !

3/Le congrès de Convergencia à Porto Alegre – juin 2012

L'association APPOA s'est occupée de l'organisation, et la convocation était au nom de toutes les associations de la CLG régionale du Brésil. Le travail préparatoire a été très important du fait de l'engagement des associations brésiliennes et argentines qui ont soutenu ce congrès comme un travail véritable de Convergencia. L'appropriation par les associations a été décisive et a donné des résultats importants.

Il y a eu environ 800 participant(e)s.

Sur le plan financier, c'est une réussite, il y a un bénéfice de 30 000\$ (avec les quotes-parts de 2011/2012) – Ce bénéfice peut être utilisé pour le prochain congrès.

Les effets du congrès : Les collègues d'APPOA soulignent la pluralité et la diversité des travaux présentés, qui ont ainsi été le témoignage de l'amplitude de la pratique psychanalytique. Les jeunes, très nombreux lors de ce congrès en ont fait des retours positifs trouvant très intéressant un tel déploiement de la clinique, le contact avec différentes expériences, différentes langues, différentes sonorités.

Une des inventions notables lors de ce congrès est le grand nombre de groupes qui se sont mis au travail en amont du congrès et ont fait part de leurs

travaux. Travailler en groupe constitués à partir de transferts, d'espaces de paroles, et ce depuis le congrès de Buenos Aires, est une des modalités particulièrement intéressante et innovante. Les effets se font ressentir tant au niveau du travail dans les groupes qu'au niveau de ceux qui les écoutent.

Ce congrès a aussi eu des effets intéressants en dehors des institutions de Convergencia.

Il y a eu une certaine diffusion du travail de Convergencia dans d'autres associations, d'autres lieux. Comment continuer cela, et travailler à l'histoire de la psychanalyse dans le monde ?

Comment récupérer cet effet pour travailler maintenant, travailler aussi au Brésil avec la région ?

Pierre Smet (Acte Analytique) demande alors quels sont les points sur lesquels il y a eu des désaccords ?

Il souligne qu'en France, la HAS dit que la psychanalyse n'est pas sérieuse, justement en raison de théories multiples. Ou plutôt qu'il n'y a pas sur la psychanalyse de consensus M Skierkowski (CCAF). C'est le contraire de ce que vous dites, de l'effet positif de la polyphonie, ajoute P. Smet.

L. Pereira (APPOA) : en fait, au Brésil, il faut différencier Région et Etat. Pour le congrès de Convergencia, au niveau de la Région, c'était tout à fait bien accueilli, le gouvernant est intervenu pour ouvrir le congrès. Par contre, au niveau de l'état, c'est la même chose qu'en France.

A. Ygel revient sur la diversité des énonciations lors de ce congrès qui a ainsi mis en acte ce qui est l'engagement des associations de Convergencia.

Noemi Sirota (Escuela Freudiana de la Argentina) souligne l'habileté avec laquelle les différences ont été mises au travail lors de ce congrès.

(Fin de la matinée – il est 14heures).

Jeudi après-midi – reprise : président la séance : CCAF et Analyse freudienne.

4/ point de trésorerie :

Les associations ont payées régulièrement ; il n'y a pas plus d'une année due : 15 associations n'ont pas payées la quote-part 2012 – une seule n'a pas payée depuis 2010 (Centre Psychanalytique de Cheng Du) mais elle va régler ce jour.

5/ Préparation du VI congrès (2015)

La première question est de savoir où le congrès aura lieu en Europe : à Bruxelles ? en Italie ? à Strasbourg ? à Paris ?

Mais la question du lieu n'est pas indépendante d'une analyse politique de la situation de la psychanalyse en Europe.

Lorsque Paris est évoqué comme un lieu possible pour le congrès de 2015, N. Markman (Cercle

Freudien) indique que le CLF risque de se trouver en difficulté pour organiser ce congrès. Cette difficulté peut s'analyser, elle réside en partie sur des manières de fonctionner difficilement compatibles.

R. Lévy : reconnaît que cela est vrai, mais que nous (le CLF) pouvons l'organiser, l'idée serait de travailler avec nos manques cependant il lui paraît important de situer la question au niveau de l'impact et de l'importance que nous voudrions donner à ce congrès. Est-ce qu'il ne vaudrait pas mieux penser les choses sur le plan politique, demander à nos collègues italiens, espagnols, si ce serait envisageable de tenir ce congrès en Espagne ou Italie,, compte-tenu de la situation dans ces pays ?

P. Cancina : L'important est la présence de Convergencia en Europe,

L. Elia : nous avons à faire le deuil des grandes associations françaises,

R. Pereira : nous sommes nous-mêmes notre propre support. A Porto Alegre, dans la ville, il y a une seule association membre de Convergencia. Nous avons travaillé avec d'autres. Il faut renouveler le pari, faire confiance.

M. Musolino pense que cela a à voir avec l'économie du symptôme, les obstacles à la réalisation du congrès en Europe sont autant de jouissances....

N. Sirota : c'est une question politique, pas une question de nombre. Nous devons différencier la situation de la psychanalyse et la situation de la Convergence. Où en sommes-nous de la Convergence ? Cette question est liée à celle de la psychanalyse en général, la psychanalyse dans le monde entier est sur le point de disparaître...

Vendredi 31 mai

Préparation du VI Congrès de Convergencia

Le thème de ce congrès :¹ (en italique : les propositions de titres au fur et à mesure de la discussion).

L'idée est de proposer un titre court avec des sous thèmes, pour une meilleure diffusion.

La psychanalyse à l'épreuve // psychose, autisme, perversion, névrose...

A. Ygel : quel est la réponse que nous avons dans les institutions sociales ?

La clinique psychanalytique à l'épreuve – il faut élargir le thème, question du dehors (APPOA)

La psychanalyse à l'épreuve :

- *Névrose*
- *Psychose*
- *Perversion*

On fait remarquer que le terme « autisme » a fait disparaître « psychose infantile ». Notre devise serait davantage de faire exister les trois signifiants : « névrose, psychose et perversion ». Ils ont

disparu du DSM. Le terme « autisme » dans le titre ne risque –t-il pas de valider la « catégorie » autisme ?

« La psychanalyse à l'épreuve » ça met le psychanalyste en accusation ?

La clinique psychanalytique,

puis est proposé :

Le psychanalyste à l'épreuve... H. Gibbs (Après-coup) et M. Skierkowski (CCAF) disent leur désaccord avec un titre qui fait tinter le genre ...

Donc :

La psychanalyse à l'épreuve (névrose, psychose et perversion)

Oscar Gonzales (Escuela Freudiana de Buenos Aires) tient à ce que le terme « clinique » figure dans le titre, L. Elia propose « *clinique du sujet...* » ; R. Lévy : dans les trois termes Psychose, névrose et perversion », la question du sujet est présente ; et ce pourrait être par ailleurs une réponse aux cognitivistes dans la mesure où ces concepts impliquent forcément une histoire que les cognitivistes font disparaître.

Sur l'expression « à l'épreuve » : L. Pereira pense qu'il faut trouver les mots dans chaque langue ; en espagnol ou en portugais, cela donne des sens différents.

Ilda Rodriguez (Mayéutica Institucion psicoanalitica) : il ne faut pas toujours être en position de contestation. Mieux vaut recentrer la question sur notre savoir-faire.

R. Pereira propose une traduction en portugais : « *a clinica psicanalitica à prova : nevrose, perversao, psicose* ».

L. Pereira: les collègues français ont dit que la question de l'autisme, ici on ne peut pas l'éviter. Puisque le congrès se tiendra en France, il est nécessaire de formuler une question sous une forme qui soit tranchante ici, même si ailleurs, elle ne l'est pas. Cela « convoquera » les gens. Et donc elle propose le terme : « convocado »

P. Cancina rappelle qu'à l'ouverture de la section clinique, le terme était « confrotado »

« à l'épreuve » sonne avec « des preuves »

N. Sirota , « convocado » en Argentine, c'est problématique. Le terme est galvaudé, elle propose « interpelado ».

N. Markman souligne qu'en français, cela fait appel à un terme policier,

Viennent alors : « face à », « devant »...

L. Elia : le passage d'une langue à l'autre est intéressant. Nous sommes dans un moment sensible en Europe, on doit inventer autre chose.

M. Musolino, compte tenu de la longueur de la discussion propose qu'on garde le thème et que le CLF décide de l'intitulé.

¹CR avec l'aide des notes de Christophe Amestoy

L. Pereira : il est important qu'on ait le titre aujourd'hui, il y aura après deux années de travail.

On s'achemine vers une solution qui consiste en ce qu'il y ait un groupe/une commission qui se charge de la traduction du titre...

P. Cancina demande alors : quel est le comité exécutif du congrès ?

Et R. Pereira : Qui prépare le prochain congrès ? –
En effet, depuis le début de la matinée, un certain flottement apparaît par rapport à cette question. Les associations présentent du CLF, mettant « carte sur table » expliquent alors la situation :

Pendant 10 ans, Analyse Freudienne et Dimpsy ont fait le secrétariat. Actuellement, et maintenant, il y a un tirage au sort entre les associations du CLF pour faire le secrétariat. Mais cela ne va pas tout seul. Le tirage au sort de cette année donnait : le Cercle Freudien et Fedepsy. Ces derniers se sont désistés et un nouveau tirage au sort a donné : Espace analytique, qui ne s'est engagé que sur le fait de s'occuper de la trésorerie.

On remarque alors qu'aucun délégué de Fedepsy ni d'Espace Analytique, ni de Psychanalyse actuelle ne sont présents aujourd'hui.

A la question : Quelles sont les associations qui sont prêtes à travailler et à s'investir dans ce congrès ?

Répondent les présents, soit : Cercle Freudien, CCAF, Dimensions de la psychanalyse, Analyse Freudienne et Insistance.

Ces 5 associations s'engagent à préparer le Congrès de 2015.

Voté à l'unanimité des associations présentes ou représentées :

Le titre : « *La clinique psychanalytique à l'épreuve : névrose, perversion, psychose* »

Une commission formée de deux personnes de chaque langue :

Espagne : Pura Cancina (Escuela de psicoanálisis Sigmund Freud – Rosario), Alfredo Ygel (Grupo de psicoanálisis de Tucumán)

Portugais : Lucia Pereira (APPOA) et Inezinha Brandao Lied (Maiêutica Florianópolis)

Anglais : Helena Gibbs et Paola Mielli. (Après-coup)

Cette commission a la charge de trouver dans chacune des langues de Convergencia la traduction du titre, conservant le sens qui est donné en français.

Les dates du Congrès : 11 et 12 juin 2015 : CLG
13 et 14 juin 2015 : Congrès

6/ le CLG 2014, ainsi qu'un colloque auront lieu à Buenos Aires, 12 au 14 juin 2014, plus ou moins deux jours avant ou après.

7/ La FID :

L. Elia essaie de revenir sur un malentendu ; La FID a été employée comme une Fid locale, c'est-à-dire comme la fonction CLG.

M. Musolino explique que la fonction de la FID n'est pas d'être un secrétariat. Qui s'occupe de diffuser les travaux ? Et qui va occuper cette fonction FID pour le prochain congrès ?

L. Elia : est-ce que la FID va quitter Rio ? Une ambiguïté : Fid locale et FID à Rio ?

Le problème de la diffusion de travaux :

- Question : quand une association veut envoyer à toutes les autres une information sur un colloque ou des journées qu'elle organise, peut-elle passer par la FID ?
- La règle jusqu'à maintenant : au moins deux associations travaillent ensemble et inscrivent leurs travaux dans le mouvement de Convergencia.

Question : pourquoi une seule association ne peut-elle pas ?

Sylvina : si on diffuse tout, ça ne sert à rien, personne ne lira. Pour diffuser largement, il y a internet.

Luciano reprend : La FID n'est pas un média, et doit diffuser les travaux de Convergencia.

Décision : On maintient ce qui est la règle actuelle : pour diffuser une information par la FID, nécessité d'au moins deux associations qui engagent leurs travaux communs dans Convergencia.

Proposition : constitution d'un second mailing qui servirait à diffuser plus largement qu'aux seules associations membres de Convergencia.

Vendredi Après-midi : reprise des questions non résolues le matin.

Les actes sont pris par : Silvina pour l'espagnol, Mancio Malesca pour le portugais et Philippe Beucké pour le français.

Question de l'argent : le bénéfice réalisé lors du congrès de Porto Alegre doit pouvoir servir à l'organisation du Congrès de 2015. La question se pose alors de savoir si une association du CLF peut recevoir cet argent pour le mettre soit sur un compte créé pour cela, soit sur un sous-compte du compte de l'association ;

On compare les différentes solutions adoptées dans les années précédentes. Finalement, il est décidé que l'association qui prendra la trésorerie préparatoire au Congrès le décidera à son gré.

La FID :

La discussion reprend sur la question de savoir si la FID reste au Brésil ou pas ?

L. Elia : si la FID reste au Brésil, elle ne doit pas être soutenue par le comité local de Rio, qui dans la réalité ne la soutient pas. Luciano est seul pour s'en occuper. Il souligne qu'avec le comité régional du Brésil les liens sont plus forts et plus soutenus qu'avec le comité local.

La création du site rendra encore les choses plus complexes et demandera des échanges de travail. L. Elia souligne que les collègues brésiliens ont donné leur accord.

Il paraît à plusieurs dont Mara Musolino que si le site web prend plus d'ampleur, il doit être au même endroit que la FID. Actuellement, il se trouve hébergé en Argentine.

Tela ??? ajoute qu'il est payé jusqu'en 2014.

La FID, par la voix de Luciano Elia demande la possibilité de rembourser les collègues qui ont avancé de l'argent. Il souligne que la FID n'a pas de mandat et que c'est la CLG qui à chaque fois décide.

Voté à l'unanimité des associations présentes ou représentées :

la FID reste au Brésil et travaillera avec le comité régional jusqu'à la prochaine CLG

8/ la page web – le site

Il est proposé par nos collègues brésiliens de faire un nouveau site « un supersite » dit L. Pereira. Actuellement, à chaque congrès, il y a une page web qui met à disposition les travaux, les textes du congrès. Mais à chaque fois, au bout d'un an on les perd.

La création d'un véritable site permettrait de regrouper les textes des différents congrès mais aussi de diffuser les travaux des associations membres de Convergencia. Pourraient y figurer aussi toutes les activités qui se font au nom de Convergencia.

La question est politique, dit R.Lévy : qu'est-ce qu'on met dedans ? Un certain nombre de délégués sont pour que la règle des « au moins deux associations... » s'applique là aussi.

C'est la FID qui administrera le site. Le but est la diffusion qui se fera à deux niveaux :

Interne-Les associations membres de Convergencia

Externe -Un listing plus large constitué des listes que les associations membres de Convergencia donneront.

Chaque association membre de Convergencia peut envoyer à la FID ses listings pour la diffusion vers l'extérieur du mouvement.

Rappel du mail : fidconvergencia@gmail.com

Paolo Lolo (Insistance) : demande s'il ne faudrait pas un comité de rédaction du site ?

Voté à l'unanimité des associations présentes ou représentées :

Le critère : « que les travaux soient au moins issus d'un travail entre deux associations membres de Convergencia » paraît suffisant à l'ensemble des délégués. Ce critère est mis au vote et adopté

8/ La question de l'inscription juridique des comités locaux.

N. Sirota demande qui a mis cela à l'ordre du jour et pourquoi ?

M. Musolino répond qu'à Milan et à Barcelone, on a vu que cela pouvait être difficile.

Est-ce important pour le CLG ?

L. Elia : L'existence symbolique est dans l'acte de fondation.

R. Lévy : c'est une question qui ramène à l'analyse politique d'hier. Où en est Convergencia aujourd'hui ? Avons-nous besoin d'une reconnaissance qui nous ferait passer à une super institution ? Le juridique a des effets symboliques. Quel est l'effet dans le symbolique d'un acte juridique ?

Luciano : l'inscription juridique dans le cas dont nous parlons ne produit pas une supra institution. C'est un comité.

N. : Comité déclaré comme quoi ?

L. Elia : comme appartenant à un mouvement international.

9/ Controversia (CLG 2010) – dispositif de travail

Controversia : Le dispositif : il faut au moins deux associations. Un membre d'une association propose à un membre d'une autre association un travail sur un sujet qui fait controverse. Il faut un médiateur, qui lira la production et décidera si c'est publiable ou pas.

Robson Pereira propose une controverse sur « nœud de 4 comme symptôme », avec René Lew et Mayeutica (Mara Musolino)

Il propose ce dispositif pour le prochain congrès.

Il en sera le médiateur.

C'est effectivement un dispositif possible. Pura Cancina demande si la controverse doit être portée par quelqu'un ?

Mara : oui et non. L'objet (ou le sujet ?) de la controverse peut surgir d'un débat.

Luciano : c'est une bonne idée, mais peut-être pas toujours. Il ne faudrait pas l'étendre à tout le congrès.

Ilda : est-ce un artifice ou un dispositif ?

Nora Markman: ce serait intéressant qu'il y ait un espace vide pour repérer les controverses.

La fin des journées de congrès, il pourrait y avoir un espace vide qui permettrait d'avoir le temps de revenir sur ce qui a fait controverse.

L'idée paraît intéressante à tous et toutes.

Nous poursuivons en donnant la parole à **Alessandra Guerra** venue nous parler de la situation italienne, puis à **Carmen Fallone (Nodi Freudiani)**

Alessandra Guerra fait un rappel historique à partir de la loi Orsini (1989) qui est l'origine de la problématique actuelle. En effet lorsqu'il a été question de la loi, les associations de psychanalystes se sont opposées à ce que la psychanalyse soit inscrite dans la loi. A. Guerra souligne que cela ne veut pas dire qu'il aurait fallu l'inscrire dans la loi. Elle constate les effets qui s'en sont suivis.

Actuellement pour pouvoir exercer en tant que psychothérapeute en Italie il faut : être médecin ou psychologue (avoir les diplômes requis), être inscrit à l'ordre des psychologues ou à celui des médecins, faire 4 années de formation à la psychothérapie, obtenir le diplôme de psychothérapeute et s'inscrire sur la liste des psychothérapeutes de l'ordre des psychologues ou de celui des médecins.

A. Guerra rappelle que les ordres en Italie ont cette particularité d'être très puissants, et ont beaucoup de pouvoirs.

La loi ne prévoyant pas la psychanalyse, et une activité ne pouvant s'exercer que si l'on est inscrit dans un des deux ordres, tout exercice de la psychanalyse en dehors de l'inscription à un ordre devient illégal.

Du coup et au fil du temps les associations de psychanalyse se sont transformés en associations de psychothérapeutes et ne forment que les médecins ou les psychologues, la psychanalyse devient une branche de la psychologie ou de la médecine, une forme de psychothérapie comme les autres.

L'ordre des psychologues ne se privent pas de faire régner la loi, inscrivant dans son code de déontologie, l'obligation de dénoncer les pratiques illégales. Cela a été jusqu'à des perquisitions dans les cabinets des psychanalystes, dans leur domicile aussi bien, ou pour certains la police devant les cabinets pour attendre les patients et les interroger.

Alessandra Guerra rappelle combien il est important que les psychanalystes signent le Manifesto et apportent leur soutien aux collègues italiens.

On rappelle que l'année dernière à Porto Alegre, la CLG a voté la signature du Manifesto au nom de Convergencia et a rédigé une motion par rapport à la situation italienne. L'idée germe de faire un congrès de Convergencia sur la situation italienne, dans l'objectif de montrer que la psychanalyse est en dehors du champ médical ou sanitaire.

Nodi Freudiani : **Carmen Fallone** :

L'association Nodi freudiani va organiser un colloque national, les 12 et 13 octobre 2013 à Milan, sur le malaise de la culture dans notre modernité. Elle souligne l'orientation de l'association Nodi Freudiani qui est de liée psychanalyse et culture. A ce colloque interviendront des psychanalystes, des poètes, des juristes. Les 4 axes de travail en seront : La parole, la dette, la loi, la forme.

Carmen Fallone insiste sur le fait que nous avons à reprendre le discours psychanalytique sur le plan théorique, et à ne pas nous définir uniquement sur le plan négatif. Il faut reprendre l'aspect création de la psychanalyse.

.

Le temps nous aura manqué pour parler de cet autre événement qui se tiendra en même temps que le colloque de Convergencia à Paris : Le Meeting du 1 juin pour le retrait de la recommandation de la HAS sur l'autisme (l'appel du collectif des 39).

Un message sera envoyé aux organisateurs pour dire le soutien de Convergencia et le CLF, dans la semaine qui suivra signera en son nom « l'appel des 1000 »

colloque de Convergencia Des 1 et 2 juin 2013

Frédéric Nathan-Murat

L'a politique du désir

Dans un climat sociopolitique où le gouvernement précédent traitait l'Alzheimer à coup de Médiateur, confiait l'autisme aux neuro-cognitivistes et instaurait la contrainte biochimique en ambulatoire, comment se situent les associations lacaniennes membres de Convergencia, sur ces questions politiques ?

Comment et en quoi, le discours analytique leur paraît-il, ou non, politique ? Comment conçoivent-elles, l'incidence politique de leurs orientations cliniques, de leurs options théoriques ? La conçoivent-elles ?

Estiment-elles nécessaire un statut de la psychanalyse ? Estiment-elles qu'un diplôme universitaire soit nécessaire à sa pratique ?

Comment la question politique s'est-elle posée, lors de leur fondation, au cours de leur histoire ou à l'occasion de leur dissolution, de leur scission ?

Vous trouverez dans les pages suivantes :

Le texte des CCAF « Un art de l'impossible » et la discussion qui en a été faite par Le Cercle Freudien (Philippe Beucké). Notre collègue de l'EFBA qui a aussi été discutante de notre texte nous fera parvenir un écrit un peu plus tard.

Les CCAF avaient été tiré au sort pour discuter le texte de APPOA et celui du Grupo de Psicoanálisis de Tucumán.

Vous trouverez donc aussi leur texte et les deux discussions faites par Luc Diaz et par Lucia Ibañez Marquez.

Un art de l'impossible CCAF

« ...ni por gracia y hermosura yo nunca me perderé,
sino por un no sé qué que se halla por ventura. »
Juan de la Cruz, *Glosa a lo divino*, 1585.

Aucun tiers ne garantit l'analyse freudienne, ni l'Etat, ni un maître, ni même le langage. L'analyse freudienne ne garantit ni guérison, ni analyste.

Seuls tous les analysants, dont nous sommes, peuvent témoigner de ce qu'une analyse aura passé. Cette observation logique répond, il nous semble, à la question de la nomination. Seuls les analysants peuvent dire d'une telle ou d'un tel : « Celle-là ou celui-ci aura été mon analyste. » Se revendiquer association d'analyse – freudienne, qui plus est – et non d'analystes est le délicat pas-de-côté, que nous faisons et qui est toujours à recommencer, pour éviter autant que possible le piège de la nomination.

Seuls les analysants peuvent attester de la violence qu'induirait l'inexistence de l'analyse. Cette possible existence d'une analyse ne ressort pas d'une formation, au mieux d'une transmission de son expérience. Jacques Lacan, au congrès de La Grande Motte « sur la passe », le 11 mars 1973, eut cet énoncé rédhibitoire au sujet de la formation : « ... j'ai parlé des formations de l'inconscient, mais il faudrait savoir remarquer les choses dont je ne parle pas, dont je n'ai jamais même laissé une trace : je n'ai jamais parlé de formation analytique. J'ai parlé de formations de l'inconscient. Il n'y a pas de formation analytique, mais de l'analyse se dégage une expérience, dont c'est tout à fait à tort, qu'on la qualifie de didactique. »¹

Aujourd'hui, s'orienter avec Lacan semble d'autant plus nécessaire que la situation italienne vient nous montrer comment « les formations analytiques » s'installent lorsque l'Etat légifère la pratique analytique. Dans un texte récent intitulé « Retour sur le thème de la formation (le cas de la

psychanalyse) », G. Sias et P. Andujar, analysent comment la création par des associations psychanalytiques d'écoles de psychothérapie amène à la disparition de l'expérience même de l'analyse : l'analyse « personnelle ». S'y substitue une formation scolaire, un apprentissage des concepts, une manière de parler « psychanalytiquement », « mais il s'agit de paroles vides qui ne répondent pas à ce qu'on rencontre durant une expérience psychanalytique personnelle »².

Cette situation, à l'italienne certes, (mais la même chose se prépare en France), est l'évitement total de cette aporie : la psychanalyse est intransmissible, au sens où « chaque psychanalyste [est] forcé – puisqu'il faut bien qu'il y soit forcé – de réinventer la psychanalyse », qu'il « réinvente d'après ce qu'il a réussi à retirer du fait d'avoir été un temps psychanalysant », et qu'alors, il faille « que chaque analyste réinvente la façon dont la psychanalyse peut durer. »³.

La psychanalyse est nommée aux CCAF : analyse freudienne, c'est-à-dire qu'elle y est délestée du “psy”, du psychiatre, du psychologue, du psychothérapeute ...

En déchargeant la psychanalyse de son préfixe – c'est bien le cas de le dire – le préfixe psy de la psyché, les CCAF anticipent depuis leur fondation (1983) une objection émise par Gérard Granel en 1991⁴. Il souligne que le psy de la psyché fait dangereusement glisser nos pratiques et nos théories sur une pente par trop chrétienne, et vers la réduction moderne de tout mode de présence à un énoncé de la représentation.

Aujourd'hui, tout est « psy », au point que nous ne pouvons plus sans d'infinies précautions affirmer le versant thérapeutique de l'analyse. Que l'analyse soit aussi une thérapie, peut se soutenir au sens de Lacan, lorsqu'il énonçait en 1975 que

² Giovanni Sias et Pietro Andujar ; *Retour sur le thème de la formation. (le cas de la psychanalyse)*. Texte diffusé aux collègues de l'Aire Méditerranéenne.

³ Jacques Lacan, Conclusion du 9^{ème} Congrès de l'École Freudienne de Paris sur « La transmission », 9 juillet 1978, in Pas-tout-Lacan, www.ecole-lacanianne.net/bibliotheque.php?id=10, p. 1832.

⁴ Gérard Granel, “Lacan avec Heidegger”, in *Lacan avec les philosophes*, ouvrage collectif Paris, Albin Michel, 1991.

¹ in Pas-tout-Lacan, www.ecole-lacanianne.net/bibliotheque.php?id=10, p. 1477.

« *l'analysant, quand il pense qu'il est heureux de vivre, c'est assez*¹.

Si la transmission n'a d'autre lieu que celui de la cure, si le transfert dans la cure reste son vecteur par excellence, une association, dont l'objet est la psychanalyse, a aussi pour but d'assurer les conditions de sa transmission. Les conditions, est ici le terme sur lequel nous insistons.

Les CCAF trouvent dans la mise en place des dispositifs associatifs le cœur d'une politique de la transmission de la psychanalyse. Tout d'abord par la constitution des cartels dits de la pratique, sous le mode du tirage au sort, nous insistons pour proposer un lieu susceptible d'accueillir une parole énonciative sur l'analyse du transfert.

Puis la passe Inter-associative, avec là-aussi différents tirages au sort, autorise une possible relance, pour tous ceux qui s'y prêtent, sur la question du devenir analyste

Les CCAF tentent d'être en tension vers l'impossible de l'association libre dans leurs dispositifs associatifs mêmes - cartels de la pratique, passe, colloques...

En ce sens, les dispositifs assument et assurent l'isomorphisme entre un lieu, l'institution, pour un fonctionnement fondé à partir de l'exercice de la règle fondamentale de la psychanalyse (travail en cartel, procédure de la passe) et une transmission d'un savoir en place de vérité, savoir insu qui s'effectue sans l'écueil de la séduction qui lie le maître au disciple et l'écueil de la soumission qui lie le disciple au maître. Les dispositifs ainsi mis en œuvre deviennent les institutions constituantes de l'analyse freudienne elle-même.

Les mises en question successives de ces dispositifs, au fil de l'histoire, sont constituantes de l'association.

La question de l'isomorphisme institutionnel fait écho à celle de l'isonomie et donc à celle de la naissance de la démocratie. Elle rappelle la geste de Clithène, à la fin du VI^e siècle avant l'ère des chrétiens. Il déposa, au milieu de l'agora, le symbole de la royauté, découvrant une place centrale vide de toute personne et de tout personnage. C'est cette place centrale vide que les cartels s'efforcent de soutenir par du, par un discours analytique... soucieux qu'ils sont de leur fonctionnement démocratique. Une place vide, comme condition de possibilité de la parole.

C'est pourquoi nous tenons à des liens de travail entre associations. Aucune association ne se suffit à elle-même. Nous connaissons bien le risque de s'enkyster dans l'illusion d'une langue commune

autour d'un compagnonnage, voir des liens incestueux. Nous avons besoin pour maintenir vivant notre lien associatif, de nous confronter à d'autres langues et à d'autres modes de fonctionnement associatif. Ceci est d'autant plus indispensable dans l'époque actuelle où les associations sont convoquées à prendre position quant à la politique qu'elles soutiennent pour la transmission de la psychanalyse.

Ce texte a été joyeusement rédigé par les délégué(e)s à Convergencia et le Conseil des CCAF, "entre" Avignon, Montpellier et Paris.

¹ Jacques Lacan ; *Conférences et entretien dans des universités nord-américaines* ; 1975 ; Scilicet 6/7, Editions du Seuil ; page 15.

Discussion du texte des CCAF par le cercle freudien

Philippe Beucké

« Un art de l'impossible ». Titre du texte des Cartels constituants de l'analyse freudienne. J'insiste sur l'énoncé précis, car ce texte, joyeusement rédigé par les délégués de cette association¹, nous propose un questionnement quant à la nomination, la langue, l'institution dans leur rapport à la transmission. Rien que cela ! Art de l'impossible en jeu dans l'écriture même du texte !

La nomination.

Les Cartels constituants de l'analyse freudienne : entendez là une association d'analyse et non d'analystes et de plus association d'analyse freudienne. *Analyse* et non *analystes* car c'est bien l'analysant qui dira s'il y a eu analyse ou pas. *Analyse freudienne*, là nos amis n'en disent rien de plus : pourquoi pas *analyse lacanienne* ? Reprennent-ils à leur compte les propos de Lacan à Caracas ? (Je cite de mémoire) « *Vous êtes lacaniens si vous voulez, moi je suis freudien* ». Propos qui ne sont point pour moi caprice d'un homme âgé, malade, mais bien là prétention de Lacan à ne jamais lâcher l'enseignement de Freud.

Également *analyse* et non *psychanalyse*, il en va de la volonté de nos collègues de ne pas inscrire ce préfixe « *psy* », lequel nous le mesurons quotidiennement est porteur d'un risque de dévaluation de la psychanalyse, dans ces temps où tout est *psy*.

La transmission.

Avec Lacan, il n'y a pas de formation analytique mais des formations de l'inconscient. Rappel important à un moment où les formations analytiques s'installent lorsque l'état légifère la pratique analytique (je pense à la situation en Italie, et ce qui nous guette en France). Enfin l'état... il a le dos large ! Quand certaines associations revendiquent ces formations analytiques : en fait création d'écoles de psychothérapie. Il en va d'une prétention à transmettre la psychanalyse qui est intransmissible, au sens où il revient à

¹ Lors de la discussion, je n'insistai point sur le collectif qui rédigea et signa ce texte au nom des « Cartels constituants de l'analyse freudienne ». Le dommage d'un tel oubli fut réparé lors de la réponse d'un délégué, en l'occurrence Michèle Skierkowski.

chaque analyste de réinventer la psychanalyse, « *réinventer pour que la psychanalyse puisse durer* »². Transmission qui n'a lieu que dans la cure, et pourtant...

L'institution.

L'association a pour but les conditions de sa transmission, en ce sens les C.C.A.F. soulignent leur volonté de trouver une politique de la transmission de par les dispositifs adoptés par cette association : cartels, puis la passe inter-associative. Isomorphisme entre lien institution dans un fonctionnement fondé sur la règle fondamentale de l'association libre et transmission d'un savoir en place de vérité (savoir insu) : dispositifs comme institutions constituantes de l'analyse freudienne elle-même. Cet isomorphisme institutionnel fait écho à l'isonomie : c'est à dire comme règle d'égalité, première base de la démocratie, interprétée comme égalité de droit égalité devant la loi. Ceci dans l'esprit de soutenir un discours analytique de par une place vide comme condition de la parole.

Questions de langue.

A discuter ce texte, je redouble dans le mouvement même de la discussion l'autre langue nécessaire à cette tentative de transmission impossible. En effet le protocole adopté par Convergencia force à une autre langue. D'une part la rencontre avec nos amis sud-américains nous confronte à d'autres langues (nécessité d'une traduction) et au sein d'une même langue une autre advient néanmoins : celle de l'association discutante. Ainsi le Cercle freudien parle sa langue pour dire la langue des C.C.A.F. Écart nécessaire à une certaine transmission, évitant l'illusion d'une langue commune : celle de l'*incestocratie*, pour reprendre le terme de S. Leclaire.

Richesse de ce texte qui, dans une concision des plus précises, nous force à penser la psychanalyse dans le monde actuel. Quelles positions prenons nous alors, ainsi lorsque la psychanalyse est convoquée à se prononcer sur les mutations sociales actuelles ? Mais aussi pour l'heure,

² J. Lacan. Congrès de l'E.F.P. ayant pour objet la transmission. 1978.

il s'agit de penser l'impossible mais nécessaire et risquée transmission à Convergencia, par Convergencia. Je ferai miens les mots conclusifs de nos amis : « *Ceci est d'autant plus indispensable à notre époque où les associations sont convoquées à prendre position quant à la politique qu'elles soutiennent pour la transmission de la psychanalyse* ».

Pour le Cercle freudien, Philippe Beucké

La a política del deseo

La política, y la política del Psicoanálisis

Grupo de Psicoanálisis de Tucumán
Alfredo Ygel

Lorsque, dans une lettre de septembre 1932, Freud répond depuis Vienne à la question d'Albert Einstein : Que pourrait-on faire pour éviter aux hommes le destin de la guerre ? Il avoue son incompetence pour répondre à la question que se pose l'homme de science. Il estime que ce sujet est "une tâche pratique qui incombe aux hommes d'Etat". Il pense, après mûre réflexion, qu'il pourrait "ébaucher comment se présente du point de vue de la psyché le problème de prévenir les guerres". Il préfère résoudre, en tant que psychanalyste, un problème qui concerne les liens entre les hommes, et refuse de se poser en tant qu'ami de l'humanité.

Que propose-t-il dans le texte "Le pourquoi de la guerre" ?

En préliminaire, il déclara que, en tant qu'analyste, il est incompetent pour envisager des solutions pratiques face à des problèmes qui échoient aux hommes d'Etat, ceux qui s'occupent de la politique. Il s'autorise à considérer le problème des rapports de pouvoir entre les hommes. Bref, il est possible pour la psychanalyse d'analyser et d'interpréter les problèmes de la politique.

Freud répond à son illustre interlocuteur, quelques années après la Grande Guerre, et peu de temps avant l'accession du nazisme au pouvoir, lequel a mené une des pires guerres de l'histoire, avec des conséquences néfastes de destruction et de mort. Sa réponse au problème posé par la violence, et la possibilité de l'éviter, ne l'a pas conduit à se convertir en militant pour la paix du monde, mais à écrire un travail à propos des rapports entre le droit et le pouvoir, entre la violence de la force brute et la puissance de l'association (réunion) en communauté, pour finalement proposer que tout ce qui donne de l'impulsion à l'évolution culturelle œuvre contre la guerre.

Il situe le Symbolique comme moyen de tempérer la jouissance illimitée du pulsionnel mortifère de l'humain. Freud produit une inter-

prétation, du point de vue de la psychanalyse, pour répondre au problème posé par les liens sociaux. Il définit ainsi une politique sans décoller de sa place et de sa fonction d'analyste.

Ceci interpelle les psychanalystes, ainsi que les institutions psychanalytiques dans lesquelles nous nous groupons. La culture du malaise inséré dans le discours capitaliste global est-elle une question qui doit intéresser les analystes ? Est-il nécessaire de donner réponse aux questions actuelles de la civilisation ? Les affaires qui circulent dans la société ont des incidences sur notre pratique.

Si nous pensons affirmativement, comment répondre ? De quel lieu ?

Partons de la question suivante : Quelles sont les interrogations actuelles que l'intronisation du discours capitaliste nous pose ?

J. L., dans une conférence à Ste Anne, le 6 janvier 1972, rappelle : "Ce qui distingue le discours du capitalisme, c'est ceci : La forclusion, Verwerfung, le rejet au dehors des champs symboliques avec les conséquences qui s'en suivent. Le rejet de quoi ? De la castration ..."

Si la politique est le moyen d'administrer la jouissances et les corps, et si, à chaque époque, correspond une politique, quelle serait la politique tributaire du discours capitaliste global ? Il s'agit d'une politique qui promet la satisfaction pour tous, pour tous les corps, une promesse de Bonheur pour la majorité. Ainsi, dans la société, la politique promet que le bonheur peut être atteint. De cette manière, s'établit un scénario dans lequel tout est possible. Dans le rejet de la castration, ce qui reste promu, c'est la jouissance.

Le discours capitaliste dans sa logique de consommation a universalisé la planète et a chargé la science, qui lui est redevable, de produire des objets aptes pour la consommation et assurer sa

renovation constante. Ainsi, elle a transformé le comportement humain en marchandise et en objets de consommation, à travers l'instauration du Manuel de classification qui impose un discours unique au niveau de la planète, le DSM. Dans une tentative d'évaluation et de contrôle total, la politique des appareils de Santé mentale, tributaire du discours capitaliste, essaye de convertir les individus en numéros, de transformer les sujets en objets sur marché, dans lequel chacun a une valeur individuelle, et non pas singulière. L'on tente d'effacer la marque singulière de la souffrance, avec le rejet de l'inconscient qui lui est inhérent. Il s'agit d'un modèle unique de classification objective, qui permet de diagnostiquer des troubles, des dysfonctionnements, et des désordres du comportement. Pour chaque trouble, on prescrit des thérapeutiques pharmacologiques et un comportement qui ramène le sujet à la "normalité perdue"

Il s'agit d'une politique qui tente d'asséner un coup de grâce à la subjectivité, de l'éliminer, de l'aplatir, de l'exiler. Ne pas tenir compte du symptôme et de l'angoisse, c'est revenir en arrière sur une conquête majeure de l'humanité, celle que la psychanalyse, a rendu à l'homme dans la possibilité de découvrir le désir qui l'habite pour conquérir les objets qui causent son désir.

Quelle doit être donc la politique de la psychanalyse ?

Il s'agit de cerner les questions qui encadrent notre pratique en tant qu'elles sont déterminées par la subjectivité de l'époque et habillent les demandes qui se présentent dans notre clinique. Nous promouvons l'installation d'une position interrogative qui puisse contrecarrer les savoirs totalisants et homogénéisants. Des dénonciations publiques comme celles produites par la Commission de lien général de Convergence, ou des institutions psychanalytiques membres, contre les modèles de classifications uniques, comme celui du DSM 5. Des journées de travail, au cours desquelles se sont produits des échanges théoriques et cliniques en relation avec les politiques d'évaluation et de contrôle qui ont des incidences sur la santé de la communauté et sur la pratique des psychanalystes, constituent autant de réponses présentées face à des problématiques politiques. Mais surtout, c'est, pour la pratique clinique, dans l'expérience unique et singulière de chaque cure, que se trouve le lieu où les analystes soutiennent une politique qui s'oppose aux discours totalisants, lesquels produisent un apla-

nissement subjectif.

Lacan a donné comme direction pour notre pratique, une politique du sinthome. "La dimension du sinthome est celle qui parle, parle même à ceux qui ne savent pas entendre", dit Lacan dans son séminaire XXIII (D'un discours qui ne serait pas du semblant). Ce "que faire" avec le sinthome, avec ce qui ne marche pas, ce n'est pas autre chose que de mettre en relief l'obstacle, et non pas l'aplanir. C'est produire une lecture propice à l'avancée du discours ; c'est situer une interrogation face à un savoir qui reste énigmatique.

Aristote postule la politique comme "la recherche commune d'un bien en fonction de quelques idéaux". La politique s'appuie nécessairement sur des tentatives homogénéisantes qui excluent le manque et la castration dans la recherche de la réalisation de l'impossible. Ceci conduit à mobiliser instamment le "faire", à fermer le conflit, à suturer la fente. Face à

cela, la psychanalyse ouvre un débat, introduit l'interrogation, accepte l'impossible, le pas-tout.

Freud avait postulé l'impossibilité de mener avec succès trois actions professionnelles : gouverner, éduquer, et guérir — ou psychanalyser — ce qui revient à inclure l'impossibilité de jouir. Pour qu'un discours se produise, il doit y avoir de l'impossible, qu'il y ait un reste entre l'agent et l'Autre. Le discours de l'analyste fait de l'impossibilité, l'agent et il va chercher là, l'objet a, comme cause.

Nous nous situons donc aux antipodes de la politique. La politique de la psychanalyse, c'est une politique qui vise l'impossible et dont la logique ne consiste pas à éviter la castration, mais à l'atteindre. Et cette politique s'articule tant dans l'intension que dans l'extension de la psychanalyse.

Si un sujet découvre, lors d'un travail d'analyse, l'Autre qui le détermine, les signifiants en question et les objets de jouissance qui le relie à son symptôme, il pourrait inventer des signifiants nouveaux et faire quelque chose avec tout cela. Il se fait responsable de son inconscient, mais à la fin, lorsqu'il produit un psychanalyste, il se fait responsable de la psychanalyse et de la place qu'elle prend dans le monde. C'est cela qui confère une raison d'être aux institutions psychanalytiques en déterminant une politique du lien entre analystes, sa place et sa position dans la société.

Alors, quel est le lieu de la psychanalyse dans la société ? **Il s'agit de défendre un lien social différent de la jouissance et de l'exaction de l'Autre. C'est une interrogation récurrente de ce qui arrive, en soutenir la faille,** la béance que toute relation à l'autre implique, c'est faire le pari, non pas de la fermeture des interrogations, mais de leur ouverture. La psychanalyse s'occupe de l'impossible, de ce qui ne marche pas, du résidu, du Réel, et ceci, c'est sa politique. Elle constitue aussi une politique du sinthome, un savoir-faire avec ce qu'on ne peut pas guérir, un savoir s'arranger avec cela, avec les impromptus du Réel.

Si le discours de la psychanalyse a reculé, si nous assistons à l'accroissement des propositions psychothérapeutiques qui offrent le Bonheur en un temps record, si l'avancée des neurosciences prétend disqualifier la psychanalyse, si des propositions religieuses ésotériques se répandent et progressent dans une population qui souffre, cela est dû, non seulement à la structure de la subjectivité actuelle de la culture, plus portée à l'immédiateté des jouissances, mais aussi à nous-mêmes, analystes. Nous nous sommes prélassés dans le confort d'une jouissance à laquelle nous nous sommes laissés aller, oubliant le contenu subversif de la psychanalyse, ce qui nous a laissés dans l'incapacité de produire un acte qui provoque l'émergence du sujet, là où il serait ému par la question surprenante de la souffrance.

Peut-être à cause de cela, il nous semble parfois très difficile de renouveler en psychanalyse par une avancée qui, comme dans un éclair — comme dit ADW— rompt avec la continuité de l'inertie de la vie, et, en surprenant, dépasse le seuil de ce que nous savons déjà.

Je me pose la question : Pourquoi nous, les analystes, avons perdu l'effet pestiféré, que F et Lacan ont transmis avec leur enseignement ?

Qu'est-ce qui a pu se passer qui nous a égaré et, par une sorte de léthargie, nous avons atténué la force de vérité qui constitue la psychanalyse.

La psychanalyse s'est maintenue pendant plus d'un siècle en sachant déchiffrer le malaise et la douleur d'exister, et au possible, trouver des voies de sortie.

S. Freud postule que le psychanalyste, comme "le peintre, doit être disposé, dans la rigueur de l'hiver, à brûler les meubles de son salon dans la cheminée, afin de réchauffer sa modèlè et

pouvoir ainsi continuer son œuvre".

Il exhorte les analystes de se dégager des jouissances que nous apportent le confort et l'éthique des biens, et de soutenir le désir qui les lie à la psychanalyse. L'analyste, avec son acte, doit défendre une politique et suivre une direction qui implique une restriction de la jouissance dans une éthique du désir qui concerne aussi la castration.

Lacan nous a demandé d'atteindre à l'horizon, la subjectivité de notre époque et nous pose la question suivante : "Comment pourrait-il faire de son être l'axe de tant de vies, celui qui ne sait rien de la dialectique qui l'engage avec elles-mêmes, dans un mouvement symbolique". Il prescrit ainsi une direction qui, en nouant extension et intension, engage l'analyse dans une pratique et dans les affaires qui touchent son époque.

Pour finir je pose ces interrogations : quel obstacle empêche les Commissions locales et régionales ou la Commission Générale de Convergence de pouvoir nommer et se résoudre sur des affaires qui circulent dans la ville, en produisant un écrasement subjectif, par exemple, sur la médicalisation sur tout souffrance psychique.

Ces problèmes n'ont pas été travaillés dans les dispositifs de Convergence.

Il est difficile d'évaluer les incidences et les répercussions de cette absence au sein de notre pratique.

Discussion du texte de Grupo de Psicoanálisis de Tucumán

Luc Diaz

Faire le pari, non pas de la fermeture des interrogations, mais de leur ouverture.

Dans son texte « La política, y la política del Psicoanálisis » écrit pour ce colloque, Alfredo Ygel, du Grupo de Psicoanálisis de Tucumán, se pose et nous pose plusieurs questions sur les rapports entre politique et analyse freudienne. En cela, il est bien en accord avec son pari, qui est aussi celui de l'analyse, à savoir celui, précise-t-il, « non pas de la fermeture des interrogations, mais de leur ouverture. »¹

Il peut par-là opposer politique et analyse : la première « conduit à mobiliser instamment le "faire", à fermer le conflit, à suturer la fente » remarque-t-il, alors que la seconde « ouvre un débat, introduit l'interrogation, accepte l'impossible, le pas-tout. » « Il s'agit », affirme-t-il, « de défendre un lien social différent de la jouissance et de l'exaction de l'Autre. » Il peut ainsi situer l'analyse « aux antipodes de la politique ».

Mais ne dit-on pas en français que les extrêmes finiraient souvent par se rejoindre ? Nous y reviendrons, il me semble, en conclusion.

Pour s'autoriser, et nous autoriser à nous situer par rapport à la politique, qui, définit-il, « est le moyen d'administrer la jouissance et les corps », Alfredo Ygel reprend la réponse de Freud à Albert Einstein en 1932. « Sans décoller de sa place et de sa fonction d'analyste », souligne Alfredo Ygel, Freud y considère qu'il « est possible pour la psychanalyse d'analyser et d'interpréter les problèmes de la politique », et « propose que tout ce qui donne de l'impulsion à l'évolution culturelle œuvre contre la guerre ».

Après ce rappel historique, et « si, à chaque époque, correspond une politique », comme il le souligne, l'auteur nous pose une première question sur notre actualité, où la politique est désormais celle d'un discours capitaliste global. À la suite du Lacan du 6 janvier 1972, il le définit par la forclusion, le rejet, de la castration, dans une « une promesse de Bonheur pour la majorité, [...] la satisfaction pour tous, pour tous

les corps », où « ce qui reste promu, c'est la jouissance. »

Le discours capitaliste a ainsi, observe-t-il, « chargé la science, qui lui est redevable, de produire des objets aptes pour la consommation », tel le DSM V, « dans une tentative d'évaluation et de contrôle total », où elle « essaye de convertir les individus en numéros, de transformer les sujets en objets sur marché, dans lequel chacun a une valeur individuelle, et non pas singulière », et par là « d'effacer la marque singulière de la souffrance, avec le rejet de l'inconscient qui lui est inhérent. »

Vient alors la seconde question qui concerne, dans ces conditions, la politique même de la psychanalyse.

Après avoir rappelé que cette dernière doit continuer de promouvoir « l'installation d'une position interrogative qui puisse contrecarrer les savoirs totalisants et homogénéisants », Alfredo Ygel appelle de ses vœux la poursuite de « dénonciations publiques comme celles produites par la Commission de lien général de Convergencia, ou des institutions psychanalytiques membres, contre les modèles de classifications uniques », ainsi que de « journées de travail, au cours desquelles se sont produits des échanges théoriques et cliniques en relation avec les politiques d'évaluation et de contrôle ».

Mais il remarque fort justement que l'essentiel demeure, je le cite, « l'expérience unique et singulière de chaque cure, [...] lieu où les analystes soutiennent une politique qui s'oppose aux discours totalisants », en situant « une interrogation face à un savoir qui reste énigmatique ».

« La politique de la psychanalyse s'articule tant dans l'intension que dans l'extension », écrit-il tout aussi pertinemment. Ainsi, « un sujet [...], lors d'un travail d'analyse, [...] se fait responsable de son inconscient, mais à la fin, lorsqu'il produit un psychanalyste, il se fait responsable de la psychanalyse et de la place qu'elle prend dans le monde. » Alfredo Ygel y voit, dans un lien qui ne me paraît pas aussi clair, « une raison d'être aux institutions psychanalytiques en déterminant une politique du lien entre analystes ».

Au nom de quoi, voire pire au nom de qui, les associations s'arrogeraient-elles le droit

¹ Toutes les citations sont extraites du texte « La política, y la política del Psicoanálisis » d'Alfredo Ygel, Grupo de Psicoanálisis de Tucumán, pour le colloque de Convergencia, Paris, 1^{er} et 2 juin 2013.

de déterminer une telle politique ? Nous verrons en conclusion combien il leur est déjà difficile de s'accorder, tâche qui leur incombe, sur celle du lien qui les réunit, dans l'effroi de s'y retrouver unies. De là à s'occuper de celui entre les analystes eux-mêmes, il y a un pas qu'il me semble, nous ne devons pas franchir.

L'analysant qui passe d'un divan à un fauteuil, est-il obligé de devenir membre d'une association pour s'en autoriser, et situer ainsi « sa place et sa position dans la société » ? Je ne le pense pas. En France, Michèle Montrelay est un des plus beaux exemples, que je connaisse, d'une analysante passante dans un fauteuil, et qui, bien que non membre d'une association, prend toute sa place dans le débat public.

De même je ne trouve rien à redire à celle ou celui, qui, partageant cependant sa clinique avec quelques autres, reste dans l'anonymat de son fauteuil et ne s'affilie à aucune association. En étant le moins malhonnête possible, je dois reconnaître, que c'est bien, aussi, un reste d'ego, qui m'a fait devenir membre de l'une d'entre elles, dans l'illusion mortifère d'y trouver et protection et reconnaissance, voire pire si affinités.

Enfin, avant-dernière question que ce texte ouvre, avec toute la pertinence et l'honnêteté intellectuelle, qui le définissent : « Pourquoi nous, les analystes, avons[-nous] perdu l'effet pestiféré, que Freud et Lacan ont transmis avec leur enseignement ? »

« Si le discours de la psychanalyse a reculé, [...], cela est dû », souligne-t-il, « non seulement à la structure de la subjectivité actuelle de la culture, plus portée à l'immédiateté des jouissances, mais aussi à nous-mêmes, analystes. Nous nous sommes prélassés dans le confort d'une jouissance [...], oubliant le contenu subversif de la psychanalyse ». Il note par ailleurs la difficulté de renouvellement en psychanalyse, dont les avancées ne peuvent « comme dans un éclair », que rompre « avec la continuité de l'inertie de la vie », et, par la surprise, dépasser « le seuil de ce que nous savons déjà. »

Brusque éclair...

Brusque éclair, bien avant que le tonnerre ne gronde...

Bien avant que le chant ne s'élève...

Bien avant que les mots ne se comprennent.

Je dois déclarer pour conclure combien j'ai pris plaisir et intérêts à la lecture de cette traduction. J'ai trouvé le texte d'Alfredo Ygel, clair, précis et pertinent. Je finirai cependant par deux petits bémols mon concert de louanges.

Primo, il me semble en effet qu'une question n'y a pas été ouverte : celle de la politique à l'intérieur même du Grupo de Psicoanálisis de Tucumán.

Secundo, parmi celles qui y ont été ouvertes, même si le pari reste de les laisser ainsi, j'aurais bien aimé qu'il nous donne quelques-unes de ses hypothèses sur celle qui conclut son propos. Il nous interpelle en ces termes : « quel obstacle empêche les Commissions locales et régionales ou la Commission Générale de Convergencia de pouvoir nommer et se résoudre sur des affaires qui circulent dans la ville ? »

Je peux comprendre la formulation de cette interrogation dans le sens où il n'y aurait aucun obstacle. Cependant, il remarque tout de suite, je le cite, que « ces problèmes n'ont pas été travaillés dans les dispositifs de Convergencia », et qu'il est donc « difficile d'évaluer les incidences et les répercussions de cette absence au sein de notre pratique. » Il existerait donc bel et bien un ou des obstacles, et je nous demande à quoi ils tiennent ?

Je proposerais deux débuts de réponses. Il y en aurait certainement d'autres. La première serait d'ordre théorico-clinique, quant à la question du *pastout* lacanien : Convergencia ne pourrait pas, ne devrait pas faire tout. Il me semble qu'elle servirait cependant d'écran de fumée à la seconde, qui serait, elle, franchement politique, ou plutôt économique puisqu'il s'agirait de narcissisme, celui des différentes associations qui participent à Convergencia, et celui sous-jacent des membres de celles-ci, où chacun prétendrait conserver son pré carré et refuserait d'abandonner quelque bout de son illusoire et mortifère souveraineté.

Quelles propositions pourrions-nous faire pour travailler ces questions ? Nous touchons là, peut-être, à l'impossible.

Mais après tout, désarmé du sinthome (du saint homme) Lacan, Alfredo Ygel n'affirmerait-il pas que « la psychanalyse s'occupe de l'impossible, de ce qui ne marche pas, du résidu, du Réel, et [que] ceci, c'est sa politique » ?

Texte de APPOA « L'a politique du désir »

Commentaire de l'argument du colloque, (Proposé par F. Nathan-Murat pour *Dimensions de la psychanalyse*)

(En italique : l'argument du colloque)

« Dans le climat politique actuel, où le gouvernement traite l'Alzheimer à coup de Médiateur, confie l'autisme aux neuro-cognitivistes et instaure la contrainte biochimique en ambulatoire, comment se situent les associations lacaniennes membres de Convergencia sur ces questions politiques ? »

Par rapport à cette question sur la position des institutions lacaniennes et, plus largement, sur le mouvement Convergencia, il faut penser aux spécificités de chaque région et de chaque pays. La question est fondamentalement basée sur les situations française et européenne et suppose un scénario international. Nous devons nous interroger sur les articulations – les rapprochements et les différences – qui s'établissent dans chaque lieu. Au Brésil, par exemple, ce sont majoritairement des psychologues qui ont une formation de psychanalystes lacaniens, et non des psychiatres. En outre, cela fait un peu plus de 20 ans que l'État a commencé à embaucher massivement des psychologues (beaucoup ont une formation psychanalytique). Nous pouvons penser aux nombreuses initiatives prises pour faire face aux problèmes soulevés.

« Comment et en quoi le discours analytique leur paraît-il, ou non, politique? Comment conçoivent-elles l'incidence politique de leurs orientations cliniques, de leurs options théoriques? La conçoivent-elle ? »

Depuis sa fondation, l'Association Psychanalytique de Porto Alegre (APPOA) travaille avec le quotidien de la polis, considérée ici dans sa définition la plus large, qui associe culture et politique. Il est écrit dans l'acte de fondation qu'un psychanalyste doit, dans sa formation, « être informé et mis en cause ». Par conséquent, la subjectivité est directement liée à l'Autre dans toutes ses dimensions (réel, symbolique et imaginaire).

Estiment-elles nécessaire un statut de la psychanalyse ?

La question n'est pas claire. À quel statut se réfère-t-on ?

Estiment-elles qu'un diplôme universitaire soit nécessaire à sa pratique ?

Actuellement, les institutions lacaniennes sont les seules institutions psychanalytiques qui soutiennent l'héritage d'une psychanalyse laïque. Néanmoins, il faudrait vérifier le type d'accès à la formation dans chaque pays.

« Comment la question politique s'est-elle posée, lors de leur fondation, au cours de leur histoire ou à l'occasion de leur dissolution, de leur scission ? »

Cf. commentaire 2. L'APPOA a été fondée à partir de la dissolution des groupes et institutions psychanalytiques qui préexistaient dans notre ville. Il ne s'agit pas d'une fédération de groupes, d'où la possibilité d'un pari politique de circulation transférentielle et de désir d'une nouvelle expérience par rapport à la politique de la psychanalyse.

Il y a quelques années, nous avons créé l'Institut APPOA – clinique, recherche et intervention sociale. Ses axes de travail tiennent compte des différentes situations dans lesquelles les psychanalystes sont amenés à répondre.

« Et puisque dans le discours analytique le savoir tient la place de la vérité, la question de la lisibilité de la structure des discours politiques, dans les effets de langage qu'on nous sert, est-elle ou non, dans l'ordre de leurs préoccupations ? »

Il est vrai que Freud parle de l'impossibilité de ces deux pratiques (cf. prochain paragraphe). Toutefois, il serait important de distinguer la conception lacanienne du discours (Lacan en a proposé quatre plus un, celui du capitalisme, peu abordé), le discours politique en général et sa lisibilité. Partant de là, nous pensons qu'une structure du discours sous-tend le lien social et les différentes articulations et effets sur la polis. Nous savons également que la rotation des discours dépend du

transfert, et que c'est grâce à la spécificité de sa lecture que la psychanalyse peut contribuer.

« Comment conçoivent-elles, si elles en conçoivent, les analogies de structure et les homologues de fonction, dans l'art de ces deux pratiques, qui relèvent des sciences dites humaines et dont Freud dit leur acte intenable ? »

Cf. commentaire précédent. Il faudrait expliquer davantage les « analogies de structures et les homologues de fonction ». Comment définissons-nous la structure du discours politique ? Considérons-nous qu'une analogie avec le discours du psychanalyste tel que formulé par Lacan est possible ? Quatre positions : agent, autre, production et vérité, et quatre éléments qui occupent ces positions : a, \$, S1, S2.

Comment conçoivent-elles la visée de la cure ? Comment conçoivent-elles la visée de la politique ? Y entendent-elles une levée de la méprise du sujet supposé savoir ? En attendent-elles la destitution de tout Autre, qu'on voudrait faire consister dans un ordre de discours ?

Visée de l'analyse – fin d'analyse, fin de chaque analyse. Ce qui ne signifie pas nécessairement la fin de la psychanalyse comme un discours qui rend possible des actes analytiques. La disparition de la psychanalyse est un risque encouru. Mais notre pari est le suivant : soutenir une psychanalyse en accord avec l'aphorisme « l'inconscient est le discours de l'Autre », ou même « l'inconscient, c'est la politique ». Dans le cas contraire, une pratique qui se dit psychanalytique sera une pratique vide, morte parce que vidée de ses fondements.

Une observation supplémentaire sur la question « Y entendent-elles une levée de la méprise... » : De qui s'agit-il ? Des institutions, des positions homologues ou hétérogènes entre visée politique et visée de la cure ? Il faudrait préciser afin que la question sur la destitution de l'Autre ne se transforme pas en une sorte de fondamentalisme.

L'idée serait que les intervenants rapportent les modalités propres à leurs associations sur ces questions, au-delà de leur point de vue qui n'en sera pas moins singulier, puisque l'on ne saurait croire à un discours institutionnel.

**« Un sous-fifre sera toujours un sous-fifre ! » -
Topiques pour une approche de l'inhibition à partir de l'actualité de la
clinique psychanalytique¹**

Robson de Freitas Pereira

Depuis quelque temps, nous nous interrogeons sur les articulations entre le sujet et ses références, et plus particulièrement celles qui organisent le champ de l'Autre, à partir des affirmations suivantes de Lacan : « l'inconscient, c'est le discours de l'Autre », ou encore « l'inconscient, c'est la politique ». L'inhibition est un concept freudien qui est surtout développé dans *Inhibition, symptôme et angoisse*. Globalement, Freud nous parle de l'inhibition des fonctions du moi, aussi bien du point de vue des fonctions organiques, locomotrices ou alimentaires, que des fonctions relatives au travail et à la sexualité. Autrement dit, il donne un statut symbolique à ces fonctions dont la caractéristique essentielle est l'investissement excessif de libido.

Nous souhaitons ici mettre l'accent sur un aspect très commun et, d'une certaine manière, usuel dans la clinique quotidienne : un grand nombre de personnes est inhibé et se sent dans l'incapacité de jouir d'une condition donnée. Cette inhibition survient malgré l'existence des conditions nécessaires à l'exercice d'une fonction, à l'usufruit ou à la jouissance d'un objet ou d'une situation donnés.

À titre d'exemple, le rapport aux objets de consommation. On a l'habitude de parler de l'anxiété, de la compulsion et de l'excès de consommation provoqués par la prépondérance de l'objet dans notre culture et par les effets du discours de la science. C'est vrai. Cependant, il existe une partie de la population qui se sent empêchée de consommer certains objets, de fréquenter certains lieux ou même de disposer des biens culturels, du patrimoine culturel de sa *polis*, et ce indépendamment des ressources financières. Cette condition subjective peut aller jusqu'à avoir valeur de symptôme pour certains. L'exclusion ne se manifeste pas seulement à travers les conditions socio-économiques, elle s'actualise aussi dans le quotidien du sujet.

Lacan affirmait que l'inconscient est notre seul patrimoine de savoir. Pour nous, psychanalystes, il s'agit d'une question complexe : elle met en jeu la manière dont nous allons interroger les relations entre un sujet et sa filiation (dans ce contexte, nous pouvons situer les nouvelles formes assumées par le symptôme) – par filiation, il faut entendre à la fois le cadre familial et le groupe social dans lequel il est inséré. En ce qui concerne ce groupe social, il est envisagé comme l'effet des conditions économiques, religieuses, socioculturelles et autres qui déterminent la trajectoire d'une personne. En somme, les différentes modalités utilisées par le sujet pour caractériser sa relation particulière avec le signifiant, la façon dont il modalise et fait le lien de son rapport à l'Autre, en tenant compte des dimensions (dit-mansions) du réel, de l'imaginaire et du symbolique.

Des drogues à la relativisation d'un père

Pour aller de l'avant dans notre réflexion, nous allons utiliser l'extrait d'un récit clinique. C'est d'ailleurs à ce cas clinique que fait référence le titre « un sous-fifre sera toujours un sous-fifre ». Il s'agit d'un sujet dont le grand-père était *papeleiro*, c'est-à-dire ramasseur de vieux papiers dans le but de les revendre. Son père a réussi à devenir fonctionnaire, d'abord tout en bas de la hiérarchie (comme les employés aux services de nettoyage, par exemple), puis chauffeur. Pour sa part, le sujet a été garçon de bureau et opérateur de saisie avant d'entrer à l'université pour y suivre une formation en informatique, l'une des branches les plus avancées dans le marché du travail actuel.

S'il était resté prisonnier de son récit initial, c'est-à-dire les plaintes par rapport au lieu paternel et la rivalité vis-à-vis de ce père qui lui montrait clairement combien son père ne soutenait pas un lieu, il n'y aurait pas eu la possibilité de rompre avec un lieu social détermi-

né. Dans sa famille, il était établi que personne ne pourrait aller jusqu'au bout de l'enseignement secondaire et entrer à l'université. Il y avait dans son histoire un déterminisme qui le poussait à rompre avec la tradition et, en même temps, le maintenait et insistait pour qu'il reprenne son insertion dans la destinée familiale.

Une sortie est d'abord possible grâce à un amour, à la reconnaissance d'un amour. Un amour du père, si l'on peut dire. Un sujet se réclame du père en tant que porteur et transmetteur d'un nom. Néanmoins il se réclame aussi d'une série d'autres éléments signifiants qui serviront par la suite de base aux références, ou au désir. C'est le cas d'un amour de la musique, identifiée dans la trajectoire d'un frère qui a essayé sans succès de devenir musicien professionnel mais qui, pendant un temps, a été sa référence ; ce frère est parti tenter sa chance à l'étranger et a finalement travaillé comme ouvrier dans une usine de fabrication de disques compacts (CD).

C'est le cas, dernièrement, de la réévaluation de la religiosité du grand-père, qui l'obligeait à aller à l'église protestante/adventiste et à se sentir coupable en présence de mauvaises pensées. Ou encore de ce qui a fait symptôme et l'a conduit en analyse : un goût/une attirance pour les drogues qui a débuté à l'adolescence et commencé à causer du tort à sa trajectoire scolaire et professionnelle. Après la consommation de marijuana et de petites transactions avec ses copains, il s'est mis à consommer, à une plus petite échelle, de la cocaïne.

Dans son discours, il peut réinitier le récit de son histoire en partant des plaintes, des blessures occasionnées par l'abandon de son père – ses parents se sont séparés quand il avait 6 ans. Des plaintes aussi vis-à-vis des promesses non tenues. Toutefois, il ne parvient pas à défendre les rares souvenirs de présence du père, toujours présenté par sa mère et par son frère comme un type violent et insensible.

Pendant son analyse, il a réussi à parler de ses rapports avec les femmes, toujours mariées, fiancées ou engagées, et du fait qu'il finissait par tisser des liens d'amitié avec leur mari ou compagnon. C'est d'ailleurs de cela qu'il a parlé en premier.

Croire et simultanément questionner ces histoires lui a permis de pouvoir raconter, inventer son histoire dans la mesure où il se recon-

naissait et trouvait étrange son propre récit. Il a ainsi été possible d'établir un autre sens pour ce qui avait perdu son sens premier ou, du moins, avait été vidé de ce poids que l'on a coutume d'appeler la castration imaginaire.

La teneur initiale des plaintes a changé – ce qui ne signifie pas que son père ait changé. Dernièrement, il l'a invité à lui rendre visite (il habite dans une autre ville) pour qu'ils sortent ensemble afin de commémorer son anniversaire. Mais quand il est arrivé chez lui, celui-ci ne voulait plus sortir. Il a prétexté être très fatigué, « oubliant » qu'ils devaient sortir pour fêter l'anniversaire du garçon.

Au cours de son récit, une phrase paternelle importante est apparue : « un sous-fifre sera toujours un sous-fifre ». Il s'agit d'une expression régionale qui signifie que celui qui « naît » en bas de l'échelle ne deviendra jamais patron. En dépit d'efforts, de possibilité d'accès aux objets ou de changement de classe sociale, le destin de chacun est tracé et limité. Il est nécessaire de ne pas l'oublier et de ne pas laisser la vanité infliger un châtement terrible.

Quand il se remémore cette phrase et sa valeur, le sujet l'interprète comme une tentative du père de se protéger de la dérive, de la perte des racines. Car cette phrase était prononcée chaque fois qu'il conquérait quelque chose, que ce soit un meilleur emploi ou une voiture neuve.

On a l'habitude de dire que l'un des effets de notre actualité est de déclencher la crise des références familiales de l'individu. Une conséquence de l'individualisme moderne, avec le déclin de l'autorité symbolique paternelle et de la formation familiale traditionnelle. Lacan a évoqué ce sujet dès 1938, de même que des historiens et anthropologues renommés (par exemple, Décio Freitas ici au sud du Brésil, et sur le plan international, Eric Hobsbawm ou encore Louis Dumont).

Dans la thématique qui nous intéresse ici, le sujet qui « gravit les échelons » se détache de sa famille d'origine, est déraciné et en même temps mal à l'aise dans sa nouvelle position. Il a investi dans ses études et son travail pour obtenir d'autres conditions de vie. Mais au bout de quelques temps, il se rend compte que cet investissement ne lui fournit aucune garantie de valeur permanente et qu'en plus il ne se reconnaît plus dans son milieu culturel d'origine.

Il est angoissé quand il rencontre de vieux amis du temps de son adolescence et qu'il ne s'identifie pas à eux. À vrai dire, il identifie ce qui aurait pu se passer s'il était resté au même endroit. La phrase paternelle pourrait donc être perçue comme une défense et un avertissement ; autrement dit, une critique et un soutien de la position paternelle.

À ce stade de notre travail, nous pouvons formuler quelques observations sur le changement de position en matière de filiation. À un moment donné, c'est le fils qui reconnaît avoir eu un père. Il récupérera cette dimension symbolique et cessera de se soucier de ses idiosyncrasies personnelles. C'est précisément la défaillance de l'exercice de cette fonction qui permet au fils de trouver un lieu, de rencontrer des signifiants qui rendent possibles un lieu différent de celui caractérisé par la symptomatologie. L'une des fonctions d'une analyse est que les signifiants doivent être inventés/rencontrés – cf. la position de S2 à la place de la vérité et S1 à la place de la production dans le discours de l'analyste.

Rappelons-nous le film *Central do Brasil* (dont nous avons discuté l'an dernier à Lyon). La toupie de l'enfant Josué peut être prise comme un signifiant paternel, l'un des rares à pouvoir être valorisés. Le travail de menuisier. C'est le fils qui part en quête d'un père. Il aide à transformer ses compagnons de voyage et est reconnu par ses frères et sœurs comme appartenant à cette généalogie familiale.

Pour finaliser – sans pour autant épuiser toutes les questions –, nous aimerions faire une autre observation en trois temps :

1/ Nous avons essayé de mentionner rapidement la fonction de la consommation en tant qu'élément structurant de notre culture actuelle, et montré que l'impératif de jouissance auquel est soumis le sujet contemporain implique simultanément des positions voraces (compulsives) et inhibées. Pour ce faire, nous sommes parti de l'approche lacanienne des concepts freudiens d'inhibition, symptôme et angoisse articulés aux trois dimensions qui structurent le sujet : réel, symbolique et imaginaire ; l'inhibition étant le recouvrement (ombrage) du symbolique par l'imaginaire.

2/ Il nous semble opportun de rappeler que cela requiert une prédisposition de l'analyste au lieu de l'écoute. Il est soumis aux

mêmes impératifs, d'où l'urgence d'une possibilité de prise de position pour ne pas pactiser avec la culpabilité et encore moins avec la paranoïa narcissique en vigueur (le narcissisme des petites différences couvre ici son actualité). Le psychanalyste n'est pas victime du discours politico-social hégémonique.

3/ Ne pas idéaliser à l'excès la clinique est peut-être une des possibilités d'écoute et de nomination des nouveaux dédoublements du symptôme. Croire que nous connaissons les destinées que doivent suivre les « défavorisés » ou « exclus » n'est rien d'autre que l'une des promesses de jouissance qui nous est offerte.

Discussion des textes d'APPOA

Lucia Ibañez Marquez

Je commence par souligner que vous nous avez adressé deux textes : dans le premier, vous répondez aux différentes questions posées par l'argument à ce colloque en vous référant aux principes qui ont fait lien de fondation pour vous à APPOA. Puis, vous proposez un texte clinique, c'est à dire une élaboration à partir de la pratique d'analyste signé par Robson de Freitas Pereira.

Cette modalité de réponse par ces deux textes implique d'une part le projet institutionnel, puis de l'autre la clinique psychanalytique, deux lieux tenus par le fil du politique. Un lieu impliquant l'autre, celui de la pratique de la cure et celui de la pratique associative. Je très vite mis en parallèle ces deux textes en les considérant constituants d'une même réponse. Et c'est donc ce que j'ai lu entre les deux dont je voudrais parler. D'autant que *l'entre*, m'a renvoyé aussi à l'entre langues et à l'exercice auquel je me prête aujourd'hui en passant d'une langue à l'autre, reconnaissant que ce qui se perd où ce qui se crée dans ce passage, vous serez mieux placés que moi pour l'entendre.

Du premier texte sur le lien associatif je dégage deux points :

- « Il est écrit dans l'acte de fondation qu'un psychanalyste doit, dans sa formation, «être informé et mis en cause». La langue française donne ouverture à l'équivoque de cette phrase du « *mis en cause* », qui peut faire référence au questionnement, *être mis en question* ; mais qui peut aussi bien renvoyer à la possibilité à prendre par l'analyste, pour « *causer de sa pratique* » en s'adressant à quelques autres dans le lieu associatif.

- Puis : « ...notre pari est le suivant : soutenir une psychanalyse en accord avec l'aphorisme « l'inconscient est le discours de l'Autre » ou « l'inconscient, c'est la politique ».

Le deuxième texte est organisé autour d'une situation clinique que je ne vais pas reprendre en détail mais juste pour souligner le questionnement que sa lecture m'a évoqué.

Le texte clinique « Un sous-fifre sera toujours un sous-fifre » pose la problématique dans laquelle se trouvent certaines personnes, à savoir l'incapacité à jouir d'une condition sociale ou culturelle indépendante de leur situation finan-

cière. Autrement dit la situation où cette exclusion peut avoir valeur de symptôme.

Plus précisément dans le texte : un homme se débrouille, fait ce qu'il faut pour échapper à la lignée sociale dans laquelle sa condition aurait pu le retenir. Fils de « papeleiro », ramasseur de papiers, « cartonero », il a travaillé dur pour parvenir aller jusqu'à l'université et trouver un travail qui l'a sorti du milieu auquel il était prédestiné.

Le problème c'est qu'une fois qu'il a gravité les échelons, il n'est pas bien ni dans sa nouvelle situation ni dans l'ancienne. Angoissé lorsqu'il voit ses anciens amis et incapable de jouir de ce que sa nouvelle situation sociale pourrait lui permettre.

« Au cours de son récit, une phrase paternelle importante est apparue : *un sous-fifre sera toujours un sous-fifre*. Il s'agit d'une expression régionale qui signifie que celui qui naît en bas de l'échelle ne deviendra jamais patron »¹.

La question soulevée par cette cure m'a fait penser à celle que Radmila Zigouris s'est posée avec Me Victoire, son analysante femme de ménage qu'elle nommera dans son article *l'analysante-analyste sacrifiée*.² Arrivant à la fin de la cure, l'analyste avait entendu le désir d'analyste de l'analysante et de plus lui avait trouvé des tas de qualités notamment d'écoute et d'analyse qui aurait pu faire d'elle une analyste. D'où sa question : pourquoi Me Victoire n'est-elle pas devenue analyste ? pourquoi alors, écrit-elle, n'ai-je pu entendre son désir de devenir analyste ? En d'autres termes : « bien que l'ayant entendu, je n'ai pas pu en être l'analyste et le faire émerger dans l'acte analytique ».

Et plus loin : « Qu'est ce qui rendait impossible « l'accession » de Madame Victoire à la pratique analytique ? Je pense que c'était le seul fait que Madame Victoire était femme de ménage ».

L'impossible accession, pour Me Victoire était le signifiant « *femme de ménage* » mais du côté de l'analyste : « *femme de ménage* » l'avait renvoyé à sa propre résistance, c'est bien pourquoi elle a pu en parler après.

Je reviens maintenant à la conclusion du questionnement clinique exposé par Robson où il interpelle la possibilité d'écoute de l'analyste :

¹ Dans le texte de Robson de Freitas Pereira.

² Début, fin et limites d'une analys(t)e sacrifiée.

« Croire que nous connaissons les destinées que doivent suivre les « défavorisés » ou « exclus » n'est rien d'autre que l'une des promesses de jouissance qui nous est offerte ».

Cette réflexion qui fait question pointe une des difficultés majeures de la pratique de l'analyse : celle de l'analyse des résistances.

En lisant cette phrase : « *Croire que nous connaissons* » j'ai très vite entendu : n'oublions pas que nous ne finissons pas avec « *l'analyse des résistances* », que chaque cure amène les siens et que le refoulé reste actif.

Situer les aprioris du savoir du côté de la croyance m'avez interpellée assez pour que j'aie cherché la traduction à l'espagnol. Voilà que le verbe choisi par le traducteur a été : « *hallar* » qui ne va pas bien dans la phrase en espagnol mais qui m'a fait penser, certes en consentant à un certain forçage dans le passage d'une langue à l'autre, à un autre verbe qui me paraît plus proche de l'analyse de la résistance. Le verbe *hallar* renvoie à la *découverte* et je me suis permis dès lors avec l'aide de la traduction, de reprendre les choses pour dire, que dans la cure, il est plutôt

question de découvrir un savoir qui ne se savait pas, voir d'un *savoir inventé*, mais que cela implique l'analyse, et donc le franchissement de la résistance au lieu du transfert.

Je peux revenir maintenant au principe collectif qui a fait lien de fondation pour APPOA et qui prend un sens fort avec l'éclairage proposé par la question de la résistance. Nous sommes tous des boiteux. Mais, par le trajet de l'analyse nous sommes sensés être avertis des failles ou des boiteries en cours... *Boiter n'est pas pêcher*, a dit l'autre. Sauf que cela n'est pas statique et qu'on peut être amené à négliger la faille, voir à l'oublier et donc à se prendre par le boiteux qui marche droit, c'est-à-dire à créer des résistances à nos failles et à ce que l'on sait d'elles.

Ceci est une manière autre de reprendre l'aphorisme « l'inconscient, c'est la politique » et souligner ainsi que la politique dans la cure est indissociable de la dimension subversive de la parole du sujet. Et de toute évidence, cela concerne tout projet institutionnel entre analystes.

A

l

f

r

e

d

o

Y

g

e

l

-

J

u

n

i

o

Bloc-notes

*Le prochain **Courrier** sera fait par*

Claire colombier

A partir du 2 septembre 2013,

*Vous pourrez envoyer tout ce qui concerne le courrier à :
claire.colombier@dbmail.com*

*Dominique Levaguerèse : nouvelle adresse mail :
Françoise et Sean Wilder, Guy Ciblac, Jérôme Galien
ont changé d'adresses postales*

*Le **Courrier des CCAF** paraîtra après chacun de
nos temps institutionnels – (Assemblées générales
ou journées). Dans l'intervalle, informations et
autres vous parviendront par newsletter.*

MS

Annuaire des membres de l'Association

Juillet 2013

Mme ABECASSIS Geneviève

1469, rue de Las Sorbes Bât. A 34070 Montpellier
Tél. : 04 67 45 49 26
Tél. Mobile : 06 82 58 45 36
E-mail : abecassis.genevieve@numericable.fr

Mme ALLIER Danielle

Prof. : 223 C, rue du Triolet., 34090 Montpellier
Tél. : 04 67 61 17 85
E-mail : d.allier@wanadoo.fr

M. AMESTOY Christophe

Prof. : 35, rue Debelleyne
75003 Paris
tel. : 01 42 78 31 84
Privé : 18, rue des Renouillères Saint Denis 93200
Tél. : 01 42 43 63 70
E-mail : jc.amestoy@cegetel.net

M. BARTHELEMI Michel

Prof. : 22, rue de l'Argenterie, 34000 Montpellier
Tél. prof. : 04 67 60 83 34
Tel privé : 04 67 60 98 91
Fax : 04 37 60 74 03
Tél. mobile : 06 20 61 67 15
E-mail : barthelemi.michel@wanadoo.fr

Mme BONNEFOY Yvette

48, rue de la Glacière, Bal 03 escalier E
75013 Paris
Tél. : 06 08 99 76 33
E-mail : bonnefoy.yvette@orange.fr

Mme CARRE Isabelle

Prof. : 45, chemin des Grenouilles 38700 La Tronche
Tél. : 04 76 18 22 30
Privé : Mas Montacol
Mas de la rue
38190 La combe de Lancey
Tél. : 06 13 04 65 03
E-mail : isabelledurand68@gmail.com

M. CHOUCHAN Pierre

15, rue du Champ du Four
78700 Conflans ST. Honorine
Tél : 06 07 85 20 24
E-mail : pchouchan@orange.fr

M. CIBLAC Guy

26 rue Dessalle Possel 34000 Montpellier
Tél. : 04 67 55 13 80
Tél. mobile : 06 08 40 00 32
E-mail : Ciblac.guy@wanadoo.fr

Mme COLLET Catherine

11, rue Georges Brassens 31200 Toulouse
tél. : 06 14 12 45 88
Prof : 10, rue de Metz -31000 Toulouse
E-mail : collet-aversenq@yahoo.fr

Mme COLOMBIER Claire

58, rue de Crimée 75019 Paris
Tél. prof. : 01 43 79 35 27
Mobile : 06 31 93 14 09
E-mail : claire.colombier@dbmail.com

M. DARCHY Jean Michel

Prof. : 2, rue N.D.des sept Douleurs
Résidence "Le bon pasteur" Bât. D 84000 Avignon
Tél. : 04 90 85 67 78
Privé. : 28, rue V. Vangogh 84 310 Morières les Avignon
Tél. : 04 90 31 12 26 - Fax : 04 90 33 51 50
Tél. mobile : 06 14 49 81 30
E-mail : jmdarchy@hotmail.fr

Mme DEFRANCE-LEMAJ Maryse

84, rue Carnot, 59200 Tourcoing
Tél. : 03 20 25 20 10
E-mail : defrance.maryse@orange.fr

Mme DELAPLACE Martine

Prof. : 58 bd. De Clichy, 75018 Paris
Tél. : 06 62 05 94 49
E-mail : martinedelaplace@gmail.com

M. DELOT Daniel

160. rue de l'Abbé Bonpain, 59800 Lille
Tél. : pof. : 07 60 43 01 02
Tél.privé : 03 20 31 04 27
Fax : 03 21 49 80 10
E-mail : ddelot@nordnet.fr

Mme DENECE Estelle

5, rue Campagne Première, 75014 Paris
Tél. prof. : 01 43 21 11 07
Tél. privé : 01 46 64 22 16
E-mail : estelledenece@aliceadsl.fr

Mme De ROUX Delphine

Prof. : Les Muses 24, rue de la cavalerie
34000 Montpellier
Tél. : 04 67 72 86 78
E-mail : delphine.deroux@club-internet.fr

M. DESROSIERES Pierre

26, rue des Écoles, 75005 Paris
Tél. prof. : 01 40 51 71 25
E-mail : pierre.desrosieres@laposte.net

M. DIAZ Luc

Le Castelnaud R1 – 23, avenue de la Galline
34170 Castelnaud le Lez
Tél. : 04 67 58 87 00
E-mail : luc.diaz@wanadoo.fr

M. DIDIER Éric

5, rue du Chevalier de la Barre, 75018 Paris
Tél. : 01 42 23 30 73
E-mail : lericdidier@yahoo.fr

M. DIDIERLAURENT Michel

Prof. : 17, rue des Minimes, 63000 Clermont-Ferrand
Tél. : 04 73 19 23 92 - Fax : 04 73 19 23 91
Privé. : 3, place Michel de l'Hospital, 63000 Clermont-Ferrand
Tél. : 04 73 91 18 88
E-mail : michel.didierlaurent@wanadoo.fr

Mme DIEBLER Marie

31, rue Guy Moquet, 75017 Paris
Tél. : 06 60 15 32 65
E-mail : marie.diebler@wanadoo.fr

Mme DUFRESNOY Isabelle

16, rue des Lices – 41000 Blois
Tél. : 02 54 58 82 56
Tél. mobile : 06 81 55 50 34
E-mail : isabelle.dufresnoy@gmail.com

Mme FRANCHISSEUR Marie-Françoise

Le Sévigné, 114, avenue de Royat, 63400 Chamalières Royat
Tél. : 04 73 35 88 28
E-mail : franchisseur@wanadoo.fr

M. GENIN Yves

22, rue de Bellechasse, 75007 Paris
Tél. : 01 47 05 28 59
E-mail : yv.genin@orange.fr

Mme HERAIL Claudine

25 bis avenue du jeu de Mail
34170 Castelnaud le Lez
Tél. : 04 67 03 38 09
E-mail : claudine.herail@club-internet.fr

M. HOLTZER Jean-Pierre

Prof. : Les Muses, 24, rue de la Cavalerie
34000 Montpellier
Tél. prof. : 04 67 70 63 21
Tél. : 06 78 30 98 34
E-mail : jean-pierre.holtzer@wanadoo.fr

Mme IBANEZ-MARQUEZ Lucia

Prof. : Palazzo Del Rialto 207, 8 rue des Consuls Port Ariane,
34970 Lattes
Tél. : 04 67 15 35 62
E-mail : lucia.ibanezm@free.fr

Mme JAEGER Anne

300, chemin de Barroux
84810 Aubignan
Tél. mobile : 06 09 59 07 63
E-mail : ajzepeda@wanadoo.fr

M. LADAS Costas

188 Bd Jean Mermoz, 94 550 Chevilly-Larue
Tél. prof. : 01 46 61 41 78
Mobile : 06 62 24 61 38
E-mail : c.ladas@orange.fr

Mme LALLIER-MOREAU Dominique

Prof. : DML Pôle de santé rural
Rue Grobois
53 110 Lassay les Châteaux
Tél. : 02 43 03 18 56
Privé : Résidence les Greniers de la Gâtinière
Appt. 10 – 15, bd De la Gâtinière
61 140 Bagnoles de l'Orne
Tél. : 02 33 38 07 99
Portable : 06 65 45 09 58
E-mail : LALLIER-MOREAU@wanadoo.fr

Mme LECLERCQ Françoise

548 rue de Ferin – 59500 Douai
Tél. : 03 27 87 75 26
Tél. mobile : 06 87 60 36 65
E-mail : f.leclercq@cegetel.net

M. LEHMANN Michel

4, rue Wilfrid Kilian
38000 Grenoble
Tél. prof. : 04 76 87 89 04
E-Mail : michel-lehmann@club-internet.fr

M. LEMESIC Peter

19, rue Jules Guesde 34080 Montpellier
Tel. : 04 67 41 48 96
Tél. mobile : 06 65 56 82 35
E-mail : lemesic.peter@orange.fr

Mme LESBATS -AIMEDIEU- Martine

29 ter, rue Colbert 13140 Miramas
Tél. : 09 71 50 10 42
Prof. : 04 90 50 14 97
Mobile : 06 63 13 28 60
E-mail : aimesieumartine@wanadoo.fr

Mme LE VAGUERESE Dominique,

2, rue Bourbon le Château, 75006 Paris.
Tél. : 01 43 54 89 20.
Mobile : 06 63 14 72 94
E-mail : levaguerese.dominique@gmail.com

Mme LIOUX Claude

17, Avenue d'Assas – entrée B
34000 Montpellier
Tél. prof. : 04 67 52 40 88
Mobile : 06 82 12 00 06
E-mail : claude.m.lioux@wanadoo.fr

M. MAÎTRE Albert

Prof. : 23, Bd du Maréchal Leclerc, 38000 Grenoble
Tél. et fax : 04 76 44 22 69
Priv. : 32, route de Saint-Nizier, 38070 Seyssinet
Tél. : 04 76 49 16 60
E-mail : albert.Maître@wanadoo.fr

Mme MARTIN-SAULNIER Janine

20, rue Miguel Mucio, 66000 Perpignan
Tél. : 04 68 55 15 01
E-mail : ja.ma@free.fr

M. MASCLEF Claude

104 Bd. P. Vaillant Couturier 59065 Auberchicourt
Tél. : 03 27 92 65 49
Fax : 03 27 94 09 52
Tél. mobile : 06 99 30 63 28
E-mail : cmasclef@hotmail.com

M. MINOIS Lionel

BP 127 11, Magenta, 98800 Nouméa
E-mail : cminois@offratel.com

Mme MOSSÉ Catherine

121, rue Fontgieve, 63000 Clermont-Ferrand
Tél. : 04 73 37 39 00
E-mail : cathmosse@free.fr

M. NASSIF Jacques

15 bis, rue Rousselet. 75007 Paris
Tél. : 01 43 06 86 21
Fax : 01 43 06 86 54
E-mail : lien@jacquesnassif.com
Doctor Ferran 24 7^o-1. 08034 Barcelone
Tél. : 93 204 33 18
Fax : 93 280 60 39

M. ODDOUX Christian

Prof. 1 : 26, rue Lemerrier, 75017 Paris
Tél. prof. 1 : 01 43 87 66 38
Tél. prof. 2 : 03 85 33 21 53
Privé : 2, rue de L'église, 71260 Lugny
Tel. priv. : 03 85 33 00 37
E-mail : christian.oddox@orange.fr
Site internet : www.oddox.net

M. PHÉSANS Bertrand

Prof. : 97, boulevard Arago 75014 Paris
Tél. : 01 45 87 21 31
Privé : 27, rue Des laitières 94300 Vincennes
Tél. : 01 48 08 09 42
E-mail : bphefans@teaser.fr

Mme PHILIPPOT Patricia

Prof. 53, rue de Chabrol 75010 Paris
Tél. : 06 60 14 28 59
Privé : 27, quai de l'Oise 75019 Paris
E-mail : patriciaphilippot@yahoo.fr

Mme RHEINBOLD Marie

37, rue Fontaines, 31300 Toulouse
Tél. : 05 61 42 53 60
Tél. mobile : 06 19 79 16 22
E-mail : marie.rheinbold@numericable.fr

Mme RIGOLLET Marie-Françoise

Prof. : 17, rue des Rosiers, 89100 Sens
Tél. prof. : 03 86 83 05 44
Privé : 16, rue du Général Leclerc – 89100 Sens
Tél. privé : 03 86 64 47 66
E-mail : mfrigolet@gmail.com

Mme ROOSEN Christine

Tél. : 01 45 59 33 78
E-mail : christineroosen@orange..fr

Mme SELLÈS-LAGORCE Yvette

Prof. : 36, rue Pétoniaud Dubos, 87100 Limoges
Tél. : 05 55 77 48 68
Privé. : 16, rue Pasteur, 87000 Limoges
Tél. et fax : 05 55 79 39 90
E-mail : yvette.selles@sfr.fr

Mme SKIERKOWSKI Michèle

Prof. : 223, rue du Triolet, Bât. C, 34090 Montpellier
Tél. : 04 67 52 22 33
Portable : 06 32 90 46 79
E-mail : michele.skierkowski@free.fr

M. VALLON Serge

106, Quai de Tounis, 31000 Toulouse
Tél. : 05 61 52 03 40
Fax : 05 61 33 10 63
E-mail : serge.vallon@numericable.fr
Vst.cemea@wanadoo.fr

Annuaire des correspondant(e)s de l'Association Juillet 2013

M. ALBISSON Gérard

41 rue Blomet 75015 Paris
01 45 67 28 39

Mme ANCELE Marie-Pierre

5 bis rue de Substantion apt 105
34000 Montpellier
Tel : 06 21 99 31 83
ancelemp@free.fr

Mme BEAULIEU Agnès

Prof : Le Savot et Les Blaches, 26170 Merindol-les-Oliviers
Tél. : 04 75 28 70 37
Tél. mobile : 06 67 79 64 41
E-mail : beaulieua@wanadoo.fr

M. BOURJAC Pascal

81, avenue des Minimes
31200 Toulouse

Mme BOENISCH-LESTRADE Marie-Claire

14, résidence du petit Breuil
86000 Poitiers

Mme BRIAL Claudine

17, rue du Mas de Magret
34430 st Jean de Védas

Mme COLOMBANI Margaret

116, rue du Château
75014 Paris
Tel. : 01 43 21 85 75
e-mail : margaret.colombani@wanadoo.fr

Mme COLLIN Nadine

18, rue Marie Curie 78990 Elancourt
Tel : 01 30 62 41 64
Tél. mobile : 06 07 38 06 41
E-mail : nadinecollin@aol.com

Mme DESLANDES Marie

48 rue Eugène Martin
94120 Fontenay sous-bois
Tèl. : 06 62 46 31 38
e-mail : deslandes.marie@bbos.fr

M. DEUTSCH Claude

9, rue des vierges Kerners 56640 Arzon
Tel. : 02 97 53 84 58
e-mail : deutschclaud@neuf.fr

M. EYGUESIER Pierre

Prof. : 32, rue d'Orsel, 75018 Paris
Tél. : 01 42 23 24 13
Privé : 80 rue Ménilmontant 75020 Paris
Tél. et fax : 01 42 59 76 38
E-mail : kliketi@libertysurf.fr
petitecapitale@aliceadsl.fr

M. GALIEN Jérôme

Villa d'Este -Apt. F43
41, rue d'Athènes 34000 Montpellier
Mobile :06 2253 89 08
E-mail : jerome.galien@laposte.net

Mme GARNIER-DUPRE Jacqueline

3, rue de l'école de médecine
34000 Montpellier

M HAN-LU Victor

150 rue de Belleville 75020 Paris
E-mail : hanvlu@gmail.com

M. KEMPF Jean-Philippe

11, rue Simon Derevre, 75018 Paris
Tél. : 01 42 55 07 44
Mobile : 06 42 02 78 35
jphkempf@wanadoo.fr

M. LAVIOLETTE André

8 rue de l'Entrepôt
62600 Berk sur Mer
Tèl. 06 81 29 49 34
e-mail : andre.laviolette@voila.fr

Mme LE NORMAND Martine

6, quai des Marans, 71000 Macon
Tél. prof. : 03 85 39 14 45
Mobile : 06 33 60 24 34
E-mail : martine.le.normand@orange.fr

M. MASSON André

37, rue Tarin
49100 Angers

Mme PERRIN Maryse

41, rue Robert
31200 Toulouse
06 75 64 08 14
Maryse.perrin.estarlie@wanadoo.fr

Mme RAINHO Elisabeth

1 bis, rue du Figuier
34000 Montpellier

M. SALVAIN Patrick

10, rue du Tour Ministre
07200 Aubenas
E-mail : patrick.salvain@orange.fr

M SANTELLI Albert

356, rue Armand-ohlen PK4
98800 Nouméa – Nouvelle-Calédonie
E-mail : albert.santelli@gmail.com

Mme SEYNE Raymonde

22, rue Saint-Denis 86000 Poitiers

Mme SOTTY Annie

100, rue Guillaume Fouace 50760 Reville
Tel : 02 33 53 38 54
E-mail : sotty.annie@wanadoo.fr

Mme VIALLET Miette

69, avenue d' Assas 34000 Montpellier
Mobile : 06 88 83 37 49
E-mail : mietteviallet@yahoo.fr

Ms WILDER Françoise et Sean

3 rue Anatole France 34000 Montpellier
Tél: 04 67 61 98 87
Tél. mobile : 06 61 14 76 97 (F.) et 06 40 96 03 19 (S)
E-mail : francoise.wilder@orange.fr/ sean.wilder@orange.fr

Agenda

2013

Rencontre entre le Cercle freudien, le Mouvement du Coût freudien, l'Insu et les CCAF, à Montpellier le vendredi 13 septembre 2013

De 14h30 à 18 heures, à Hôtel Metropole (Océania), 3 rue du Clos René - Montpellier

Coordination de l'Inter-associatif européen de psychanalyse

21 et 22 septembre 2013 à Paris

16 et 17 novembre 2013

Journées des CCAF à Lille

Samedi 23 novembre après-midi et dimanche 24 novembre matin

(cf argument page 19 du courrier)

le samedi matin 23 novembre à lille : Réunion des délégué(e)s à l'I-AEP, à Convergencia et du conseil des CCAF.

Rencontre avec Radmila Zigouris autour de « l'Ordinaire, symptôme »

A Montpellier, le samedi 30 novembre et dimanche 1 décembre 2013.

(horaires, lieux, à préciser)

Séminaire de l'Inter-associatif européen de psychanalyse à Avignon.

Organisé par le Point de Capiton – thème : psychanalyse et politique

7 et 8 décembre 2013

(horaires, lieux à préciser)

2014

Assemblée générale statutaire des CCAF

18 et 19 janvier 2014

FIAP – 30, rue Cabanis

75014 Paris

Journées des Cartels

Mars 2014

(lieu à préciser)

Séminaire de l'Inter-associatif européen de psychanalyse à Paris

Organisé par Errata – thème : L'éthique de la psychanalyse

7 et 8 juin 2014

Comité de liaison générale de Convergencia

Colloque de Convergencia

12 au 15 juin 2014

Buenos Aires – Argentine

Assemblée générale des CCAF

21 et 22 juin 2014

Institut de Théologie Protestant

83 bd Arago

Paris 14ème